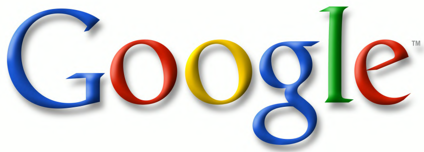




A. GAGNIÈRE

La Reine Marie-Caroline de Naples

D'APRÈS LES DOCUMENTS NOUVEAUX



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1886

LA REINE

MARIE-CAROLINE DE NAPLES

LADY HAMILTON ET NELSON

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

A. GAGNIÈRE

LA REINE

IARIE-CAROLINE DE NAPLES

D'après des documents nouveaux.



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*,

1886

AVANT-PROPOS

L'histoire de la Révolution de Naples et de la Restauration des Bourbons, en 1799, n'a jamais été écrite.

Expliquons-nous. Les documents de cette époque ont été brûlés par ordre de Ferdinand IV, ou dispersés dans les archives de Vienne, de Londres et de Paris, ou sont encore jalousement gardés dans celles de Naples. Aussi, les historiens se sont-ils contentés des récits de divers écrivains napolitains. Les partisans des Bourbons ont suivi *Arditi, Lancellotti, Sacchinelli, Cacciatore;* les adversaires ont pris *Colletta, V. Coco, Lomonaco, Pepe.*

Dans son *Histoire du XIXe siècle*, notre Michelet, — lorsque déjà la mort le touchait de son aile, — a

seulement esquissé, en traits de flammes, le triomphe de Nelson à Naples, les honteuses fêtes et les tragédies qui suivirent.

Mais, en vain les coupables cachent les documents, en vain les dispersent-ils; tôt ou tard les papiers accusateurs reparaissent pour venger les victimes. Tel est le cas présent. La correspondance de Marie-Caroline, reine de Naples, avec lady Hamilton lève tous les doutes, en permettant d'assigner à chacun le degré de responsabilité dans les exécutions qui suivirent la violation de la capitulation accordée aux Napolitains par le représentant du roi Ferdinand IV.

Cette correspondance, — enfouie depuis soixante-dix ans dans les cartons du *British Museum*, — est accablante pour Marie-Caroline, Nelson et lady Hamilton. En y joignant les manuscrits des archives de Naples, les travaux et les recherches du regretté R. Palumbo, du général Mariano d'Ayala, de G. Fortunato, le lecteur aura sous les yeux un ensemble de documents définitifs, irréfutables.

Mais, avant d'aborder le sujet, il faut en connaître les personnages. Ce drame qui va dévoiler tant de crimes audacieux, qui va nous montrer la sanglante bacchanale de Naples avec sa barbarie lubrique, (le mot est de Michelet), ce drame commence par le roman vulgaire d'une courtisane. Comment la vie d'une créature perdue a-t-elle pu se mêler à des évé-

nements aussi importants? Pourquoi sa main néfaste se retrouve-t-elle dans toutes les intrigues et tous les crimes? La passion désordonnée d'une reine le voulut ainsi.

Tant pis pour l'écrivain, s'il est obligé d'entrer dans le détail curieux, mais malpropre de cette existence. Le lecteur nous absoudra : la vérité l'exige.





LA REINE
MARIE-CAROLINE DE NAPLES

I

EMMA LYON

Sa naissance. — Ses aventures de jeunesse. — Son mariage.

Faire la biographie d'Emma Lyon, c'est écrire un chapitre de roman. Au surplus, la forme du récit importe peu, si tous les faits qui le composent sont extraits de documents authentiques.

Les biographies d'Emma Lyon sont nombreuses, mais pas une ne concorde. On ne connaît même point exactement le lieu et la date de sa naissance. Divers la font naître dans le comté de Chester, vers 1760; d'autres, à Hawarden, dans le Flintshire, en 1761; enfin, le dernier de ses biographes, M. Palumbo, donne l'année 1764 et Preston, comté de Lancashire.

Cette date nous paraît exacte, l'acte de décès de

lady Hamilton (15 janvier 1815), portant qu'elle était âgée de cinquante et un ans.

Elle perdit son père en bas âge, un pauvre paysan qui mourut à la peine. La jeune veuve ne parvint à subsister, elle et son enfant, qu'à force de travail et de privations. Plus tard, lorsque la fortune capricieuse eut fait monter Emma au sommet de la roue, notre héroïne arrangea à sa façon ses débuts dans la vie. Grâce à la générosité d'un certain lord Halifax, elle aurait reçu une brillante éducation. La vérité est que son enfance s'écoula dans un dénuement complet; à douze ans, elle ne savait ni lire ni écrire.

L'année suivante, sa mère la plaça comme *governess* (bonne d'enfants), chez M. Thomas d'Hawarden, beau-frère du graveur Boydell, qui s'enrichit plus tard en reproduisant les traits de lady Hamilton. Elle y demeura trois ans, traitée comme un enfant de la maison. On lui enseigna même la lecture et l'écriture. Elle n'oublia jamais ce qu'elle devait à ses premiers maîtres, et les revit toujours avec plaisir.

La chétive fillette, dans ce milieu tranquille et confortable, se développa comme une plante en serre chaude : à seize ans, elle était déjà une merveille de grâce et de beauté. Mais la jeune écervelée se croyait appelée à de hautes destinées; elle ne rêvait qu'aventures romanesques, ou la rencontre du *Prince Charmant.* Sans prévenir ses maîtres, une nuit elle guetta le passage du *stage-coach*, qui, deux jours plus tard, la déposait sur le pavé de Londres, avec un mince bagage et deux guinées en poche.

Le hasard la conduisit pour demander son chemin chez un petit marchand du quartier Saint-James. La femme, touchée de son embarras, lui fit conter son histoire; et le soir même, la jeune aventurière se trouvait installée chez ces braves gens. Mais elle n'avait pas l'intention de demeurer longtemps dans ce modeste asile; elle n'attendait qu'une occasion, qui se présenta bientôt. Une dame de la haute société, frappée de l'admirable beauté de la jeune fille, la décida facilement à quitter ses maîtres pour la suivre.

Femme de chambre d'une lady! C'était, — suivant Emma, dans ses *Mémoires*,—un changement de position sociale. L'hôtel était vaste, le domestique nombreux; toute l'occupation de l'apprentie soubrette consistait à habiller sa maîtresse. Elle utilisait ses loisirs en lisant tous les livres de la bibliothèque ; et, comme Diderot, elle se prit de belle passion pour Richardson; elle apprit par cœur *Clarisse Harlowe*, *Grandisson*, *Paméla*.

Tout a une fin, même les romans d'une lady désœuvrée. Cette imagination déréglée demandait de nouvelles distractions. Emma profitait des sorties de sa maîtresse pour suivre assidûment tous les théâtres. Remontée dans sa chambrette, sous les combles, au lieu de dormir elle répétait, avec une sûreté de mémoire incroyable, les rôles à effet. Les contemporains assurent que jamais artiste n'atteignit le degré de perfection avec lequel elle rendait les scènes principales des auteurs dramatiques, anciens ou modernes.

Malheureusement, la soubrette ne faisait aucun progrès dans son service; un beau matin, la grande dame se lassa, et, sur une réponse impertinente, la jeta à la porte.

Que devenir? Tout le jour elle erra dans Londres: vers le soir, cet appétit de dix-huit ans qui fait braver fatigues et chagrins, l'amena devant une taverne d'apparence borgne, du quartier de *Covent-Garden*. Cette salle enfumée servait de lieu de réunion à des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des maîtres de danse et des acteurs, tous connus et quelques-uns célèbres. L'hôtelier voulut servir lui-même cette jolie cliente, sans aucun doute égarée dans un pareil milieu. Adroitement il s'enquit: Emma répondit qu'elle cherchait une place: de suite le bonhomme riposta par l'offre de demeurer chez lui comme bonne de service. Ce qui fut accepté.

Visiblement, la fortune obéissait à tous les désirs d'Emma Lyon. Il manquait seulement à cette beauté parfaite ce vernis d'une brillante éducation que l'élite des artistes anglais allait s'empresser de lui donner. En se jouant, elle apprendrait la musique, le chant, le dessin et la danse; leçons qu'une fortune princière aurait seule pu payer. Ah! quelle belle année d'existence! Tous les artistes ayant bien vite remarqué la grande intelligence de la jeune fille, ne voulurent voir en elle qu'une adorable camarade. La journée, commencée à midi, finissait à quatre heures du matin. Parfois, Emma succombait à la fatigue, mais elle n'eût pas changé son bonnet de rubans contre la couronne

d'une reine. Cette agréable vie de bohême dura un an.

Hélas! fatalement il devait arriver ce que les biographes anglais nous content avec des larmes. Vraiment leur attitude est singulière : pleurent-ils la chute d'un ange ou d'une fille de taverne? « Il fallait,— nous » citons textuellement—, que son cœur devînt la » victime de lui-même, et que le premier pas dans la » carrière du vice fût pallié par elle sous la conscience » flatteuse d'un acte de générosité. Emma demeura » pure et vertueuse jusqu'à dix-neuf ans. » En bon français, ce pathos veut dire qu'un jeune Gallois, parent d'Emma, venait d'être *pressé* sur les quais de la Tamise par l'équipage d'un navire de guerre. La jeune fille se rendit à bord du vaisseau, et se précipitant aux pieds du capitaine John Willet Payne, elle sollicita la liberté de son cousin.

Elle l'obtint sur-le-champ, mais à quel prix?

L'anecdote est touchante, mais l'histoire est plus simple. Parmi les habitués de la taverne figurait le capitaine Willet Payne; Emma jeta les yeux sur ce candide marin qui revenait d'une croisière, couvert de gloire et chargé de guinées.

D'une existence misérable, Emma passa sans transition à la vie d'opulence. Entourée de luxe et de bien-être, elle put dépouiller ce qu'elle avait de bas, se plier et se façonner aux grandes manières. Elle eut maison montée; et, deux fois la semaine, elle réunissait ses anciens amis les artistes. Le généreux marin, dépensant sans compter, mangea, en quelques mois,

ses parts de prises. Il prévint sa maîtresse qu'elle n'avait plus rien à attendre de lui, mais, en vrai gentleman, il la confia aux bons soins de sir Harry Featherstonaugh, son intime. Le choix était heureux; de tous les soupirants, c'était le préféré.

Sir Harry emmena sa conquête à Up-Park, superbe château du Sussex. Les châtelains du comté la traitèrent comme une reine, en prodiguant, en son honneur, les fêtes et les chasses, malgré l'opposition des dames, qui ne voulaient ni la recevoir, ni être reçues à Up-Park. Emma tenait si bien le baronnet qu'elle oublia toute prudence; elle ne put s'empêcher d'annoncer partout son mariage prochain. La famille de sir Harry s'en émut; des remontrances inefficaces, elle en vint aux menaces. Le pauvre amoureux, d'intelligence médiocre, dominé par la sirène, voulait s'enfuir en France; mais Emma ne consentait pas à le suivre, persuadée que son amant braverait tout plutôt que de renoncer à elle. Grande était son erreur. La nature molle et indécise de sir Harry se refusait à prendre une détermination aussi énergique. Il partit, promettant de rapporter bientôt l'assentiment de sa famille. Les jours s'écoulèrent; les lettres devenaient plus froides: elle bouda, il n'en tint compte; elle se plaignit, il reçut sans s'émouvoir ses plaintes. Alors, lançant son va-tout, elle menaça de rompre : sir Harry la prévint en ne reparaissant plus.

Elle revint à Londres espérant trouver au théâtre le moyen de gagner sa vie. Une première démarche n'ayant point abouti, elle n'osa pas la renouveler. Pau-

vrement installée dans une chambre garnie, peu à peu elle vendit pour vivre sa garde-robe et ses bijoux. Bientôt le propriétaire ne recevant plus son loyer, la mit à la porte.

Laissons dans l'oubli les quelques mois qui s'écoulèrent entre la chute d'Emma sur le pavé de Londres et sa rencontre avec l'empirique Graham.

*
* *

Maître en tant de choses, le XVIII[e] siècle est encore le maître en charlatans. Saint-Germain, Cagliostro, Casanova, Mesmer, Graham et *tutti quanti* de moindre volée.

En 1780, Londres possédait un de ces aventuriers de haut-vol, le docteur Graham, l'inventeur de la *Mégalantropogénésie,* (affreux mot tiré du grec, de..... grand... homme..... génération.)

« Heureux époux! — disait le manifeste du charla-
» tan, — suivez mon régime, le régime de la déesse
» Hygée, et vous pourrez procréer de beaux enfants,
» des enfants d'esprit, de talent, de génie. »

Les curieux et les blasés venaient en foule écouter les discours du docteur sur « la transmission de la vie », et examiner le fameux lit élastique, appelé *lit d'Apollon* [1].

Un soir, il avait rencontré Emma Lyon sur le trot-

1. COLLETTA. — *Storia del reame di Napoli.* — *Mémoires de lady Hamilton.* — (Londres 1815. — Paris 1816) — *Vie de Nelson* par Forgues (note de la page 72 sur la jeunesse d'Emma Lyon.)

toir de Londres. Malgré ses haillons, la jeune fille frappa son attention. L'intéressé coquin comprit tout le parti qu'il pourrait en tirer; et, la recueillant chez lui, il lui prodigua tous les soins que réclamait son état misérable. Bientôt les journaux annoncèrent que « le célèbre docteur Graham se proposait de soumet-
» tre au public un exemple vivant, palpable, de l'effi-
» cacité de son régime. »

La salle d'exhibition ne recevait aucun jour extérieur; des torchères, disposées avec art, répandaient une douce lueur. Les curieux affluèrent pour voir ce fameux *lit d'Apollon.* Sur une couverture de satin noir, destinée à faire ressortir le ton rose des chairs, reposait une femme complètement nue. Les peintres et les sculpteurs se pressaient autour de ce modèle admirable. Les marchands ne pouvaient suffire à la vente des gravures et des aquatintes ; et les riches amateurs, dédaignant ces estampes communes, commandaient des tableaux. Le prince de Galles, — depuis Georges IV, le premier, donna l'exemple, après une visite au sanctuaire de la déesse Hygée; il voulut que Romney, le peintre à la mode, peignît Emma en Circé, sa baguette de magicienne à la main. Ce tableau, qui figura à l'exposition de 1782, excita la curiosité générale. Le prince, de plus en plus épris du modèle, ne s'en tint pas à ce portrait, il désira posséder Emma en Calypso, en Nymphe des bois, en Bacchante, en Pythonisse montée sur un trépied, en Madeleine repentante, enfin en sainte Cécile.

Dès lors, ce fut un engouement. Tous les amateurs

soupirèrent après un portrait d'Emma par Romney. Il la représenta sous toutes les formes et sous tous les costumes, aujourd'hui Vénus, demain Cléopâtre ou Phryné. L'expression de sa figure était si mobile, la délicatesse de ses traits si parfaite, qu'elle leur donnait successivement tous les caractères. Tous ces portraits existent encore pour témoigner que l'admiration des contemporains n'eut rien d'exagéré.

Emma avait vingt ans, Romney, quarante-cinq. Jeune, alors que son talent promettait beaucoup, mais rapportait fort peu, il s'était épris d'une jeune fille sans fortune et l'avait épousée. Le succès venu, Romney déserta peu à peu son paisible intérieur. A vingt-cinq ans, il partit et, jusqu'à sa mort, jamais il ne daigna se rappeler qu'il avait laissé dans la misère une femme et quatre enfants. Mais ce cœur, bien anglais, avait des trésors de tendresse pour les malheureux qui ne portaient pas son nom : sa charité était inépuisable; il ne pouvait voir souffrir quelqu'un sans s'attendrir. Il crut de bonne foi qu'il accomplirait une action méritoire en retirant la jeune fille de ce bourbier du vice.

La vogue croissante du peintre flattait l'amour-propre du modèle, mais elle profitait surtout à la bourse de l'artiste. Aussi Romney n'avait-il été pour Emma que la branche à laquelle s'accroche le noyé et qu'il abandonne à peine sur la terre ferme. Rien de plus facile, elle n'avait qu'à choisir parmi les riches habitués de l'atelier.

Elle eut la main heureuse. L'honorable Charles Greville descendait du grand Warwick, *le faiseur de rois;*

il joignait à beaucoup d'esprit une instruction fort étendue. Jeune encore, — trente ans à peine, — il occupait au *Foreign-Office* une haute et lucrative situation.

C'est à cette époque qu'elle renonça au nom de Lyon pour prendre celui de Harte. Elle appela auprès d'elle sa mère qui, désormais, se changea en mistress Cadogan. Cette mère, — vraie mère de comédie, — ne quitta plus sa fille et la suivit à Londres, à Naples et en Sicile.

En 1789, le contre-coup de la Révolution française renversa le ministère anglais, et Greville perdit tous ses gros traitements. Restait une fortune personnelle largement entamée, qui ne pouvait suffire au train princier du faux ménage. Emma conseilla à Greville de s'adresser à son oncle, vieux garçon fort riche, qui certainement ne laisserait pas son héritier dans l'embarras. Elle répondait du succès, et Greville consentit. Le lendemain, Emma Harte se faisait annoncer chez sir William Hamilton, l'oncle à héritage.

*
* *

Sir William Hamilton, chevalier de l'Ordre du Bain, ambassadeur de S. M. Britannique près la cour des Deux-Siciles, était à cette époque en congé à Londres. D'une capacité médiocre, d'une moralité fort équivoque, il était arrivé aux honneurs grâce à sa situation de frère de lait du roi régnant Georges III. Depuis vingt-six ans qu'il résidait à Naples, il s'était presque

dénationalisé, la raideur britannique avait cédé devant le laisser-aller napolitain. Phénomène assez rare chez l'Anglais qui, dût-il en crever, ne renonce jamais en pays étrangers à ses habitudes et à sa cuisine.

Courtisan assidu du roi de Naples, Ferdinand IV, il était devenu son inséparable compagnon de chasse. Durant des mois entiers, ces deux amis se sauvaient en Calabre. Et là, égalité parfaite, plus de roi, plus d'ambassadeur; deux braconniers infatigables, toujours prêts à faire sauter le gibier et le reste.

Au total, chasses plus productives pour l'ambassadeur que pour le roi, car, jamais l'Anglais ne revenait sans avoir obtenu l'autorisation de fourrager à l'aise les trésors exhumés, jour par jour, à Pompéï. Il profita d'un congé pour proposer au Parlement l'achat d'une partie de ses collections. Les députés ne montrèrent aucun enthousiasme, cependant ils votèrent sept mille livres sterling « comme dédommagement de ses peines et dépenses. » L'Angleterre comblée, sir William songea à la Prusse. La comtesse de Lichtenau, maîtresse du roi Frédéric Guillaume, transmit la proposition. Mais la Prusse n'est pas généreuse, — et c'est là son moindre défaut, — elle marchanda, finalement elle refusa [1].

1. On connaît deux ouvrages de sir William. Le premier intitulé : *Antiquités Etrusques, Grecques et Romaines* (Londres 1766-67), remplit plusieurs in-folios avec de fort belles gravures. Le second : *Campi Flegrei*, ou *Des Volcans des Deux-Siciles*, (Londres 1776-79) ne lui appartient que par la signature. Un moine sicilien, pauvre auteur famélique, est le véritable auteur de ce grand ouvrage.

L'ambassadeur n'avait jamais songé au mariage. Il savait que son neveu avait une maîtresse, mais il ne s'en était point autrement inquiété. Ce nom d'Emma Harte, sous lequel elle se fit annoncer, ne lui rappelait aucun souvenir.

Emma approchait de la trentaine. Sa figure toujours belle avait victorieusement supporté les diverses étapes de son aventureuse vie. Chose plus grave, elle avait engraissé : Diane chasseresse changée en Vénus Callipyge. Cependant, malgré tout, elle était encore irrésistible. Le vieillard perdit la tête.

Qu'on nous dispense du détail de la négociation honteuse qui s'engagea entre ces deux êtres, si bien réunis par le hasard. Charles Greville en fut-il la victime ou le complice? Peu importe. Le résultat seul est intéressant pour l'histoire. Au demeurant, tous les trois eurent lieu d'être satisfaits : Greville en se débarrassant d'une lourde chaîne et de toutes ses dettes, Hamilton en achetant pour quelques milliers de livres sterling la plus belle créature de Londres, Emma Harte en devenant enfin une vraie lady.

Le 6 avril 1791, à l'église Saint-Georges, sir William épousait Emma Lyon-Harte. Le marié avait soixante-huit ans et la mariée, trente. Grand scandale dans la haute société : le roi qui ne savait la chose qu'en projet, demanda à son frère de lait si le bruit qui courait était exact, en ajoutant que, quant à lui, il n'y croyait pas. Mais le vieil amoureux répondit lestement : « N'en déplaise à Votre Majesté, l'affaire est conclue depuis ce matin. »

Emma Lyon-Harte, devenue légalement lady Hamilton, entre avec ce nom dans l'histoire, et nous ne la désignerons plus autrement. Elle ne voulut point quitter l'Angleterre sans avoir revu une dernière fois Romney. L'artiste se mourait de l'abandon d'Emma. Pendant des mois, il se renfermait dans son atelier sans voir personne, ni toucher un pinceau. Un matin qu'il rêvait, il vit entrer sir W. Hamilton, accompagnant une dame, habillée en esclave du harem. Emma voulut poser dans ce costume ; on prit jour pour les séances. Sir William s'excusa de ne pouvoir accompagner sa femme, il était tout à ses préparatifs de départ.

A cette époque, Romney écrivait à un de ses amis : « Dès aujourd'hui et jusqu'à la fin de l'été, mon temps ne sera plus à moi, désirant l'employer tout entier à copier les beautés sans nombre que m'offrent le visage et les formes de cette femme divine. Je ne sais aucune autre épithète qui soit digne d'elle, tant elle est supérieure au reste de son sexe. Deux de ses portraits sont destinés au prince de Galles. Son départ n'aura lieu qu'au mois de septembre. Vous voyez bien qu'il me serait impossible de quitter Londres avant elle. »

Le 7 juillet, il écrivait au même ami, — qui, depuis a publié la biographie de Romney : « Je me consacre entièrement à cette charmante personne. Il y a apparence qu'elle va faire une absence de quelques semaines avec sir William. Ici ils sont trop embarrassés par la foule qui les suit partout. En vérité, si elle avait de la vanité, la tête lui tournerait. » Citons encore une dernière lettre de Romney pour montrer l'effet irré-

sistible que cette femme produisait sur tous. « Je vous ai quitté la dernière fois pour aller dîner chez sir William. Dans la soirée, plusieurs personnes du meilleur ton vinrent prendre le thé. Milady consentit à chanter. Elle joua aussi la pantomime comique et sérieuse. Il est impossible de dire à quel point elle enleva l'admiration, tant par son chant que par son jeu. Mais sa *Nina* dépasse encore tout ce que j'ai vu, et j'ajoute tout ce que le monde peut avoir jamais vu. Tous les spectateurs fondirent en larmes, je devrais dire poussèrent des sanglots. Quelle simplicité ! quelle grandeur ! Sublime, pathétique, terrible ! On ne rassembla jamais tant de parties diverses de l'art dans un tel degré d'excellence. Galliani lui a offert deux mille louis pour une saison et deux soirées de bénéfice, si elle voulait s'engager avec lui, mais elle est engagée pour la vie avec sir William Hamilton et cela vaut beaucoup mieux. »

Tel était l'engouement insensé du public pour cette déclassée ! Sa basse extraction, sa vie désordonnée, on oubliait tout cela, mieux encore, on le niait ! On s'empressait sur ses pas, on attendait devant sa porte qu'elle montât en voiture ; les journaux étaient encombrés de ses faits et gestes et de ses traits d'esprit. Cela, du reste, n'a guère varié de nos jours. Pascal faisait cas d'un livre sur son titre seulement : « *Dell' opinione, la regina del mondo.* » La reine de l'opinion, en 1791, à Londres, était une courtisane éhontée ' Heureusement que l'opinion est femme, je veux dire changeante. Lady Hamilton le comprit, et c'est avec

plaisir qu'elle entendit sonner l'heure du départ. Romney dut se résigner ; ils se dirent un dernier adieu. L'artiste ne survécut pas à la séparation.

Au mois d'octobre 1791, sir William Hamilton et lady Hamilton débarquaient à Naples.

II

LA COUR DE NAPLES EN 1791

Minorité de Ferdinand IV. — Le Roi des *lazzaroni*. — Son mariage avec l'archiduchesse Marie-Caroline. — Acton et la reine. — Naples en 1791.

En 1759, à la mort de Ferdinand VI, roi d'Espagne, l'ordre de succession appelait au trône Charles Bourbon, roi de Naples. Les traités européens ayant décidé que les deux monarchies devraient toujours rester divisées, Charles III, avant de s'embarquer pour l'Espagne, dut renoncer au trône des Deux-Siciles et régler l'ordre de succession des deux couronnes. Philippe, l'aîné de ses fils, âgé de treize ans, était dans un état d'imbécillité constatée. Le roi désigna comme prince héritier d'Espagne son second fils Charles Antoine, et comme roi des Deux-Siciles, son troisième fils Ferdinand.

Il fallut émanciper cet enfant de huit ans, instituer un conseil de régence pour attendre que le souverain

eût seize ans accomplis. Le nouveau roi prit le titre de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles et de Jérusalem.

Son gouverneur, le prince de San-Nicandro, honnête homme mais d'une incapacité complète, ne s'inquiéta jamais que de la santé de son élève. Il cultiva en lui sa passion pour les exercices violents, en respectant toujours son antipathie naturelle pour l'étude. Jamais, durant sa minorité, Ferdinand ne daigna ouvrir un livre, ou tracer une ligne ; lorsqu'il devint roi, pour s'éviter l'ennui de donner sa signature au bas des actes officiels, il la faisait apposer en sa présence avec une griffe.

Ferdinand était donc un Bourbon d'Espagne. Cette origine explique bien des choses. Tous ces Bourbons furent des bigots maniaques, serfs de l'Inquisition : un mélange de corruption italienne et de férocité espagnole. Ferdinand était né baroque, aimant les jeux burlesques du bas peuple, les farces épicées des baladins de foire. En grandissant, il devint un robuste jeune homme, dont l'unique occupation consistait à dresser des chevaux, à pêcher et surtout à chasser. Sa majorité ne changea rien à ce genre de vie. Ses goûts grossiers, son langage, ses habitudes en faisaient un parfait *lazzarone*. Il n'était pas le roi des Deux-Siciles, mais le roi des *lazzaroni* napolitains. Il ne connaissait qu'eux, partageant leurs amusements, dansant la tarentelle et tirant leurs filets. Aussi l'adoraient-ils, mais avec une teinte de mépris, sans lui épargner les dédains et les quolibets. Son grand nez à la Bour-

bon excitait surtout leurs rires ; ils l'avaient surnommé *Nazone* [1].

Plus tard, déjà marié et père de famille, dans un misérable cabaret du camp des soldats à Portici, costumé en aubergiste, il vendait à bas prix du vin et des rations, pendant que les grands officiers de sa maison servaient comme garçons. Un autre jour, jouant au ballon, il avisa un jeune abbé maigre et chétif; avec trois robustes joueurs il s'approcha de l'innocent spectateur, et brusquement ils le bernèrent sur une couverture, à la grande joie des courtisans et d'une plèbe imbécile. Le jeu cessa ; la victime ne donnait plus signe de vie. L'abbé se sauva le lendemain à Rome pour y mourir quelques jours plus tard. C'était un noble florentin, l'abbé Mazzinghi. Aussi le grand-duc de Toscane se plaignit-il vivement à la cour de Naples, et en écrivit même au roi d'Espagne. Peine bien inutile : autant demander au bourreau de se punir lui-même.

Plusieurs fois par an, lorsque les lacs de Patria et de Fusaro avaient été pêchés, le roi, comme propriétaire, vendait lui-même le poisson, servant les pratiques au détail.

En résumé, on peut appliquer à Ferdinand IV le portrait d'Henri III : — « Il tenait bien plus du Scapin » que du Borgia, avec beaucoup d'esprit, des mouvements très bas, un violent farceur dans un capucin » d'Italie. »

1. Colletta — *Storia di Napoli.* — Forgues. *Vie de Nelson.*

En 1768, les ministres du jeune roi traitèrent son mariage avec l'archiduchesse Marie-Josèphe d'Autriche. Tout était prêt, les présents de noce et les préparatifs des fêtes, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle de sa mort. L'Autriche, qui désirait ardemment ce mariage, proposa Marie-Caroline, sœur de la défunte, qui fut acceptée.

L'impératrice-reine d'Autriche, Marie-Thérèse, n'avait laissé qu'un rôle dans l'Etat à l'empereur François, celui de mari. Par exemple, il le remplit en conscience; de 1745 à 1765, Marie-Thérèse mit au monde seize enfants. Tous de nature discordante, victimes du sang vicié de la maison d'Autriche [1]. Joseph II n'eut pas l'esprit très sain. Léopold II ne régna que deux ans ; il se tua de débauches. Ses fantaisies libertines laissent bien loin tout ce que l'on a conté sur Louis XV et le Parc-aux-Cerfs. La mieux équilibrée fut encore Marie-Antoinette ; et cependant, contenue et gracieuse à son ordinaire, elle prenait parfois, pour le moindre motif, des colères si terribles qu'elles ressemblaient à des accès de folie [2]. Cette étude nous montrera ce qu'était Marie-Caroline, la fiancée du roi de Naples.

Au mois d'avril 1768, elle arriva à Portella, où l'attendait son futur époux. Les deux jeunes mariés passèrent leur lune de miel au château de Caserte. La reine n'avait point encore seize ans accomplis ; elle était belle, mais d'une beauté brutale et sensuelle.

1. MICHELET, *Histoire de France.*
2. Id.

La mémoire de Marie-Caroline a été souvent attaquée, rarement défendue. Encore ses défenseurs ont-ils fait la part du feu, en abandonnant la femme pour sauver la reine. Soit : il est toujours douloureux d'attaquer une femme, et quand la défense est impossible, mieux vaut se taire. Mais, du moins, ont-ils relevé la mémoire de la reine ? Nous donnent-ils le vrai en la représentant comme « douée d'un esprit supérieur, très habile à gouverner, persévérante et courageuse ? » Les documents nouveaux, et principalement sa correspondance avec lady Hamilton montrent ce qu'il faut prendre de cette appréciation. En fait, la plupart des historiens confondent dans un même jugement et la femme et la reine. Etait-il possible de les séparer ? Chez Marie-Caroline, l'entraînement irrésistible pour le plaisir se joignit toujours à la passion de gouverner, et de là, une double dépravation des intrigues et des mœurs, des affaires et de la galanterie. Tous ces historiens n'ont à son sujet ni discussions, ni controverses, tous concluent d'un mot : *Messaline.*

« Elle fut un monstre de lubricité. » — Qui donc est assez haut pour oser marquer une Reine d'un tel fer rouge ? — Michelet.

Et le Maître ajoute : « Que les incrédules qui crient » à l'exagération, regardent le buste en marbre du » Palais-Royal. C'est la figure même du vice. Sur » cette tête sensuelle et basse, bouffie de passions » furieuses et de luxure effrénée, on peut hardiment » jurer que l'histoire n'a pas menti. »

— « Femme sans mœurs, qu'on a pu soupçonner » de tous les excès, une sorte de Messaline, à qui, » jusqu'à présent, les Juvénal ont manqué. » — Est-ce un ennemi qui écrit cela? Non certes. On ne saurait taxer d'esprit républicain les jugements de Forgues, l'auteur de la *Vie de Nelson.*

Napoléon, dans sa correspondance, ne lui ménage aucune injure, il va jusqu'à l'appeler *Frédégonde.*

Les historiens italiens, qui ont traité la Révolution de Naples, sont encore plus sévères.

Marie-Caroline arrivait bien décidée à mettre en pratique les conseils de sa mère, l'astucieuse Marie-Thérèse : « par tous les moyens possibles s'emparer de l'esprit et du cœur du roi », — en termes crus, — avoir un enfant pour gouverner les Deux-Siciles comme une annexe de l'Autriche. C'était un système chez Marie-Thérèse ; le recueil de ses lettres à sa fille Marie-Antoinette nous le révèle dans ses détails les plus intimes. On y voit qu'elle fit de sa fille l'instrument de sa politique. Elle gémit à chaque lettre de ne pas la savoir enceinte. Elle n'ose écrire tout [1].

Marie-Caroline était naturellement ambitieuse ; mais l'ambition est un vice ou une vertu, suivant le but qu'elle poursuit, le bien ou le mal qu'elle produit. La prévoyante cour d'Autriche avait fait stipuler dans le contrat de mariage que *la future aurait droit à l'entrée et au vote dans le Conseil d'Etat, aussitôt qu'elle aurait donné un héritier au trône.* La jeune

1. MICHELET, *Histoire de France.*

reine accoucha d'un fils, et conformément aux instructions de sa mère, elle réclama ce privilège. Le roi voulait y faire droit, mais le marquis Tanucci qui sagement dirigeait le conseil depuis quarante trois ans, avait bien vite jugé la princesse autrichienne et son esprit d'intrigues. Il exposa à Ferdinand le danger qu'il y aurait à livrer à la maison d'Autriche les secrets d'Etat de la maison de Bourbon. Acte courageux, car le ministre ne pouvait ignorer qu'entre les remontrances d'un vieillard et les supplications caressantes d'une jeune femme de dix-sept ans, un roi du même âge n'hésiterait point.

Marie-Caroline obtint l'entrée du conseil et le marquis Tanucci, accusé de libéralisme, fut disgracié (1777). En réalité, il gouvernait le royaume depuis un demi-siècle. Il mourut pauvre, mais en quittant le pouvoir, il avait laissé la nation heureuse et le trésor plein. Pareil éloge ne pourrait s'adresser à ceux qui le remplacèrent.

Cette ingratitude d'un roi, aussi incapable de haine vigoureuse que de forte amitié, fit comprendre aux nouveaux ministres qu'ils auraient tout à craindre de la reine s'ils contrecarraient ses projets, mais aussi tout à espérer, s'ils consentaient à lui obéir sans réserve. Dès lors, tous se livrèrent à elle.

Le successeur de Tanucci fut le marquis della Sambuca. Tous les intérêts politiques et commerciaux unissaient Naples à la France et à l'Espagne ; mais ces intérêts qui étaient ceux de la nation et même du roi, n'étaient pas ceux de la reine. Elle voulait de

nouvelles alliances politiques, capables de la soutenir au pouvoir, au besoin contre le roi lui-même. Naples ne devait pas se rapprocher de l'Autriche, puissance lointaine, dont elle avait tout à craindre et rien à espérer. Ferdinand soumit l'affaire au Conseil. Sambuca, premier ministre du roi et amant de la reine, se déclara cependant en faveur de l'Espagne. C'était la ligne du bon sens et de la raison; aussi perdit-il les faveurs de la reine, et, peu après, comme c'était inévitable, l'amitié du roi.

Comment ne pas être frappé de la ressemblance des intérieurs de Naples et de Versailles ? De même que Caroline avait chassé le ministre patriote Tannucci (1777), de même Marie-Antoinette avait poussé au renvoi de l'intègre Turgot (1776). Et Necker ? remplacé par Calonne, puis par Loménie de Brienne, prêtre galantin, antipathique à Louis XVI, mais créature de Marie-Antoinette. Chez les deux filles de Marie-Thérèse le but était le même, éloigner du pouvoir les ministres défendant le *pacte de famille*, et les remplacer par des créatures dévouées à l'Autriche.

Le crédit de Sambuca déclina rapidement. En 1779 il était encore ministre, mais il n'était plus l'amant; son successeur auprès de la reine était le prince de Caramanica qui, sans titre officiel, gouvernait déjà. Ce fut lui qui proposa de faire venir, pour commander la marine napolitaine, un certain John Acton, alors au service du grand duc de Toscane. C'est ainsi qu'Acton, arrivé à Naples en 1779, bien accueilli de la

reine, bien vu du roi, soutenu par tous ceux qui sentaient sa faveur naissante, devint ministre de la marine.

Qu'était John Acton ? Un aventurier né en 1737 à Besançon, de parents irlandais. Il servit quelques années dans la marine française. On ignore les motifs qui le forcèrent à quitter brusquement et le service et la France : certainement, ce ne fut pas à la suite d'une action d'éclat. Il s'offrit au grand duc de Toscane, s'ingénia dans ses bonnes grâces et devint amiral de la marine de ce prince, en résidence à Livourne. Lorsqu'il arriva à la cour de Naples, il avait quarante-deux ans, l'abord désagréable, peu de savoir, aucun esprit, mais une santé de fer.

Sambuca renvoyé, le prince de Caramanica le remplaça. Mais déjà son étoile avait pâli. Monté sur le faîte, sans s'arrêter il allait en descendre, pendant que la fortune prenant Acton sur ses ailes, l'élevait rapidement. D'abord ministre de la marine, puis ministre de la guerre ; non content de ce cumul, il prit un troisième ministère, les Affaires Etrangères.

Caramanica tomba en disgrâce : il dut laisser toutes ses charges et prérogatives à Acton. L'aventurier avait vaincu. Maître de l'Etat, maître du mari, maître de la femme, il allait pouvoir gouverner à sa guise, vendre sa patrie d'adoption à l'Angleterre, piller le trésor, assassiner les patriotes napolitains. Son règne devait durer vingt-cinq ans. « Acton, a dit un historien, — fut plus heureux que ses prédécesseurs, non parce qu'il était plus habile, mais parce qu'il était plus scélérat. »

A peine installé, connaissant bien les affections volages de sa royale maîtresse et craignant un retour de fortune de Caramanica, il obtint son éloignement. On l'exila comme vice-roi de Sicile, où, peu après, il mourut empoisonné. *Is fecit cui prodest,* ont dit unanimement les historiens contemporains. Seul le ministre des finances gênait encore Acton : d'un trait de plume il supprima et le ministre et la fonction. Tous les ministres, créatures d'Acton, furent de simples commis.

Acton avait deux titres à la faveur durable de Marie-Caroline (l'histoire n'a pas à s'arrêter sur le troisième que lui attribuent les contemporains); parmi tous les ministres, il était le seul d'origine étrangère, enfin le premier, il avait compris qu'à Naples, la reine était tout et le roi, rien. Au risque d'en perdre haleine, suivons-le dans sa marche ascendante.

Amiral à son arrivée, ministre, ensuite premier ministre, il se réveilla un matin maréchal de camp des armées du roi. Ses prouesses maritimes, consistant surtout en des promenades dans le golfe, il voulut bien échanger le titre d'amiral contre celui de capitaine-général. Tout cela, bien entendu, sans avoir jamais vu le feu. Ne croirait-on pas assister à la représentation de l'opérette connue, dans laquelle un Fritz quelconque, sur un caprice de son auguste maîtresse, est proclamé général en chef? Décoré de tous les ordres du royaume, de tous les cordons de l'étranger, gratifié par l'Angleterre du titre de Lord, *pour services rendus durant son ministère à Naples,* sa fortune devint prodigieuse. Mais

une bonne conscience a seule le pouvoir de nous rendre heureux. Jamais on ne vit rire cet homme, si gai alors qu'il courait l'Europe en aventurier avec son ami Casanova. Ajoutons que ce maître absolu de Naples, en réalité n'était qu'un pauvre esclave. Le cabinet anglais, connaissant bien le personnage, l'avait poussé et recommandé auprès du grand duc, puis plus tard à Naples. Mais à quel prix? Il devait gouverner Naples pour le compte de l'Angleterre, il devait, coûte que coûte, enlever à la France l'influence qu'elle aurait pu prendre par Marie-Antoinette sur sa sœur Marie-Caroline. La commission plaisait doublement à l'aventurier; elle faisait sa fortune et satisfaisait sa rancune.

Il ne faillit point à sa tâche. Grâce à lui, la reine oublia l'Autriche et devint tout anglaise, en vouant à la France, qui avait humilié son Acton, une haine furieuse, haine féminine que la chute des Bourbons en France et le supplice de sa sœur ne firent que gonfler.

En vérité Acton et la reine avaient juré la perte de ce malheureux royaume. Caroline professait le plus profond mépris pour tout ce qui était napolitain, — « *peuple vil, infâme, exécré* », voilà les aménités d'une souveraine envers ceux qu'elle appelle « *le patrimoine de ses enfants* [1]. » Voulait-elle un homme « sûr? » elle faisait venir un étranger, Acton l'Irlandais, Mack l'Autrichien. Naples se vit inondée d'aventuriers de tous pays, sans moralité, sans talents qui assaillirent tous les emplois lucratifs. Le mérite, le talent national étaient systématiquement méprisés : heureux, quand

1. Expressions tirées d'une lettre que nous citons plus loin.

ils ne furent pas persécutés! Un jour, Ferdinand voulut nommer un Napolitain secrétaire du ministre du commerce, Acton refusa sèchement, obligeant ainsi le roi à le nommer directement.

Cette invasion étrangère s'étendait jusqu'à l'armée, qui la supportait impatiemment. L'opposition devint si forte qu'elle contraignit Acton à renvoyer les officiers étrangers et même les sous-officiers instructeurs, au nombre desquels Pierre Augereau, le futur maréchal de France, et Jean-Baptiste Eblé, le héros de la Bérésina. Le peuple s'en prit à la reine et à son ministre, en les associant tous les deux dans une commune exécration. Ferdinand IV qui, — nous le verrons plus d'une fois, — éprouvait un malin plaisir à contrecarrer sourdement ses deux insupportables maîtres, n'avait pas craint de manifester hautement la mauvaise humeur qu'il ressentait de cette invasion.

Le mépris engendre la haine : Marie-Caroline méprisait la nation, et la nation la haït. Mais ce même peuple qu'elle méprisait devint un constant sujet de peur pour elle; et plus elle tremblait, plus Acton, qui avait tout intérêt à se faire croire indispensable, la faisait trembler. Il institua une junte d'Etat pour poursuivre ceux qui manifestaient leurs sympathies à la Révolution française. Trois jeunes gens — le plus âgé avait vingt ans! — furent exécutés comme conspirateurs contre la sûreté de l'Etat. Les forts, les prisons regorgeaient d'infortunés qui languirent des années sans pouvoir obtenir ni grâce, ni jugement, ignorant même le motif de leur incarcération!

Charles III d'Espagne, comprenant que son fils Ferdinand courait à sa perte, lui écrivit une lettre plutôt de père que de souverain, pour lui dévoiler les intrigues de la reine et la conduite d'Acton; il terminait en le suppliant, pour son honneur et pour le bien de ses peuples, de chasser non seulement du ministère, mais encore du royaume cet indigne aventurier [1]. Sage et paternel conseil qui ne fut point entendu. Bien mieux, Marie-Caroline, comme réponse, précipita un projet de famille qu'elle caressait depuis longtemps et qui provoqua la rupture définitive des trois branches de Bourbon. Elle maria deux de ses filles avec les archiducs François et Ferdinand, fils de son frère Léopold II, et elle fiança le prince héritier François de Naples, âgé de douze ans, avec l'archiduchesse Marie-Christine. Le roi et la reine de Naples se rendirent à Vienne à cette occasion. Malgré le désir de Ferdinand de retrouver au plus vite ses chasses, Marie-Caroline ne voulut pas qu'il rentrât à Naples, sans avoir assisté officiellement avec elle aux conférences de Pavie et de Pilnitz, qui décidaient du démembrement de la France.

Cette terreur haineuse contre les idées nouvelles de la France était-elle justifiée par l'attitude du peuple napolitain? — Nullement. Les provinces ignorantes et fanatiques ne connaissaient que le prêtre et l'homme du roi. A Naples même, rares étaient ceux qui comprenaient la Révolution française, plus rares encore ceux qui l'approuvaient. La haute aristocratie, les sa-

1. Colletta.

vants, les écrivains, les artistes rêvaient un changement sans oser l'espérer. Ils savaient qu'une révolution ne pouvait aboutir avec un peuple abruti, illettré, fier de son abjection, et, comme la bête, ne criant que lorsque la faim le tenait aux entrailles. Or, les besoins des Napolitains sont bien différents de ceux des Français. Le soleil, et non le travail, nourrit l'heureux méridional; avec le soleil, tout ce qui est indispensable à la vie de l'homme du Nord peut être supprimé. Ni pain, ni viande, ni combustible; des pâtes alimentaires et des fruits, le même vêtement toute l'année, et surtout une sobriété égale à sa paresse. Quant à la bourgeoisie, la grande majorité avait désapprouvé les théories de la Révolution. L'école des sciences morales et politiques à Naples professait d'autres principes. Tous ses membres, la tête remplie des idées de Macchiavel, de Gravina, de Vico, ne pouvaient brusquement abandonner le rêve si longtemps caressé de la monarchie constitutionnelle. Le même sentiment ne persiste-t-il pas encore aujourd'hui chez les esprits les plus éclairés de l'Italie contemporaine? En France même, les hommes politiques de 89 quittaient à regret ces théories de Montesquieu si chères à leur esprit.

Telle était la situation de Naples en 1791, au moment de la rentrée de Ferdinand IV et de Marie-Caroline et de l'arrivée de l'ambassadeur d'Angleterre et de lady Hamilton.

III

LADY HAMILTON — MARIE-CAROLINE — NELSON

Présentation de lady Hamilton à la Reine. — Intimité des deux femmes. — Premiers billets de la correspondance. — L'escadre française devant Naples. — Effroi de la Cour. — Vengeance de la Reine. — Traité secret avec l'Angleterre. — Prise de Toulon. — Nelson à Naples.

A peine de retour à Naples, Marie-Caroline fut sollicitée pour la présentation à la cour de la nouvelle ambassadrice d'Angleterre. La demande était délicate ; la reine d'Angleterre ayant absolument refusé de recevoir lady Hamilton : or, la cour de Naples ne voulait admettre que les étrangers reçus dans celle de leur propre pays. Le ministre Pitt se chargea de lever l'obstacle : Acton la ferait présenter. Il est certain que l'alliance des Deux-Siciles avec l'Angleterre ne pouvait se décider, et surtout se maintenir, que grâce à l'intimité de lady Hamilton avec Marie-Caroline et par son espionnage. En échange de l'appui de Pitt, l'ambassadrice devint son espion ; de 92 à 1800, elle livra

à l'Angleterre tous les secrets de l'Italie, parfois ceux de l'Espagne. Elle eut par là sur nos affaires la plus sinistre influence [1].

Dès la première audience, Caroline fut mordue au cœur et se donna à elle [2]. Nulle comparaison entre l'affection passionnée de Marie-Antoinette pour mesdames de Lamballe et de Polignac, avec la passion scandaleuse de sa sœur Marie-Caroline pour lady Hamilton. Non, nulle comparaison, malgré les pamphlets empoisonnés des libellistes du comte de Provence contre sa belle-sœur. Marie-Caroline afficha sa nouvelle conquête avec un cynisme incroyable. Emma régna, sans conteste, sur l'Etat, la reine, la chambre à coucher, le lit royal. Tout pliait à ses ordres [3].

Pendant que les deux maris usés, inutiles, se livrent à leurs goûts innocents, que Ferdinand tire les filets

1. Palumbo. — *Maria Carolina*, etc. Napoli 1877. — Michelet. *Révolution fr.*

2. Michelet. — Colletta. — Palumbo, etc., etc.

3. Michelet. (*Révol. Fr.*)—Cette accusation si claire, si précise, a-t-elle été avancée à la légère par le grand historien? —Non, tous les contemporains sont unanimes. Nous écartons les libellistes, nous parlons d'écrivains comme V. Coco, illustre jurisconsulte, Lomonaco, et surtout Colletta, qui, avant de composer le chef-d'œuvre de la *Storia di Napoli*, avait été un savant général et un intègre ministre de la guerre. Voici son texte même: au lecteur de traduire ces deux phrases à la Tacite :

« Nella reggia, nei teatri, al publico passeggio Emma
« sedeva al fianco della regina; e spesso, ne'penetrali della
« casa, la mensa, il bagno, il letto si godevan comuni.
« Emma era bellezza per tutte le lascivie. »

(Colletta. — *Storia di Napoli*. — Livre V.)

avec ses amis les *lazzaroni*, que sir William déterre les trésors de Pompéï, la cour est le théâtre de fêtes continuelles. Emma en est l'ordonnatrice suprême; elle commande, et tous obéissent, même Acton, qui doit ronger son frein. Elle invente des mascarades nouvelles, elle compose des tableaux vivants. De son ancien métier de modèle, elle avait conservé une habileté merveilleuse à se draper avec une pièce d'étoffe, — mousseline ou cachemire; elle apparaissait à volonté en Juive, en Matrone romaine, en Hélène, en Pénélope, en Aspasie. Elle imitait en perfection les bayadères de l'Hindoustan et les almées d'Egypte. Mais son triomphe était la célèbre *Danse du Shall*, si imparfaitement rendue depuis par celles qui cherchèrent à l'imiter.

Dès la première année, une correspondance intime, journalière, s'établit entre Marie-Caroline et Emma. Nelson le dit formellement dans une lettre à lord Saint-Vincent. Les deux amies se voyaient cependant tous les jours, mais la reine eut toute sa vie la manie épistolaire. Elle fut « un scribe » infatigable, que rien ne pouvait arrêter, ni les fêtes, ni la maladie; sa plume courait toujours, sans souci de l'orthographe et de la syntaxe. Ferdinand n'écrivait jamais, (savait-il même signer son nom?) Sa femme, par contre, quarante années durant, correspondit avec les agents secrets qu'elle promenait, à grands frais, à travers l'Europe.

Ce n'est point une souveraine, c'est une amie tendre et dévouée qui écrit à une amie de sa condition. Cela

ne vient pas tout de suite ; souvent les premiers billets ne portent aucun en-tête, « Madame » serait trop froid, trop solennel, « chère milady » trop familier ; dans l'embarras, la reine ne met rien. Mais, dès la fin de 94, apparaissait la « chère milady » la « chère Emma » et, plus tard, la « chère amie ».

Le premier billet de la correspondance n'est pas le moins curieux. Il fut écrit le 7 février 93, jour où les souverains de Naples recevaient la nouvelle de l'exécution de leur beau-frère, Louis XVI.

Le premier mot de la reine est : vengeance, le second : appel à l'Angleterre.

« Ma chère Miledy. — J'ai été bien touchée de l'in-
» teret que vous prenez à l'éxécrable catastrofe dont
» ce sont souillé les infâmes français. Je vous envoie
» le portrait de cet innocent enfant (*le dauphin*) qui
» implore vengeance, secours, ou, s'il est aussy imolé,
» ces Cendres unis à ceux de ces infortunés Parens
» crient avant (*devant*) l'Eternel pour une Eclatante
» Vengeance. Je compte le plus sur votre généreuse
» Nation pour remplir cet objet et pardonez à mon
» cœur déchiré ses sentimens. Votre attaché amie.—
» CHARLOTTE. »

En marge, de la main de lady Hamilton, et en anglais : (De la reine de Naples, 9 février 1793, deux jours après qu'elle eut reçu la nouvelle de l'horrible supplice du roi de France, son beau-frère [1].)

1. Pour ne pas fatiguer le lecteur de renvois continuels, nous signalerons, une fois pour toutes, les volumes qui renferment

La République française, à peine proclamée, avait envoyé comme ambassadeur à Naples, le citoyen Mackau. La cour des Deux-Siciles avait refusé, et de reconnaître le nouveau gouvernement, et de recevoir son ambassadeur. Sur un ordre de Paris, le contre-amiral de Latouche, avec quatorze vaisseaux de guerre, pénétra dans la baie de Naples; et, disposant sa flotte en ligne de bataille, il jeta l'ancre à deux portées de canon. Un peuple immense regardait. Les troupes étaient massées sur les quais. Ferdinand, tremblant de frayeur, fit demander à l'amiral le motif de son arrivée et le but de sa démonstration. Latouche envoya son ultimatum par un grenadier de la République. Le roi devait reconnaître la République française, et recevoir son ambassadeur, ou le bombardement commencerait dans les deux heures. La cour eut peur. Ces femmes furieuses, si propres à la guerre de loin, tombent en faiblesse, l'illustre amiral Acton, si terrible contre la France, n'est pas rassuré. Ferdi-

les lettres autographes de Marie-Caroline à lady Hamilton. Lorsqu'on vendit aux enchères le mobilier de cette aventurière, le Musée Britannique acheta cette correspondance. Elle est classée dans les *Autographes de la Bibliothèque du Musée Britannique*, volumes 1615, — 1616, — 1618,— 1619,— 1620,— 1621 *de la Bib. Eg.*

Nous avons respecté l'orthographe et l'incorrection du style, comme aussi les innombrables lettres majuscules qui traduisent, sur le papier, les émotions et les élans de cœur de la reine. Nous ajoutons seulement une ponctuation élémentaire; sans cela, le texte serait le plus souvent incompréhensible.— Toutes les lettres sont en français; les quelques billets en italien seront mentionnés. Les lettres françaises sont signées *Charlotte*, les lettres italiennes *Carolina*. Pourquoi ?

nand réunit le conseil, et, bien que les forts fussent en parfait état de défense, Caroline et Acton épouvantés opinèrent pour la paix[1]. Les autres conseillers votèrent dans le sens de la reine, et Ferdinand, enchanté de rencontrer plus poltron que lui, adhéra. Une lettre officielle informait l'amiral Latouche qu'on souscrivait à toutes les conditions de l'ultimatum, et qu'à l'avenir, on conserverait une neutralité absolue. La cour était tellement effrayée que cette lettre avilissante fut rédigée et expédiée le jour même. Latouche déclara les satisfactions suffisantes et remit à la voile. Si Ferdinand se fût moins pressé, une tempête terrible qui éclata la nuit même, mettait à la merci des batteries napolitaines la flotte française. Latouche qui la reçut au large, éprouva de telles avaries, qu'il dut rentrer pour se réparer dans le port de Naples. L'ardente jeunesse tint à honneur de recevoir Mackau et Latouche. Marie-Caroline, se contenant à peine, attendait avec impatience le départ des Français pour sévir contre les imprudents. La dernière voile disparue, on incarcéra, sans exception, tous ceux qui avaient communiqué avec les officiers français. Ne pouvant se venger d'un ennemi plus fort, la reine déchargea sa colère sur les faibles qui étaient à sa portée, comme un chien qui mord la pierre, n'osant pas mordre la main qui l'a lancée. Elle poussa l'audace jusqu'à violer le palais de l'ambassadeur Mackau, — alors à Rome, — sous le prétexte que les papiers de ces prétendus

1. Colletta.

conjurés y avaient été déposés[1]. Les jugements étaient secrets. Tout incarcéré ne devait plus reparaître : était-il mort ? vivait-il encore ? Parents et amis l'ignoraient.

La République française, certainement, ne laisserait pas impunie l'injure faite à son ambassadeur. Marie-Caroline, pour se mettre en défense, décida Ferdinand à violer l'engagement de neutralité qu'emportait Latouche, pour signer un traité secret avec l'Angleterre.

Cette haine furieuse contre la France, cette passion désordonnée pour l'Angleterre, se manifesteront dans toutes les circonstances, jusqu'au jour, — lointain encore, — où la reine s'apercevra qu'elle a été jouée et dépouillée par sa fidèle alliée. Mais, pour l'instant, tout est couleur de rose ; elle entonne le *God save the King*, en l'honneur de la naissance du roi Georges.

« Je vous prie, faites moi l'amitié de faire, ce soir,
» en mon nom, un compliment à toute la Compagnie
» qui se trouve chez vous réuni et leur dire que je
» voudrais moi la première et de cœur commencer
» la chanson *God save great George our King*, que je
» pense et désire tous les bonheurs au Roi, auquel
» jai voué une amitié sans bornes, comme aussy la
» plus haute estime et confiance à la brave, et loyale
» Nation Anglaise, laquelle sauvera l'Europe de ce
» fléau général qui la menace.

» Je suis enchanté que l'alliance que le Roi, mon

1. L'aveu de cet audacieux attentat se trouve dans une lettre de Caroline que nous citons plus loin.

» époux, a contracté avec votre Cour et Nation me
» permette de manifester les sentimens que j'ai tou-
» jours eu dans mon cœur envers Elle. Ainsi je vous
» prie d'être bien l'interprète de mes sentimens dans
» cette journée où vous fêtez le jour de votre Roy
» avec une fidélité touchante et respectable.

» Adieu. Je vous prie de nouveau de faire de ma
» part et d'exprimer en mon nom ce que mon cœur
» sent pour votre Roy et votre brave, loyale Nation,
» et croyez moi avec bien de la reconnaissance, votre
» sincère amie. — CHARLOTTE. Mille complimens au
» Chevalier Hamilton. »

En marge, de la main de lady Hamilton. — (Copie d'une lettre de la reine de Naples à lady Hamilton, du 4 juin 1794, jour de la naissance du roi d'Angleterre. Sir William envoya l'original en Angleterre.)

La reine pouvait, en effet, se permettre de manifester publiquement ses sympathies anglaises : la prise de Toulon ne laissait aucun doute à la France.

Un acte monstrueux de trahison avait ouvert aux Anglais les portes de Toulon, notre premier arsenal. Avec quelle joie la reine de Naples en accueillit la nouvelle ! C'était un premier coin de fer enfoncé dans les œuvres vives du grand chêne. Elle attend anxieusement les courriers, elle demande des nouvelles.

« Ayant sue l'arrivée à Livourne de plusieurs bâti-
» ments anglais des Isles d'Hières, je désirerai vive-
» ment [*savoir*] si elles nous ont mandé des nouvelles

» de Toulon au chevalier Hamilton par la poste d'au-
» jourd'hui.

» Mon intérêt par rapport à cette expédition étant » infini, je prie Milady de vouloir bien m'éclaircir sur » des objets aussy intéressant ce qui peut satisfaire » mon Cœur et l'empressement général, et de me » croire avec bien de l'amitié, votre dévouée. — » CHARLOTTE. »

En marge. De la reine de Naples, janvier 1794, *à lady Hamilton.*

Les Anglais étaient dans la place, mais encore fallait-il garder cette immense étendue de fortifications. Lord Hood, commandant en chef des forces britanniques, se hâta d'expédier à Naples un des capitaines de son escadre pour réclamer à cette cour les six mille soldats promis par le traité secret. Cette mission de confiance échut à Nelson, le jeune commandant de l'*Agamemnon*.

Le capitaine Nelson, en débarquant, s'adressa, comme de droit, à sir William Hamilton pour transmettre la demande de lord Hood à la cour des Deux-Siciles. Dès leur première entrevue, sir William fut subjugué. Il n'avait jamais reçu d'officiers chez lui, il voulut faire exception pour Nelson qu'il présenta à lady Hamilton : — « Vous verrez — dit-il à sa femme, — » un petit homme qui se ferait difficilement passer » pour joli garçon, mais qui, j'imagine, étonnera le » monde. Je suis résolu, pour celui-ci, de me départir

» de mes habitudes. Qu'on lui donne l'appartement » préparé pour le prince Auguste [1]. »

Tel fut le commencement d'une liaison qui devait tourner au déshonneur de ces deux hommes. L'historien de Nelson ajoute que Nelson, serrant un jour la main de sir William, lui dit : — « Je ne suis pour le » moment qu'un simple capitaine, mais que je vive, » et vous me verrez au haut de l'échelle. »

Le roi et la reine de Naples, comme s'ils eussent prévu l'avenir qui leur était réservé, prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses au jeune officier.

Rien dans sa correspondance ne fait pressentir la passion furieuse qu'il devait éprouver plus tard pour lady Hamilton. Il parle d'elle à sa femme dans les termes les plus simples et les plus froids, comme « d'une personne aimable qui s'est rendue digne d'un rang où elle a été élevée tout à coup par le hasard. »

Le hasard ? Nelson se trompait. L'ambassadrice de fraîche date et le simple capitaine, étaient, au contraire, un exemple frappant de ce que peut la volonté. Elle jugea de suite, — dit-elle dans ses Mémoires, — « que » ce capitaine de mince apparence, cet inconnu deviendrait un jour le plus illustre marin de l'Angleterre. » — Tous les deux à peu près du même âge ; mais l'un et l'autre, pour parvenir, avaient fait bon marché de l'existence. Sa vie, à lui, toute d'honneur, n'ayant jamais quitté son bord, ignorant tout de ce monde. Sa vie, à elle, d'une femme sans scrupules, ayant tout tra-

1. Forgues. *Vie de Nelson.* — Le prince Auguste était le fils du roi d'Angleterre.

versé. Tous les deux défigurés dans cette bataille acharnée : elle, par cet embonpoint précoce, qui atteint les courtisanes ; lui, malingre et jaune, secoué par les accès d'une fièvre pernicieuse contractée aux colonies.

Il était né en 1758. Son père, recteur de la cure de Burnham Thorpe, élevait péniblement une nombreuse famille ; sa mère, une Suckling, était petite-fille d'une sœur aînée de sir Robert Walpole. Le fils aîné, d'une nature calme et posée, fut d'Église ; quant à Horace, dont le caractère était intraitable, on le destina à la mer : autant l'envoyer à la mort, car sa complexion délicate le marquait d'avance comme une victime de la fièvre des colonies. Mais une énergie indomptable soutenait ce corps frêle : Nelson était né furieux. Deux seules passions traversèrent sa vie, la haine de la France et lady Hamilton. « Tout français est un *ja-* » *cobin*, tout *jacobin* un animal malfaisant qu'il faut » détruire par tous les moyens. » La haine qu'il portait à la nation française eut tous les caractères d'une espèce de maladie mentale [1]. « Je hais les Français » royalistes ou républicains : à quelques égards cependant je crois que ces derniers valent mieux. » Le » *loyalisme* exagéré de Nelson rend cette restriction plus remarquable chez lui que chez tout autre. Mais la phrase la plus significative est celle-ci : « A mes yeux, » les Français sont tous les mêmes. Pardonnez-moi de » m'exprimer ainsi, *mais ma mère haïssait les Français* [2]. »

1. Forgues.

2. Toutes ces citations sont tirées de la Correspondance de Nelson.

Sans protections, et de caractère difficile, ses actions d'éclat forcèrent la main à l'Amirauté. A vingt et un ans il était capitaine en second, à vingt-cinq ans commandant de la frégate *Boreas*, en station devant l'île Névis. Bien accueilli de M. Herbert, président de Névis, il le fut mieux encore de sa nièce, mistress Nisbett, jeune femme de vingt-deux ans, d'une grande beauté. Elle était veuve du docteur Nisbett, mort après dix-huit mois de mariage, en laissant un enfant. Ce petit homme chétif avait des yeux de flammes ; son ascendant était irrésistible. L'oncle en fut tôt coiffé et la nièce amoureuse. Loyalement il déclara être pauvre comme Job ; l'aveu n'arrêta rien : la jeune veuve l'aimait, voyant en lui un mari et un père adoptif pour son fils unique et chéri. Ils s'épousèrent en 1787. Nelson écrivait alors à son frère : « Nous serons d'heureux époux, et, si cela n'arrivait pas, ce serait évidemment de ma faute. » Triste pressentiment qui devait se réaliser, sans qu'il y eût, en effet, d'autre coupable que Nelson [1].

Le détail de ses campagnes exigerait un volume. Au surplus, elles n'intéressent pas notre histoire. Mais dès Aboukir, Nelson ne se contentera plus de la traverser, il la fera avec lady Hamilton et Marie-Caroline. La suite du récit nous ramène à Naples, précisément après son départ. Nous le retrouverons dans cinq ans.

Ces années passèrent vite à la Cour des Deux-Siciles. Les maris d'un côté, les femmes de l'autre vi-

1. Forgues.

vaient suivant leurs goûts. Le roi et l'ambassadeur étaient toujours à chasser en Calabre, pendant que les deux amies, fuyant les ennuis de l'étiquette et de la représentation, s'endormaient, comme dans un rêve, sous les bosquets embaumés du palais de Portici.

Jamaisleurintimiténefut plus complète.Pour Emma, rien de caché, rien de fermé dans l'intérieur du ménage royal. Lettres intimes, dépêches diplomatiques, tout se lisait devant elle, ou lui était communiqué. Le trop confiant Charles IV d'Espagne, dans une lettre confidentielle à Ferdinand son frère, faisait part des dégoûts que lui causaient la conduite diplomatique et les exigences impérieuses de l'Angleterre. Il annonçait en terminant, qu'il était résolu à faire sa paix avec la France, à s'allier avec elle ; il conseillait à son frère d'imiter son exemple et d'abandonner l'Angleterre à elle-même.

L'espionne envoya à Londres le texte même de la lettre et l'Espagne fut frappée.

Les historiens— Michelet, Colletta, Forgues — ont connu cet acte infâme, mais ils ont ignoré comment il avait pu se produire. Emma Hamilton — dans ses *Mémoires*, — prétend qu'elle se trouvait un jour dans le cabinet de Ferdinand, pendant qu'il décachetait son courrier ; le roi avait l'habitude d'ouvrir les lettres, de regarder la signature et de les rejeter sur le bureau, sans plus s'en soucier. Elle vit qu'une lettre, aux armes d'Espagne, attirait l'attention du roi qui, après l'avoir lue attentivement, la mit dans sa poche.

Emma, étonnée de cette réserve nouvelle à son égard, attendit que Ferdinand fît sa sieste après son dîner. Elle corrompit un page de la chambre et obtint qu'il lui livrât la lettre pendant quelques instants, — le temps de la copier.

Chaque mot de ce récit est un mensonge. Deux lettres de Marie-Caroline vont nous donner la clef du mystère.

Dans la première, on voit les ménagements des Français pour les ennemis. « Cecy est incompréhensible » pour la reine, mais ne l'était point pour l'Angleterre, toujours sur le qui-vive.

« Cher Miledy, un autre courrier d'Espagne du 28:
» on ne parle pas de Pain (?). — Bilbao a capitulé;
» toute la Biscaye est aux Français. Mais la Cour, le
» ministre est tranquille. Alcudia a dit à notre minis-
» tre « *que cette perte n'était que pour peu et que bientôt*
» *on verrait tout changer en bien.* »

» *Cecy est incompréhensible.* Le général Monceny
» [Moncey] français, fait des compliments aux cour-
» riers Espagnols, leur accorde des passepors, compli-
» ments. Saint Simon a été envoyé pour garder Pan-
» corvo, entrer en Castille. Que prouver de tout cella?
» je m'y perds.

» *On déchifre le chifre, si je sais quelque chose de*
» *plus vous le saurez.* Mais cette tournure est incon-
» cevable.

» Adieu, mille complimens au chevalier. Tout à
» vous, pour la vie. — CHARLOTTE. »

La seconde lettre est encore plus explicite.

« Ma bien cher Miledy, j'ai ma tête si confuse et » l'âme si agité que je ne sais que faire. J'espère de- » main vers dix heures vous voir.

» Je vous envois un chifre venu d'Espagne, de Ga- » latone [1], *qu'avant 24 heures vous me devez rendre afin* » *que le Roi le retrouve.* Il y a des choses très intéres- » santes pour le gouvernement Anglais et que j'aime » à leur communiquer et montrer mon attachement » pour eux et ma confiance au digne chevalier, *auquel* » *je prie seulement de ne pas me compromettre.*

» Adieu, combien de choses nous parlerons demain ! » Adieu, Croyez moi votre sincère amie.—CHARLOTTE. »

En marge écrit par lady Hamilton. (Copie d'une lettre de la reine, — 28 avril 1795. — Sir William fut obligé d'envoyer l'original en Angleterre, avec la copie du chiffre que Sa Majesté mentionne.)

Ainsi, dans sa folle et monstrueuse passion, une reine livrait à une aventurière les secrets les plus intimes — on pourrait ajouter les secrets mortels — de son propre pays et d'une nation alliée ! La duchesse de Bourgogne envoyait au roi de Savoie les plans de campagne des armées de Louis XIV, mais encore agissait-elle par amour filial. N'importe ! l'immixtion d'une femme dans les conseils d'un gouvernement est un danger permanent pour une nation.

1. C'est-à-dire par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Naples à Madrid.

L'Angleterre, en apprenant que l'Espagne se détachait de la coalition pour traiter avec la France, bombarda Cadix, et, se jetant sur la flotte espagnole sans méfiance, elle la détruisit au combat de Saint-Vincent.

Peut-on envisager de sang-froid l'étrange aberration de Nelson, quand, dans son testament, *il lègue* à son Roi et à son pays lady Hamilton, en raison de ce qu'elle s'était fait livrer la lettre du roi d'Espagne à son frère Ferdinand !

Mais les événements se précipitaient. De gros nuages noirs s'amoncelaient sur l'Italie. Marie-Caroline qui avait prêché la croisade générale contre la France, apprenait avec terreur que ses soldats étaient à Rome. L'heure d'une résolution suprême avait sonné pour elle : ou la neutralité complète, ou l'alliance ouverte avec l'Angleterre contre la France. L'Angleterre, qui faisait peu de cas de l'aide de Naples, hésitait en raison des subsides énormes que son concours lui coûterait : elle eût préféré que Marie-Caroline continuât à jouer double jeu. La reine qui voyait déjà les Français à Naples, écrivait désespérée à lady Hamilton.

« Ma chère Miledy, Berthier est entré à Rome.
» Tout a été accepté et les ôtages déjà enfermés.
» Ainsi ils sont les despotes[1].

» Malgré cella Ney s'avance avec $\frac{m}{10}$ hommes et un
» grand parc d'artillerie. A quoi sert il? *Cella est facile*

1. *Despotes* pour *maîtres*, sous une plume royale est assez piquant.

» *à deviner*. D'autres troupes viennent encore, ce qui
» fera trente et plus miliers d'hommes, sans compter
» ce qu'ils sont à Rome. Déjà ils ont pris $\frac{m}{3}$ chevaux.
» Tout cecy me rend bien complètement malheu-
» reuse. Dans la semaine on va expédier un courrier
» à Londres pour voir s'il n'y aurait pas moyen de
» faire resouvenir cette Brave Nation qu'ils perdent
» l'Italie, son commerce à jamais et dans nous leurs
» plus fidèles alliés. Et il faut se prononcer, aban-
» donner nos alliés ! Tout cella me tue. Adieu, Croyez
» moi pour la vie votre bien attachée amie. — CHAR-
» LOTTE. »

Probablement le cabinet anglais ne répondit pas assez vite ; Marie-Caroline froissée, et surtout perplexe, discontinua pour quelque temps sa correspondance. Emma s'en plaignit et la reine lui écrivit aussitôt :

5 *Mars* 1798.

« Ma bien chère Miledy, n'attribuez ni à refroidis-
» sement, ni à manque d'amitié que je ne réponde pas
» à vos chères lettres. Je suis si accablée d'affaires,
» tourmentée que je n'en ai point le temps. Malgré
» cella je volerai le premier moment que j'aurai pour
» vous voir avec votre cher mari. Entre temps, je veux
» vous aviser que, ce soir, part un courier pour Lon-
» dres qui usera toutes les précautions pour ne pas
» tomber entre les mains de ces monstres nos voisins.
» Ainsi si le Chevalier ou vous, voulez en profiter,
» vous en êtes le maître.

» Mon Cœur, ma chère Miledy, ni pour mes amis » comme vous, ni pour mes opinions ne change JAMAIS » (*sic*). Aussi vous me retrouverez toujours amie sin- » cère, véritable, estimant, chérissant, confiante, » loyale vers ceux qui le méritent à tant de titre.

» Adieu, ma chère amie, mille complimens au Che- » valier et croyez moi tous les deux très empressés » à vous voir et votre constante, sincère amie pour » la vie. — CHARLOTTE. »

En marge de la main de lady Hamilton. — (De ma toujours chère, respectable et adorable reine de Naples. Oh ! si chacun pouvait la connaître comme moi, il l'aimerait de tout son cœur, comme je le fais. Que tous les bonheurs l'accompagnent elle et les siens.)

Protestations et supplications de la reine à l'aventurière n'avancèrent pas d'une heure les décisions de l'Angleterre. La bataille d'Aboukir devait trancher la question.

IV

ABOUKIR

Campagne d'Egypte. — Bonaparte à Malte. — Course furieuse de Nelson. — Son ravitaillement à Syracuse. — Aboukir. — Arrivée triomphale de Nelson à Naples. — Les bacchanales du Vésuve. — Maladie de Nelson.

En mai 1798, lord Saint-Vincent commandant l'escadre de la Méditerranée devant Cadix, apprit qu'une armée de 36,000 hommes sous les ordres du général Bonaparte avait quitté Toulon, pour une destination inconnue. Lord Saint-Vincent, détachant aussitôt treize vaisseaux de ligne, chargea le contre-amiral Nelson de chercher et de détruire la flotte française. La tâche semblait facile, car la flotte française, forte de quatorze vaisseaux et cinq frégates, devait être fort retardée par les chalands et transports qu'elle traînait à sa suite.

Nelson, se lançant à la poursuite, toucha Naples, où l'attendaient Ferdinand et Marie-Caroline, trem-

blants de frayeur. Ils croyaient que Bonaparte visait les côtes méridionales de l'Italie : Nelson les rassura et repartit immédiatement pour Alexandrie, où il ne vit dans le port que quelques caïques turques. Dans son ardente recherche, il avait dépassé la flotte française, tranquillement occupée à assiéger Malte.

Bonaparte employa un mois à cette entreprise. Inconcevable imprudence! il pouvait y trouver sa perte : si Nelson nous eût atteints en pleine mer, ou pendant le débarquement, l'expédition tout entière eût péri. La précipitation même de Nelson nous sauva. Deux fois il nous côtoya : dans la nuit du 22 juin, les deux flottes se croisèrent, sans se douter qu'elles fussent si près l'une de l'autre. Enfin, au moment où nous arrivions devant Alexandrie, on entendit une canonnade : c'était Nelson qui échangeait des signaux avec ses vaisseaux. Cinq lieues séparaient les deux flottes, qui se seraient aperçues s'il eût été jour.

Si Nelson fut mal informé, il ne put en rejeter la faute sur la cour des Deux-Siciles. Marie-Caroline s'empressa de transmettre à l'ambassadrice anglaise toutes ses nouvelles, en l'engageant à aviser Nelson. Grâce à elle, nous pouvons suivre, jour par jour, la marche de Bonaparte.

Juin 1798.

« Ma chère Miledy, nous venons de recevoir la » nouvelle que l'escadre républicaine est en face de » Malthe, auquel ils ont déjà pris et enlevé une Pola- » que Malthoise, signe d'hostilité ; mais un plus

» remarquant, c'est qu'ils ont envoyé à la Pantellerie » troupe et bâteaux, s'informant si cette isle appartient » à Malthe ou à nous. Ayant su le dernier, ils ont » quitté. Cella prouve leur hostilité déclarée contre » Malthe : la prise de laquelle serait un grand malheur » pour nous, étant les Coquins avec une porte, un » port, un fort vis à vis de nous, d'où personne ne les » délogera.

» Ils craignent les Anglais, s'informant partout où » ils sont.

» Ils naviguent mal, étant trop chargés.

» *Peut être de faire savoir les nouvelles à Nelson,* » *notre ami et conservateur, serait utile; mais il serait* » *bon que le Chevalier allât parler au Bon, honête Géné-* » *ral* (Acton) *qui l'informera mieux.*

» Adieu, ma chère amie, comptez sur mes senti- » ments et ma reconnaissance à toute Epreuve. — » CHARLOTTE. »

« Juin 1798.

» Ma chère Miledy, je suis bien touché de votre » atention, j'ai envoyé la lettre à traduire au Général. » Dieu veuille bénir, accompagner et mettre sa force » toute puissante aux Braves, honêtes, loyales Anglais!

» Le 9 et le 10 les Français ont débarqué à Malthe. » La Ville et le Port se défendaient. Dieu veuille em- » pêcher les trahisons et faire périr les traitres!

» Garat a fait un ofice (*office*) pour les Proies » (*prises*), digne de Garat et de ses cometans, mais » qui aura réponse comme il faut. On expédie à Paris » nos plaintes sur cet Ofice et sur Malthe, mais

» plaintes hautes, et demain on expédie à Londres et » à Vienne pour les pousser [1].

» Ces Coquins de Français prétendent avoir des » secrets pour incendier la flotte Anglaise. J'espère » bien que cella n'est pas vrai. Le vent et le Bon Dieu » veuille bien les bénir (*les Anglais*) et les accompa- » gner. Mes vœux, prières les suivent et je Brûle » d'être au moment où toutes nos forces et moyens » les aideront, et prouveront ce que je serai toute » ma vie, leur sincère et reconnaissante amie. — » CHARLOTTE. »

« 19 Juin 1798.

» Je suis très affectée pour Malthe qui s'est rendue » aux Français, sans presque coup tirer. Ils sont » maitres de tout, commandent fort et port. Ils ont » débarqué $\frac{m}{10}$ à $\frac{m}{15}$ homes, et retiré une portion de » l'escadre dans le port. Le reste est parti, on ne » sait pas où. Peut être que ce reste tombera dans les » mains du Brave Nelson.

» *Buonaparte est à Malthe, ce qui prouve que de là* » *il fera le reste* (?) *et ne prouve rien de bon pour nous.*

» La perte de Malthe pour notre tranquillité est un » malheur incalculable. Nous protestons à Paris, » Vienne, Londres, Russie contre cette violation de » territoire. Malthe nous appartient. On en chasse

1. Office ou note officielle diplomatique. — Garat, notre ambassadeur, avait adressé une plainte au sujet de bâtiments français enlevés par les Anglais dans les eaux napolitaines. Nous voyons le cas que fait la reine de cette violation de neutralité.

» tous les Chevaliers, desquels je n'ai ni estime, ni » compassion pour ne s'être pas défendus.

» Je suis triste, affectée, mais toujours votre bien » sincère amie pour la vie. — CHARLOTTE. »

Ainsi, d'après la reine, Bonaparte aurait fait passer devant lui une partie de l'expédition et serait demeuré quelques jours de plus à Malte. Si ce fait — inconnu des historiens — est exact, il prouverait le dessein de Bonaparte de donner le change à Nelson qui aurait couru après l'ombre, laissant derrière lui la proie. Marie-Caroline ne pensait pas à l'Egypte : toute sa crainte, — dans la phrase qu'elle souligne, — ne porte que sur un débarquement de Bonaparte soit en Sicile, soit en Italie.

« 20 juin 1798.

» Ma chère Miledy, pardonez l'importunité. Est » ce que vos nouvelles sont fraiches sur Malthe, ou » sont les mêmes d'hier que nous savions, dans les- » quelles le fort de La Valette, Citadelle et Port, avec » armes et munitions, étaient dans les mains de nos » ennemis. Veuillez bien me faire savoir quel espèce » de nouvelles vous savez.

» Faites un *hip! hip! hip! hourra!* en mon nom. » Chantez *God save dië* (the) *King*, et puis un *God save* » *Nelson* et la marine Britannique.

» Adieu. Je vous fais mon Ministre Plénipotentier. » Un mot de réponse sur Malthe, si vous ne savez rien » aujourdhui de nouveau. Adieu. CHARLOTTE. »

Ce billet, tout à la joie, ne peut s'appliquer à une nouvelle intéressant Nelson ; probablement on devait célébrer à l'ambassade anglaise une fête nationale.

« 29 juin 1798.

« Ma chère Miledy, j'ai reçu votre intéressante » lettre avec votre intéressante traduction, à laquelle » je désire bientôt une sensible augmentation.

» Je n'ai aucune nouvelle. Buonaparte est parti le 19 » de Malthe vers le Levant et on n'en voyait plus de » traces. Ils ont laissé $\frac{m}{6}$ à $\frac{m}{8}$ homes de Garnison à » Malthe et une frégate avec les bâtiments de » l'Ordre.

» L'Escadre Anglaise est passé avant (*devant*) Syra- » cuse le 21, à 18 ou 19 heures du matin (midi ou une » heure), et a été ensuite vue à Campo-Passero. » Ainsy Dieu veuille les bénir et les accompagner ! » Cella forme mes vœux bien sincères.

» Adieu, ma chère Miledy. Je profiterai du premier » moment de libre pour avoir le plaisir de vous » voir. — CHARLOTTE. »

Nelson, effectivement, en quittant Alexandrie, avait repris, à toutes voiles, le chemin de l'Europe. Ne pouvant supposer que la folie de Bonaparte lui offrît la partie si belle à Malte, il passa au large de l'île avec le cap sur la Sicile.

Dans cette course furieuse, ne ménageant ni les hommes, ni les vaisseaux, il aborda en Sicile avec une escadre fort avariée et manquant de vivres. Il

expédia à Naples un de ses capitaines pour demander l'autorisation de ravitailler la flotte, car le traité de 1796 avec la France défendait au roi d'ouvrir ses ports aux Anglais. Ferdinand, que le seul nom de Bonaparte faisait trembler, ne voulait accorder aucun secours. Mais, grâce à l'ascendant de lady Hamilton sur la reine, Nelson obtint, sinon un appui ostensible, du moins, des ordres secrets autorisant le gouverneur de Syracuse à lui fournir tout ce dont il aurait besoin.

La volonté d'une courtisane devait changer les destinées du monde ! Elle rendit possible à Nelson sa bataille d'Aboukir. Bien mieux, c'en était fait de la carrière de Nelson, si, faute de ravitaillement, il n'eût pu reprendre sa poursuite ! Lorsqu'on apprit en Angleterrre que Bonaparte avait paisiblement traversé la Méditerranée, il n'y eut qu'un cri contre le jeune amiral. Il fut même question de traduire Nelson devant le conseil de guerre [1] !

Nelson le dit expressément dans son testament, alors qu'il lègue sa maîtresse à l'Angleterre pour la trahison d'Espagne. « En second lieu, la flotte an-
» glaise, commandée par moi, *n'aurait jamais pu, la*
» *seconde fois, retourner en Egypte,* si l'influence de
» lady Hamilton sur la reine de Naples n'avait obtenu
» qu'on écrivît des lettres au gouverneur de Syracuse
» pour qu'il se mît en devoir de ravitailler la flotte de
» toutes choses. Arrivés à Syracuse, nous reçûmes

1. Forgues. — *Vie de Nelson.*

» toutes les provisions. De là, je me rendis en Egypte
» où je détruisis la flotte française. »

De Syracuse, il adressa à lady Hamilton ce charmant billet de remercîment : — « C'est grâce à vous » que nous avons pu nous ravitailler et faire eau. — » Faire eau à la fontaine d'Aréthuse, c'est déjà presque un gage de victoire ! Au premier vent qui soufflera, nous reprendrons la mer, et soyez sûre que » je reviendrai couronné de lauriers ou couvert de » cyprès. »

Dans tous les temps, nous avons vu des variantes de ce mot qui, suivant comme il est tenu, fait de l'homme un héros ou un fanfaron.

Nelson, ravitaillé, remit à la voile plein d'espoir. Le doute n'était plus possible : Bonaparte ne pouvait viser que l'Egypte. Le 1er août, à quatre heures du soir, on signalait à l'amiral la flotte française embossée dans la baie d'Aboukir. Nelson est malade, ses nerfs le secouent, une affreuse rage de dents le tourmente, mais, à la vue de l'ennemi, tous ses maux sont oubliés. Il se fit servir à dîner, tandis que l'on sonnait à bord de l'escadre le branle-bas. L'amiral Brueys ne supposait pas que l'Anglais voulût attaquer le soir même ; il dut se rendre à l'évidence, en apercevant l'escadre anglaise qui donnait à toutes voiles dans la baie. La flotte française, en ordre de bataille, ancrée dans le fond de la baie, décrivait une ligne courbe dont le côté concave regardait la mer. Mais Brueys, confiant dans les batteries du fort d'Aboukir, s'était embossé trop loin de terre. Nelson n'eut pas plus tôt

distingué cette disposition, qu'avec l'intuition rapide des grands capitaines, il résolut d'en profiter pour pénétrer entre la ligne française et le rivage : une partie des vaisseaux français se trouverait ainsi prise entre deux feux, avant tout secours possible de Brueys. Le combat s'engagea vers cinq heures du soir ; à dix heures le vaisseau l'*Orient* sautait avec son équipage, les blessés et les morts, et parmi ces derniers, l'amiral Brueys. A minuit, l'épuisement complet des deux ennemis fit cesser le combat. Sur treize vaisseaux de haut bord français, neuf s'étaient rendus et deux avaient sauté !

— « Ce n'est pas une victoire, c'est une conquête !» s'écria Nelson, quand, au lever de l'aurore, il put contempler l'étendue de son triomphe.

Quelle fut l'attitude de Marie Caroline en apprenant le désastre infligé aux « Coquins de français » ? Sa lettre à Emma nous édifie suffisamment. Ces phrases inachevées, sans suite, ces exclamations qui éclatent à chaque ligne et surtout cette profusion désordonnée de lettres majuscules nous rendent au vrai l'émotion irrésistible que ressentit la reine. Nous entendons ses cris de joie, ses transports frénétiques, nous la suivons dans sa course à travers le palais, infligeant ses étreintes répétées à son mari, — fort étonné, — à ses enfants, à tous ceux qu'elle rencontrait.

« Ma chère Miledy ! Quel Bonheur, quelle Gloire, » quelle Consolation pour cette unique, grande et » illustre Nation Que je vous suis obligée, reconnais-

» sante! J'ai pleine vie. J'embrasse mes Enfants, » mon mary. Quelle Bravoure! quel Courage! je » verrai avec une joie extrême vos héros, les Défen- » seurs de l'Italie. Ah! si jamais on fait un portrait » du Brave Nelson, je le veux avoir dans ma cham- » bre. Ma reconnaissance est gravée dans mon cœur. » Vive! Vive cette brave Nation, cette respecta- » ble Marine! C'est une gloire que je partage » autant pour votre avantage qui est très grand, » comme pour la gloire du premier Pavillon de » l'Univers.

» *Hope, Hope*, ma chère Miledy, je suis folle de » joie. Avec quel plàisir je verrais nos héros ce soir! » Si je ne peux que dire que cella à votre brave Na- » tion, je l'ai toujours été, suis et serai [*son amie* (?)]. » Mais cella augmente ma reconnaissance qu'il est si » douce d'avoir pour des gens qu'on estime et chérit » si complètement.

» Mes tendres complimens au Chevalier je vous » embrasse ainsi que mes Enfans. Tout qui m'ap- » partient sent tout ce qu'ils vous doivent et sont pleins » de joie. Puisse le Ciel faire prospérer une Nation » aussi grande, magnanime, Courageuse! Puissai-je » voir le Brave Nelson, l'Escadre Victorieuse et en- » tourée de ma bien aimée famille les remercier de » leurs Exploits!

« Adieu, au revoir, à ce soir. Faites moi voir votre » héros ce soir. [1]. Adieu. — CHARLOTTE.

1. Evidemment en effigie, car Nelson était encore devant Alexandrie.

« *En marge de la main de lady Hamilton.* — (Reçue
» Lundi soir 3 septembre, jour heureux où nous re-
» çumes la joyeuse nouvelle de la grande victoire
» sur les infernaux Français (*infernal French*) par le
» brave et valeureux Nelson.) »

L'ardente Caroline avait raison d'être satisfaite. Que pourrait désormais contre Naples, la République française privée de sa meilleure armée et de son grand général ? La cour de Naples n'avait plus qu'à jeter le masque, et d'amie secrète de l'Angleterre, devenir son alliée à la face du monde.

Cependant, après la joie irréfléchie, la réaction pleine d'avertissements indiquait comme inévitable une rupture avec la France. Deux mois suffiraient à une armée du Directoire pour descendre des Alpes au Vésuve, et le seul capitaine digne de lui être opposé courait les mers. Nelson reviendrait-il à Naples ? Marie-Caroline n'ignorait pas qu'une correspondance régulière s'était échangée entre le commandant de l'*Agamemnon* et Emma durant les cinq ans qui venaient de s'écouler. Comment douter encore de son ascendant sur l'amiral ? Emma n'avait rien à refuser à sa royale amie ; elle promit de décider Nelson à revenir à Naples.

Ne se joignait-il pas à ce dévoûment si caressant, un sentiment moins désintéressé ? Dans son for intérieur, l'aventurière n'avait point attendu les désirs de la reine pour disposer de Nelson comme de son bien. Elle ferait de ce héros national son chevalier par de-

vant l'Europe. Qui sait ? Pourquoi ne se réveillerait-elle point un jour lady Nelson ?

Cette tête furieuse de dogue borgne sur un corps grêle et mutilé n'avait rien d'engageant. Il sentait sa laideur et craignant l'impitoyable raillerie féminine, il restait sur son bord, sans vouloir se montrer. Souffrance cruelle pour le *Roi de la Mer*, aimant le monde et la société, et conservant un cœur jeune et crédule comme à vingt ans. Par là, toute femme — en fermant les yeux — avait barre sur lui. Quelle tâche facile, pour une aventurière, qui avait mené à bien des entreprises autrement répugnantes !

Le seul obstacle était l'éloignement. Retournerait-il en Europe, ou s'obstinerait-il à guetter Bonaparte devant l'Egypte ? On expédia à sa recherche une frégate napolitaine avec deux lettres, une de Ferdinand à « son libérateur Nelson », la seconde de l'ambassadrice anglaise. Lettre touchante, émue, dépeignant l'inquiétude d'Emma avant le combat, sa joie et son contentement après la victoire.

Cette invitation si pressante trouva Nelson fort perplexe. Sa correspondance indique qu'il n'envisageait l'idée de revenir à Naples qu'avec une certaine appréhension. Un pressentiment lui disait de fuir cette ville; sa conscience grondait : par avance, il se sentait coupable [1]. Mais un sentiment d'orgueil bien naturel le

1. « Je déteste Naples, — écrivait-il à lord Saint-Vincent, et » je n'y retournerai jamais qu'entraîné par la nécessité la plus » absolue. Syracuse sera à l'avenir le centre de mes opérations. » C'est là qu'une grande flotte peut se ravitailler avec facilité, » et cet avantage est inappréciable. »

(*Despatches and Letters of Nelson.*)

poussait à se montrer dans tout l'éclat de son triomphe à celle qui lui avait prédit sa haute destinée. De ce jour, tout lui avait réussi. En cinq années, quel chemin parcouru! Hier encore simple capitaine et aujourd'hui le champion de l'Europe coalisée contre la France, dont il avait enfoui l'épée dans une terre perdue! L'Europe venait à lui, encombrant son vaisseau de présents magnifiques. Tous les souverains avaient rivalisé pour lui envoyer les fourrures les plus rares et les plus beaux diamants. Et les récompenses de l'Angleterre! Baron du Nil et de Burnham Thorpe, avec une dotation annuelle de 50,000 francs; la compagnie des Indes, un don de 250,000 francs; la Cité de Londres, une épée enrichie de diamants.

Toute hésitation cessa. Malgré tout, il irait à Naples jouir de sa victoire. « Naples l'appelait, Naples si fatale à sa gloire! Né pour la gloire, pour l'immortalité, il allait s'attacher au poteau de l'infamie éternelle! »

Dès que la cour des Deux-Siciles connut sa décision, d'imposants préparatifs commencèrent. Caroline, que sa grandeur retenait au rivage, faisait toutes ses recommandations à Emma, qui devait aller dans le golfe au-devant de Nelson.

« 18 septembre 1798.

» Ma chère Miledy, avec quel plaisir et satisfaction
» je verrai le héros, le brave, le défenseur Nelson.
» C'est avec un sentiment qui ne se peut que sentir et
» jamais exprimer. Le Roi a d'abord ordonné à la
» Santé de courir pour donner au plus vite pratique.

» Il me charge, de même que le Général (*Acton*) de
» vous dire en confiance que nous désirons qu'aucun
» de ces prisonniers français ne descende à terre, car
» leur parole d'honneur est pour eux un sens in-
» connu.

» Nous attendons à chaque instant le courrier qui
» nous permettra de déclarer ce que positivement
» nous sommes [1]. Mais jusqu'à ce moment, nous dé-
» sirons ces *Messieurs* à bord et qu'ils ne puissent pas
» se mettre en communication ou sous la protection
» de leur villain représentant.

» Adieu, chère Miledy. Que je vous envie de voir
» le Héros ! Dites lui tout ce que mon cœur sent d'ad-
» miration, reconnaissance pour lui et les braves
» compagnons. Adieu, mandez moi comment va la
» santé du héros Nelson, s'il ne ressent rien de sa
» blessure, quelle nouvelle il porte de nos ennemis,
» enfin avec votre amitié faites moi savoir quelque
» chose. Ayez soin de votre santé, car elle vous sert
» bien. — CHARLOTTE. »

Aimable reine ! Droit des gens, respect aux vaincus, loyauté envers une nation alliée n'existent pas pour elle. Vraiment on demeure confondu. Le drame qui va s'ouvrir, nous réserve hélas ! des surprises autrement fortes.

La lettre de Nelson à sa jeune femme, contenant la

1. Caroline veut dire qu'elle attend un courrier d'Autriche annonçant que cette puissance envoie des troupes en Italie ; ce qui lui permettra de lever le masque, en déclarant à la France ce qu'elle est... son ennemie.

relation de son arrivée, sera plus intéressante que toutes les descriptions.

« Mon pauvre vaisseau délabré le malheureux *Van-* » *guard* est arrivé ici le 22 septembre.

» Sir William et lady Hamilton vinrent au devant » de moi, accompagnés d'une multitude de barges et » de canots, chargés d'emblêmes et décorés de ban- » derolles. L'un et l'autre étaient convalescents ; la » douleur et l'inquiétude d'abord, puis l'extrême op- » posé du contentement et de la joie avaient produit » sur eux ce triste résultat. On avait annoncé sans » précaution la nouvelle à Milady ; c'en était trop : » elle fut frappée comme de la foudre et tomba éva- » nouie. Elle porte encore, en ce moment, sur son » beau front les marques de sa chute. Arrivent mes ho- » norables amis dans la péniche qui les apportait ; la » scène du bateau fut terrible. Milady de s'élancer et » de tomber inanimée devant moi : je la crus morte. » Ses larmes heureusement se firent un passage et » elle parut aussitôt soulagée. Le Roi arrivait. Cette » seconde scène, dans son genre, fut des plus atten- » drissantes. Sa Majesté daigna me tendre la main, » en m'appelant son *libérateur*, et en me donnant tous » les autres noms qu'ait jamais inventés la reconnais- » sance. Enfin, tout Naples, je crois, m'a proclamé » son *libérateur*.

» J'espère quelque jours avoir le plaisir de vous » présenter lady Hamilton. C'est une des meilleures » femmes de la terre : *elle fait honneur à son sexe.*

» Son affabilité à mon égard, ainsi que celle de sir
» William sont au dessus de la justice que je puis
» leur rendre. Je suis dans leur maison et je puis
» vous le dire ici, il ne fallait rien moins que l'affec-
» tion et les soins de tels amis, pour soutenir mes
» esprits accablés par la tristesse de votre longue
» absence, et les soins assidus dont ils me comblent
» pour rétablir ma triste santé. *Vous les aimerez*
» *comme je les aime et comme ils méritent d'être aimés*
» *de tout le monde.* Lady Hamilton se propose de vous
» écrire, et moi, je prie le Tout Puissant de vous bé-
» nir et de nous accorder, quand ce sera sa vo-
» lonté, une heureuse et complète union. »

Et quoi? pour tromper une noble femme comme lady Nelson, fallait-il user de tant de bassesse et d'impudence ! Visiblement, déjà Nelson était inconscient.

La scène du vaisseau, que Nelson déclare si dramatique, n'est qu'un trait, entre mille, de la perfection du jeu de cette grande comédienne. Les officiers du *Vanguard* en firent une ouverte risée. Tous la connaissaient, au moins de réputation, depuis son exhibition chez Graham ; ils attendaient avec curiosité son arrivée. La mer était houleuse : l'officier qui commandait la péniche s'aperçut que lady Hamilton, à mesure que l'on accostait les flancs du *Vanguard*, commençait à s'agiter et faisait mine de s'évanouir. Désireux de couper court à cette jonglerie, il dit à demi-voix que si milady s'abandonnait

ainsi, elle ferait infailliblement chavirer l'embarcation. L'héroïne aussitôt cessa tout mouvement. La comédie recommença sur le tillac du vaisseau. Elle courut à Nelson, le contempla une minute avec une extase feinte, en murmurant : « Dieu ! est-il possible ! » elle tomba sur l'amiral qui, de son bras unique, la retint avec peine. Complaisamment, elle se laissa transporter évanouie, ou feignant de l'être dans le salon, où sir William et Nelson la suivirent.

Les *lazzaroni* encombraient les quais, criant, gesticulant, se démenant comme des épileptiques. Dès que Nelson mit pied à terre, la foule se précipita, poussant l'abaissement jusqu'à se prosterner. Lui, dans sa fierté d'homme libre, regardait tout cela de son œil méprisant. Rudement, il écarta les importuns, faisant place à Emma. Les deux maris, le roi et l'ambassadeur, suivaient, simples comparses. La plèbe, dans sa grossière intelligence, d'ellemême les séparait, en distinguant le héros des grotesques. Sur le passage de Nelson, les femmes et les enfants jetaient des fleurs et rendaient à la liberté des milliers de petits oiseaux. Ils arrivèrent ainsi devant le palais de l'ambassade anglaise dont la façade était éclairée *à giorno*, avec les chiffres du héros, H N.

C'est fini. Le dogue est muselé et suivra docilement sa maîtresse jusqu'au crime. Est-ce tout ? Non. Il proclame sa folie dégradante aux quatre coins du monde : à sa femme, — nous avons lu sa

lettre ! — à ses amis, à son supérieur lord Saint-Vincent, enfin aux vieux lords de l'amirauté, ce conseil suprême de la marine.

De Naples, il adressait au premier lord de l'amirauté une lettre, dont le ton contraste singulièrement avec celui des dépêches officielles. « .... De » l'autre côté de la table, sur laquelle j'écris ces lignes, » lady Hamilton est assise, *et vous comprendrez, je* » *l'espère, le glorieux décousu de ma lettre.* Votre » Seigneurie, à ma place, écrirait peut-être encore » moins bien. Quand le cœur est ému, il faut bien » que la main tremble...... Naples est décidément » un séjour très dangereux que nous ferons bien de » quitter au plus tôt. »

Quitter Naples ! c'était un boulet de condamné à perpétuité que Nelson traînait. Mais un sourire de l'enchanteresse faisait vite oublier le poids d'une chaîne, que les leçons indirectes de ses chefs, les conseils alarmés de ses amis, la sollicitude inquiète de sa femme ne pouvaient plus briser. Lui-même la secouait, il est vrai, de temps à autre, avec la vivacité brutale d'un marin. — « Cette cour s'endort et » se perd — écrit-il à lord Saint-Vincent —, je ne puis » assister sans dégoût à ce qui se passe sous mes » yeux. Je ne vois autour de moi que des escrocs, des » catins, des comédiens et des poètes. »

Le seul coupable était lui, et ne pouvant l'atteindre, c'est au pays qu'il s'en prend. Toutes ses lettres débordent de mépris pour cette Italie qui l'a si magnifiquement accueilli.

« Parmi les femmes que vous voyez, il n'en est » pas une qui ait de la vertu ; parmi les hommes, » pas un qui n'ait mérité la potence ou les galères » tout au moins. » Il rend Naples responsable des mœurs étranges de la cour, feignant d'ignorer que les plus coupables sont précisément deux étrangères. Il ne pardonne pas à ce doux climat la séduction morbide qu'il exerce sur lui. Son activité a disparu ; il est devenu un insouciant et voluptueux sybarite. Il le sent, il en a honte, — sur le papier —, et jure qu'il va secouer cette torpeur ; le lendemain le retrouve plus engourdi que la veille.

Pendant cinq mois, Naples retentit des fêtes et des bacchanales, dont il fut l'occasion et le héros. *Panem et circenses*, cette façon de gouverner des vieux Césars était également chère à Ferdinand IV. Que n'eût-il pas tenté pour amuser ses chers *lazzaroni !* Chaque fête au héros était une fête pour eux. Mais les bals, les cavalcades et les concerts n'étaient pas leur affaire. Restait à trouver un divertissement plus original, plus particulier au pays. L'honneur en revint à sir William qui en fit part au roi. Ferdinand saisit l'idée avec empressement. Je le crois bien ! Tout en fêtant Nelson, il pourrait organiser une saturnale antique à ses chers *lazzaroni* sur les ruines vénérables d'Herculanum et de Pompéï. L'orgie dura toute une semaine. Huit jours entiers, Naples donna au monde un de ces spectacles qui effrayent, qui appellent la colère divine.

L'Europe fut secouée de dégoût ; jusqu'à la cour

de Londres et l'amirauté qui s'indignèrent. Des lettres, pleines de ménagement pour l'illustre amiral, appréciaient sévèrement la conduite de l'homme privé. Lord Saint-Vincent, son chef direct, avec une ironie qui frise le mépris, écrivait à lady Hamilton — « Dix mille remerciements vous sont dus pour le soin » que vous prenez de la santé de notre inappréciable ami Nelson. Le destin des gouvernements de » l'Europe dépend de sa vie. *Je vous en prie, faites que » les irrésistibles dames de Naples ne l'approchent pas » trop, parce qu'il est de chair et de sang et qu'il ne » pourrait pas résister à leurs agaceries*[1]. »

La phrase cinglait en plein visage, non les innocentes Napolitaines, mais bien l'ancienne pensionnaire de Graham. L'inquiétude de lord Saint-Vincent était partagée de Marie-Caroline, qui, tout en assistant aux fêtes, ne perdait pas de vue les affaires sérieuses. Son anxiété fut extrême en apprenant que Nelson était tombé gravement malade. Les médecins de la cour furent adjoints aux chirurgiens de la flotte, et, lorsque le héros entra en convalescence, les primeurs délicates des serres de Caserte, les vins généreux des caves du Palais Royal affluèrent à l'ambassade.

Nelson se rétablit. Mais sa maladie, loin d'être un avertissement salutaire, le laissa plus emporté que jamais vers cette vie de débauche, si nouvelle pour lui. Bravant tout, brisant tout, il donna libre carrière à sa brutalité sauvage. Il s'y acharna, s'y brisa, y jeta son

1. R. Palumbo. (*Maria Carolina*, etc. *Napoli*, 1877).

âme, son honneur de soldat et tout le soin de sa mémoire [1]. Son beau-fils Nisbett, qui lui avait sauvé la vie au combat de Ténériffe, jusqu'alors s'était contraint, dévorant en silence l'injure faite à sa mère. Durant un bal, une scandaleuse altercation s'éleva entre l'aventurière et le fils de lady Nelson. L'esclandre fut étouffé, grâce à l'intervention rapide du capitaine Troubridge. Mais Nelson, mis au courant par lady Hamilton entra dans une colère furieuse. Ordre au capitaine Nisbett de s'embarquer sur la *Thalie*, et, depuis ce jour, il le tint toujours en mer, loin de Naples. Sa rupture avec sa femme et son beau-fils devint définitive.

Nous connaissons maintenant les acteurs. Commençons le drame.

1. Michelet. (*Révol. franç.*)

V

LA GUERRE

Préparatifs de Ferdinand IV. — Le général Mack. — Nelson et Mack. — Ferdinand IV envahit les Etats Romains. — Son entrée à Rome. — Défaite de Mack. — Fuite de Ferdinand. — Son travestissement. — Sa rentrée au château de Caserte.

En 1799, la République Française pouvait répéter à ses enfants ce que le loup de la fable disait aux siens : « Escaladez la montagne et regardez aux quatre vents : aussi loin que vous pourrez distinguer, vous ne verrez qu'ennemis. »

Et que leur importait! Depuis 92, la France s'était constituée le drapeau du genre humain [1]. Généreusement, elle offrait son sang pour la délivrance des faibles, sans s'inquiéter de la ligue furieuse de ceux que l'on dépossédait, — les Rois. Le Directoire avait accepté de la Convention ce lourd héritage. Le duel acharné continuait avec l'Angleterre et l'Autriche ; les autres

1. Michelet.

puissances n'attendaient qu'une occasion pour entrer en lice. La bataille d'Aboukir survint fort à propos. Russie, Turquie, Portugal, Italie, jugeant la bête blessée à mort, se précipitèrent à la curée.

La plus âpre fut Naples. Comment s'en étonner? Ferdinand était entraîné par quatre furieux : Marie-Caroline, Emma, Acton et Nelson. L'amiral ne se possédant plus, n'obéissant pas plus aux instructions de son gouvernement qu'aux ordres de son chef dans la Méditerranée, ne songeait rien moins qu'à régenter l'Europe, à s'imposer à elle comme un chef suprême de la coalition contre la France. Ferdinand IV hésitait à courir une aventure aussi périlleuse; il chérissait trop son repos et n'aimait pas assez sa femme pour la suivre docilement sur un terrain aussi dangereux. Brutalement Nelson le mit au pied du mur : ou signer le traité de coalition, en fournissant 30,000 hommes aux armées dirigées contre la France, ou voir partir Nelson avec sa flotte [1]. Le Roi tremblant, rêvant la fin du monde si l'amiral l'abandonnait, signa tout ce qu'il demandait. Le plan? — Rien de moins compliqué. Marcher tout droit au Nord, occuper les Etats Romains, la Toscane, opérer sa jonction avec les Autrichiens et finalement, avec eux, envahir la France.

Soixante mille hommes se trouvèrent rassemblés comme par enchantement. — « La plus belle armée de l'Europe, » disait Mack à Nelson. — D'accord, — ripostait l'Anglais — quant à la beauté individuelle

1. Colletta. — Forgues.

des soldats, mais quant à leur valeur, c'est autre chose. — Vous en doutez? — répondait Mack, — ces hommes iront jusqu'à Paris. — Oh! non — dit froidement Nelson — la police ne le souffrirait pas. »

Les bande sales des *lazzaroni*, des *facchini*, des *camoristes*, cette plèbe grouillante des quais de Naples, dont la vie journalière dépendait de la générosité royale, durent endosser l'uniforme ou crever de faim. Les vrais enfants de Naples, les nobles, les bourgeois, les savants et les artistes avaient été soigneusement exclus par Marie-Caroline, qui craignait que « l'esprit jacobin » ne se glissât avec eux dans l'armée. Nous le répétons, (et les lettres de la Reine le confirment), tous ceux qui possédaient instruction ou fortune étaient ennemis de la Cour : les premiers à se déclarer républicains appartenaient, sans exception, aux meilleures familles de Naples et des provinces. Même cet excès de lumière leur fut fatal ; ils crurent facile une révolution réellement impossible dans l'état d'abêtissement où végétait le peuple.

Définissons donc la révolution napolitaine : une généreuse tentative de l'élite d'une nation, au nom de la justice et de l'humanité, pour rendre à la vie d'homme libre des êtres ignorants, tellement dégradés qu'ils n'avaient plus conscience de leur abjection. Naples formait deux villes bien distinctes, très opposées de mœurs et de sentiments : celle des quais, de la marine, c'est-à-dire la populace, celle d'en haut, résidence des classes éclairées, la vraie ville.

Naples a été et sera toujours l'avant-garde du pro-

grès intellectuel en Italie. Tout Napolitain est doublé d'un artiste. Prompt à saisir le beau et le grotesque de chaque chose, perspicace et mobile, impétueux dans l'expression de ses propres sentiments mais capable de se contraindre et de dissimuler longtemps, très subtil pour trouver des arguments pour ou contre, le Napolitain naît avocat. Un mélange de raison et de sensualisme ardent, mais la raison restant toujours maîtresse. En résumé, les qualités de l'artiste, bonnes ou mauvaises.

Il fallait un général à cette armée superbe. Marie-Caroline et Acton choisirent l'Autrichien Mack, — le Mack de la trahison de Dumouriez, le Mack de la capitulation d'Ulm, gracieusement prêté par l'empereur d'Autriche à son beau-frère Ferdinand. Dans les salons, à la Cour, on le proclamait le plus grand homme de guerre de l'Europe. En réalité, comme jactance, général et soldats se valaient, leur belle prestance en imposait et donnait du courage. Cette superbe tête de bois inspirait aux deux femmes et à Acton une confiance illimitée ; mais Nelson, plus clairvoyant conservait peu d'illusions : il avait inspecté l'armée, il voyait le général. — « Mack, — écrit-il à l'Amirauté, ne peut bouger sans emmener cinq voitures ! Cela m'a donné une bien triste opinion de lui. »

Châtiment mérité ! il devait se contraindre et faire chorus avec ses extravagants. Qui donc avait forcé la main au roi ? Toutes ces réflexions pesaient peu sur sa conscience élastique, mais son orgueil immense ne lui laissait aucun repos. Vainqueur à Aboukir, vaincu

à Naples, il n'en pouvait douter : son nom, sa gloire allaient se trouver compromis dans une aventure grotesque et sans issue. Une seule chance restait, l'Autriche. Avec quelle ardeur il la presse de se mettre en mouvement ! Les courriers pour l'ambassadeur anglais se succèdent sur la route de Vienne. — « Les retards de l'Autriche perdront infailliblement la monarchie napolitaine. » — La réponse se faisant attendre, il menace : — « Si l'Autriche ne se décide pas promp-
» tement, non seulement l'Empereur sera défait en
» Italie, mais il sentira trembler sous lui son trône de
» Vienne. [1] » La haine lui donnait une seconde vue ; l'année suivante, Moreau gagnait la bataille de *Hohenlinden,* qui le mettait aux portes de Vienne. Mais sollicitations et menaces obtenaient le même accueil auprès de l'Empereur. L'Autriche éreintée, épuisée d'hommes et d'argent, voulait voir commencer les hostilités avant de s'engager dans l'aventure. Non qu'elle fît grand cas des troupes napolitaines, mais elle calculait fort justement que les Français, pour s'avancer jusqu'à l'extrémité de l'Italie, diviseraient leurs forces et qu'elle en aurait ainsi plus facilement raison. L'Empereur répondait à ces foudres de guerre : « Attendez le printemps. Patientez jusque-là... Je ne suis pas encore prêt. » Sages mais tardifs conseils de prudence. La cour de Naples avait trop fait blanc de son épée pour pouvoir la remettre au fourreau. La guerre avec les Français étant désormais inévitable,

1. *The Despatches and letters of Nelson.*

mieux valait les surprendre par une attaque imprévue.

Mack divisa ses soixante mille hommes en trois camps. Le plus important était celui de San-Germano, où se tenait le Roi, avec la Cour entière. Marie-Caroline, singeant sa mère l'illustre Marie-Thérèse, caracolait devant les soldats, entourée de lady Hamilton, de Nelson et des ambassadeurs des puissances coalisées. Elle assistait aux manœuvres en brillant costume militaire : une casaque bleu de ciel brodée en or, avec fleurs de lys au col, garniture de boutons d'or mat et un chapeau de général en chef, au panache blanc [1]. Malgré le terrain défoncé par les pluies, Mack exerçait ses soldats du matin au soir, organisant marches, contremarches, fausses attaques de l'ennemi. Durant une de ces petites guerres, en présence de la Reine et de Nelson, Mack laissa cerner ses propres troupes, au lieu d'envelopper celles du soi-disant ennemi. La patience n'était point une des vertus de Nelson ; il se tourna vers ses aides-de-camp et leur dit en anglais : « Cet homme ne connaît pas le premier mot de son métier. » Dès le lendemain, il quittait le camp et revenait à Naples avec lady Hamilton et sir Wiliam.

Le chagrin de se séparer de sa fidèle amie ne faisait point oublier les questions sérieuses à Marie-Ca-

1. Le *Moniteur de la République Napolitaine*, 12 février 1799, publie sur cette mascarade des détails d'autant plus mordants et acérés qu'ils émanaient d'une femme, donna Eleonora Fonseca Pimentel. Cet article, — comme nous le verrons—lui coûta la vie.

roline. Or, pour l'instant, la Reine ne pensait qu'aux subsides anglais qui se faisaient attendre. Avec quelle ardeur elle presse lady Hamilton !

— « Ma chère Miledy, je désire savoir comment va » votre santé, celle du Chevalier et du brave Nelson. » Gallo retourne exprès pour parler à votre mary sur » nos affaires, et les *subsides chose si indispensable pour » nous*. Faites bien des compliments à Nelson. Dites » lui que je lui recommande nos affaires. Nous avons » qu'un temps affreux qui fait trembler pour les sol- » dats et maladies. Je ne peux pas sortir de la maison, » et tout cella... (*sic*) Adieu, ma chère amie. Portez » vous bien et rendez justice aux sentiments bien atta- » chés de votre amie. — *En marge* (*From the camp of San Germano*.)

Les subsides ne venaient toujours pas et Ferdinand commençait à se lasser des pluies et des boues du camp. Marie-Caroline revint à Naples. Le roi, plus clairvoyant ou moins fou que son entourage, approuvait le conseil de Nelson, de ne marcher qu'avec le concours simultané de l'Autriche. La reine, au contraire, voulait la guerre immédiate. Cette impatience, si voisine de la folie, la haine seule, — même une haine de femme, — n'eût pas suffi à la provoquer. Il faut y joindre le désir immodéré de Marie-Caroline de tirer de la victoire, (dont elle ne doutait pas), un profit que l'Autriche, en intervenant, n'eût pas volontiers concédé, mais qu'elle ne disputerait plus, une fois acquis. Enfin les agents secrets de la reine à Paris l'a-

vaient leurrée de l'espérance que le Directoire abandonnerait l'Italie, en ordonnant aux troupes de se retirer sans combattre devant l'armée napolitaine. Dans ces conditions, la cour de Naples, prenant l'offensive, n'eût plus été obligée de partager avec ses alliés les conquêtes obtenues par sa seule armée. « Ma chère » Miledy, fidelle à ma promesse je vous écris pour » vous et le Chevalier Seul (*sic*) que hier au soir, nous » avons reçu un courrier du 15 août de la moderne » Sodome [1]. Rien ne s'est encore traité effectivement, » même il paraît qu'ils veuillent nous faire languir, » nous tenir paralysé tout le temps des Grandes cha- » leurs pour ensuite une fois (*un mot incompréhensible*) » nous dicter leurs lois. Mais de ce que a pu entendre » et pénétrer notre jeune négociateur les demandes » (*du Directoire*) seront inadmissibles et il faudra se » préparer à tout. Dieu veuille nous aider et animer » nos gens d'obéissance, car il faudra forcer tous les » moyens. Adieu. *Tout cecy pour vous seule. Brûlez, je* » *vous prie, ma lettre.* Demain part un courrier pour » Vienne et pour Eden (?) afin qu'il envoie en Angle- » terre pour être toujours exacte avec nos vrais alliés. » Plaignez votre attachée amie. — CHARLOTTE. »

Toute cette diplomatie occulte se traitait dans le boudoir de la reine ; les ministres du roi en ignoraient le premier mot. En sorte que lorsqu'on les réunit

1. *Nil novi sub sole.* En 1870, M. de Bismarck invectivait aussi contre « la moderne Sodome. »

pour les consulter sur la décision, la majorité, ne connaissant pas les motifs secrets qui faisaient espérer à la reine un succès certain, se prononça pour la paix. Marie-Caroline, Acton et Mack l'emportèrent, en enlevant le consentement du roi. Grave décision, qui fut tenue secrète. On voulait surprendre les Français par une brusque invasion des Etats Romains. Et pour les endormir mieux encore, Marie-Caroline continuait à négocier avec Paris.

C'est ici que se place une curieuse lettre — sans date — mais évidemment à la veille des premières hostilités. Elle nous apporte un détail intéressant sur l'expédition d'Egypte, et elle nous prouve, en même temps, que les bas coquins qui servaient d'espions à la reine de Naples avaient en elle un digne chef, ne reculant pas devant le décachetage des dépêches d'un allié, pour en prendre copie et les communiquer à ses ennemis. Michelet s'est montré surpris que les Anglais eussent connu si parfaitement la situation de Bonaparte en Egypte. Le Maître n'a pas assez vécu pour lire la correspondance de Marie-Caroline : il eût été édifié.

« Ma chère Miledy, je compte lundi retourner à Ca
» serte pour voir ma belle fille enfant et me remettre
» un peu, pour ensuite me retirer en ville.

» Nous avons reçu hier soir un exprès de Tarente,
» où un Brick français est arrivé avec Louis Bona-
» parte, échapé à l'attention du Blocus. Il est parti le
» 15 brumaire (7 *nov.* 98) et le Diable qui les aide en

» tout, l'a conduit en 20 jours icy. *Il a des dépêches de* » *son frère le Général qui se copient et que le Chevalier* » *verra.* Ils disent avoir détruit les Mameluks [1] et être » en cantonnement et ne manquer de rien. Il y a beau- » coup de chifres (*mots chiffrés*). Buonaparte demande » une diminution de 40^{ne} (*sic*) [2] et que Lacombe lui » envoie un secretaire de légation pour lui parler, et » avec un autre secretaire qu'il expédie les papiers et » que lui-même (Bonaparte) doit aller en courrier à » Paris.

» *Mon ignorant avis a été d'informer le chevalier* (*Ha-* » *milton*) *de tout.* Ensuite renvoyer le paquet à Ta- » rente, dire que nos circonstances actuelles ne per- » mettent pas ce trafique de dépêches, que lui (*Louis* » *Bonaparte*) étant venu sur ignorance, on ne le retient » pas prisonnier, mais qu'on ne lui permettrait pas » non plus le passage dans le Royaume, que par con- » séquent il parte, espérant entre temps qu'il sera » pris, (*par les Anglais*). Adieu, ma chère Miledy, — » CHARLOTTE. »

Mais les finesses diplomatiques de la reine ne pou-

1. Evidemment la bataille des Pyramides.

2. Nous rétablissons cette phrase incompréhensible : — Bonaparte — c'est de Louis dont il s'agit — demande une diminution de *quarantaine* (40^{ne} !) et prie Lacombe, notre ambassadeur à Naples, de lui envoyer un secrétaire pour lui parler, d'envoyer de suite à Paris les dépêches par un autre secrétaire, tandis que lui-même se dispose à partir en courrier de Tarente à Paris. — Mais les dépêches ne parvinrent jamais à l'ambassadeur. Marie-Caroline les décacheta habilement, en prit une copie qu'elle livra à sir William Hamilton, et puis elle retourna le paquet à Tarente à Louis Bonaparte.

vaient masquer longtemps la vraie situation. Les préparatifs belliqueux des Deux-Siciles n'avaient point échappé à l'attention des Français, qui occupaient les Etats-Romains. Aussi se mirent-ils en défense, tout en gardant, comme objectif principal, leurs communications avec la Lombardie. Notre ambassadeur ayant demandé des explications à Acton, celui-ci répondit qu'on avait, il est vrai, formé des camps pour l'instruction du soldat, qu'enfin le roi se considérait toujours comme en paix avec la République. *Trois jours après cette déclaration*, c'est-à-dire le 21 novembre, Ferdinand lançait à son peuple une proclamation annonçant son entrée dans les Etats-Romains. Le roi se tenait pour offensé de l'occupation de Malte, et ne pouvait tolérer l'envahissement des Etats du pape. « En con-
» séquence le roi faisait avancer son armée pour ren-
» dre le territoire romain à son souverain légitime. »

Ce terme vague n'indiquait pas quel était le légitime souverain. Et pour cause. Le pieux Ferdinand ne rêvait rien moins que l'annexion des États du pape. En cela, — et problablement pour l'unique fois de sa vie, — il marchait d'accord avec sa femme. C'était là toute l'ambition de Marie-Caroline.

Quel pouvoir occulte avait pu transformer ce poltron en foudre de guerre? La reine, en lui assurant que les Français se retireraient sans combattre, et en plaçant sous ses yeux une fausse lettre de l'empereur d'Autriche, qui annonçait le départ de son armée [1] pour

1. Voir au chapitre suivant la tragédie que provoqua cette singulière affaire.

l'Italie. La lettre de Mack à Championnet ne peut pas s'expliquer autrement. Ce grotesque accordait *quatre heures* au général français pour s'engager par écrit à évacuer les Etats-Romains et la Toscane. « La » réponse doit être positive et catégorique. Une ré- » ponse négative serait considérée comme une décla- » ration de guerre, et S. M. Sicilienne soutiendra, les » armes à la main, la juste demande que je vous » adresse en son nom [1]. »

Mack, en adressant un ultimatum pareil, devait être convaincu que le général français avait l'ordre de se retirer devant lui. Les espions de Marie-Caroline à Paris l'avaient-ils aussi grossièrement trompée! On peut le supposer, car il se trouvait une apparence de vérité dans leurs rapports secrets. Le Directoire était indécis, sans argent, en proie à des dissentiments intérieurs. Nous savons que la marche de Championnet sur Naples fut commencée sans attendre les ordres du Directoire. Championnet se contenta d'en aviser le général en chef Joubert, alors en Lombardie, et Joubert, qui était son ami, l'autorisa.

Championnet ne daigna pas répondre; une lettre de Marie-Caroline nous le donne à entendre. Mais le plus fort est qu'elle ait pu prendre le silence du général français pour un acquiescement.

1. Cette bravade incroyable, d'une longueur démesurée, est reproduite dans le *Rapport fait au citoyen Carnot, ministre de la guerre, sur les causes secrètes et les principaux événements de la catastrophe napolitaine, sur le caractère du roi, de la reine et du fameux Acton par Fr. Lomonaco, patriote napolitain réfugié.*

Lomonaco était un membre du Directoire de la République napolitaine.

« Ma chère Miledy, je suis plus que consolé de la
» bonne nouvelle de Minorque. Puissent les succès de
» votre Brave-Nation se succéder sans relâche! Ce
» sont nos chers alliés, nos défenseurs...... (et j'es-
» père ceux qui nous soutiendront.)

» J'ai de libre de midi à 5 heures seulement, le diner
» à midi. Je dis ainsi ayant conseil à 10 heures et à
» 24 heures (6 *heures du soir*). Je serais enchantée, ma
» chère Miledy, de vous assurer de toute mon amitié.

» J'ai eu hier soir, Grâce à Dieu, des nouvelles du
» roi, de Frosinone. Il y est arrivé heureusement.
» *Messieurs les républicains ont cédé à la sommation et*
» *sont partis*. Il y a eu quelques coups de fusil, mais
» sans faire mal, à Vercelli et à Terracina.

» Le temps a fait de détestables chemins qui nous
» contrarient beaucoup et me font une peine extrême.
» Léopold est ici avec moi, prêt à recevoir vos bontés.
» J'attends de vous voir avec l'empressement. Je suis
» votre sincère amie pour la vie. — CHARLOTTE. »

Le 22 novembre, toute l'armée napolitaine s'ébranla, divisée en sept colonnes, destinées à pénétrer sur le territoire romain par sept points différents. Le corps de Mack, avec lequel marchait le roi, et le corps de Damas (un émigré français) s'engageant sur deux routes parallèles, s'avancèrent très rapidement. Ni les chemins défoncés, ni la difficulté de transporter l'artillerie et les vivres n'arrêtèrent Mack un instant. C'était une course au clocher. L'Autrichien affolé, précédant ses troupes, laissant l'artillerie en arrière,

avançait nuit et jour, sans s'inquiéter des soldats harassés. Pendant ce temps, les deux colonnes des généraux Saint-Philippe et Micheroux avaient été détruites par les Français : dix-neuf mille Napolitains lâchèrent pied devant trois mille Français, après avoir perdu quarante hommes! Et l'inepte Mack, n'ayant point eu l'idée d'établir une communication constante et rapide entre les différents corps de l'armée, n'apprit que beaucoup plus tard, — lorsqu'il était déjà à Rome, — cet événement qui eut dû changer tout son plan! Enfin, le 27 novembre, il entra dans Rome, après avoir parcouru en cinq jours une route qui en eût demandé quinze à des troupes aguerries.

Va-t-il reprendre haleine ? Non, ma foi. Il n'accorda que six heures de repos à ses soldats, et sortit de Rome, le même jour, courant vers Civita-Castellana. Sa marche était si furieuse que, les pourvoyeurs de l'armée expédiant les vivres en avant, Mack avait déjà dépassé le point fixé lorsque les services arrivaient. En atteignant Civita-Castellana, depuis trois jours, ses malheureux soldats n'avaient pu mettre un morceau de pain sous la dent. Il fallut bien qu'il s'arrêtât. [1]

Quant à Ferdinand, satisfait de voir devant lui les sept collines de la Ville Eternelle, il déclara vouloir y rester avec le corps de Damas. Il voulut faire une entrée solennelle, une entrée digne des vieux conquérants du monde. La cérémonie finie, pour se reposer sur ses lauriers, il descendit à son palais Farnèse.

1. Colletta, V. Coco.

Les Français, laissant une faible garnison dans le château Saint-Ange, sortirent de Rome, en emmenant avec eux les ministres de la République romaine et les citoyens les plus compromis. Les pauvres naïfs qui demeurèrent, sur la parole d'honneur de Ferdinand, qu'on n'exercerait aucune poursuite, furent immédiatement arrêtés et massacrés, — au nom de Dieu — par une population sauvage.

Le roi fit arborer le drapeau des Deux-Siciles sur tous les édifices de Rome, sans permettre que l'on hissât à côté l'étendard du Saint-Siège. Ensuite il s'empressa d'adresser au pape Pie VI, alors réfugié à la Chartreuse de Florence, le chef-d'œuvre suivant : — « Votre Sainteté apprendra par cette lettre que, » par la grâce de Dieu et la miraculeuse protection de » saint Janvier, je suis entré en triomphateur dans » Rome, la Ville Sainte. Les impies qui l'occupaient » ont fui épouvantés devant la croix du Christ et mes » armes.

» Laissez donc votre trop modeste asile de la Char» treuse, et, sur les ailes des anges, comme la Vierge » de Lorette, venez et descendez au Vatican, pour » le purifier par votre sainte présence. Venez, tout » est préparé pour vous recevoir. Votre Sainteté » pourra célébrer les offices divins le jour de la nais» sance du Sauveur. »

Pendant que ce grotesque écrivait, — non, — dictait ces jactances, il ne se doutait pas que quatre de ses corps d'armée étaient déjà anéantis et que lui-même, huit jours plus tard, ne serait plus à Rome

pour recevoir le pape sur les ailes des anges, s'il eût pris fantaisie à ce prudent vieillard d'expérimenter un mode de locomotion aussi singulier.

Lorsque la nouvelle de l'entrée de Ferdinand à Rome fut connue à Naples, l'enthousiasme populaire tourna à la frénésie. On illumina, on prépara des arcs de triomphe pour le retour du roi. Une ombre seule à ce glorieux tableau : comment se comporterait l'armée devant l'ennemi, puisque — d'après les bulletins de victoire — on n'avait pas encore vu un Français? Nelson prévoyait mieux le résultat final, dans une lettre à l'amirauté : « Si Mack est défait, le » royaume sera perdu en quinze jours, car l'empe- » reur d'Autriche n'a pas encore fait bouger son » armée, et le royaume de Naples réduit à lui-même » n'est pas en état de résister. »

Un courrier du roi à Marie-Caroline arrêta court ses élans de joie. Elle s'empressa d'envoyer la triste nouvelle à Emma. Les deux billets ne sont pas datés, mais, évidemment, il s'agissait des premiers engagements, que la reine ne considérait pas comme une bataille.

« Je vous envoie, ma chère amie, le triste et peu » expliqué papier. Mes pauvres filles et surtout la » mien (?) pleurent de ces revers. Je ne puis en accu- » ser encore personne, jusqu'à ce que nous compre- » nions toute l'étendue de cette malheureuse affaire.

» Adieu, mes bons, mes vrais, uniques, sincères » amis. Que ne sommes-nous tous retirés et réels ha-

» bitants de la campagne, faisant le bien ! Adieu, il
» faut remplir ses devoirs jusqu'au tombeau et je le
» ferais. Saluez moi le bon chevalier et mon ver-
» tueux héros, libérateur et défenseur. Adieu. Si
» vous pouviez voir mon cœur, vous verriez combien
» il est touché et attaché, reconnaissant. Adieu. Au
» revoir plus tard. Je vous embrasse. CHARLOTTE. »

Cet appel attendri à la vie rustique, plantant ses choux, faisant le bien, rappelle les lamentations de l'infortuné Panurge, secoué du mal de mer. Mais, *passato il pericolo, gabbato il santo*, le danger passé, on se moque du saint.

« Ma chère Miledy, je ne me suis pas sentie la
» force de vous répondre, hier, car j'étais trop affli-
» gée. Le Roi, Grâce à Dieu, va bien. Je suis sûre
» qu'il ne pourra continuer ainsi, vivant au milieu
» des crève cœurs et des déplaisirs de toutes sortes.
» Je le plains vivement et voudrais être auprès de
» lui. *Il n'y a pas encore eu bataille et nos troupes se*
» *comportent très mal.* Cella m'attriste et m'anéantit.
» Grand Dieu, quelle aventure ! Enfin, il y aurait
» trop à dire, j'en suis profondément troublée et
» j'attends tous les jours quelque chose de plus
» honorable. La gent honnête sera donc toujours
» la seule victime ? Le chevalier de Saxe est gra-
» vement blessé de deux coups de mitraille et d'un
» coup de fusil qui lui a traversé le corps. Arco-
» veto, Barco et beaucoup d'autres (sont blessés) (?).
» Mack est à la désespération, et il y a bien de quoi.

» Adieu. Mille complimens au Chevalier et au » brave Nelson. *Tout ceci entre nous*, parce que cela » forme notre honte qui me tuera de douleur. Adieu, » plaignez moi, plaignez mon vertueux, mon sacrifié » mari (*quelle vérité quant au sacrifice!*) et croyez » moi jusqu'à la tombe toute votre CHARLOTTE.

P. S. » Nous ferons de tout si ces malandrins » viennent en masse. Nous sacrifierons vie, tout. » Mais si ces gens là [1] continuent à fuir *comme des* » *lapins* (sic), nous sommes perdus. Aussi la perma- » nence du brave amiral, à qui je pourrai confier, en » cas de malheur, mes chers enfants, sera un grand » bien. Nous ferons tout excepté de nous avilir, mais » j'ai l'esprit bien oppressé. La Combe a reçu de nous » l'ordre de baisser les armes [2] et pour lundi, lui, » Lanupion et tous les Français seront chassés de » Naples. — Adieu. »

Qu'eût donc écrit la reine, si elle eût connu les désastres survenus depuis le départ des premières nouvelles! Et si, — comme on l'affirme, — il faut chercher dans le *post-scriptum* d'une lettre de femme, la véritable pensée de la lettre, celle de Marie-Caroline se manifeste clairement. Aux phrases sonores « nous » sacrifierons tout, même la vie... nous lutterons » jusqu'au bout » succède le mot qui part du cœur, le mot qu'elle retient depuis les premières lignes :

1. La reine parle de ses soldats.

2. C'est-à-dire d'enlever l'écusson et le drapeau de la porte de l'ambassade de France.

« La présence de Nelson me permettra de sauver » mes chers enfants. » Et elle donc? Et le trésor du peuple qu'elle a précipité à l'abîme? Et les richesses des musées nationaux?

Ainsi, il demeure constaté que la reine de Naples, qui, seule, avait voulu la guerre, préparait déjà sa fuite, avant même qu'une bataille décisive n'eût été livrée.

Retournons à Rome. Deux autres colonnes avaient été anéanties, et Mack ignorait les positions qu'elles occupaient! Au bord du fossé, il faisait croire au roi que tout allait pour le mieux. Cependant Ferdinand que le bruit du canon inquiétait, commençait à trouver le séjour de Rome moins agréable. Le 7 décembre, il se retira à Albano ; mais, avant de quitter la Ville Eternelle, il voulut y laisser comme souvenir une dernière pasquinade. Ce jour-là, Ferdinand IV déclarait la guerre à la France « en raison de la résistance que » les Français avaient opposée à l'armée des Deux- » Siciles! » Il déclarait la guerre, alors que toute guerre était finie et qu'il ne lui restait qu'une ressource, demander la paix. Le 9 décembre, Championnet, ayant opéré sa jonction avec Macdonald, battit le corps de Mack, qui laissa sur le champ de bataille, 1000 morts, 900 blessés, 10,000 prisonniers, trente canons, neuf drapeaux et tous ses bagages. Le salut des vaincus, c'est de n'en point attendre; Mack mit tout son salut dans la solidité du jarret de ses soldats, et, tournant le dos à Rome, il recommença sur Naples sa course échevelée.

En moins d'un mois, Ferdinand IV part de Naples,

arrive à Rome, conquiert un royaume et le reperd avec le sien. Jamais campagne plus rapide, mais aussi, jamais catastrophe plus burlesque. Un rire strident s'étendit sur l'Europe, plus méprisant peut-être chez ses alliés qu'en France.

En apprenant le sort de Mack, le roi jugea prudent de quitter Albano pour retourner à Naples. Il partit en poste, accompagné du duc d'Ascoli, son grand écuyer et son ami d'enfance.

Tout en dévorant l'espace, Ferdinand dit au duc: « Tu sais que les jacobins ont juré la mort de tous les » rois. » — « Les misérables ! »— répondit d'Ascoli.— « Ce serait une grande gloire pour un sujet d'exposer » sa vie pour sauver celle du Roi. » — « Certainement, » Sire, »—reprit d'Ascoli, qui ne comprenait point où son souverain voulait en venir.— « Nous allons chan- » ger d'habits, » dit Ferdinand, — « tu seras le Roi, » et moi, le grand écuyer.» — Ainsi fut fait : l'obéissant d'Ascoli endossa l'habit royal, chamarré d'or et de décorations, et prit la droite dans la voiture, comme l'exige la politesse italienne [1]. Le roi, — bien que gêné dans l'habit d'Ascoli, trop étroit pour lui,— avec une attitude respectueuse, lui rendait, à chaque relais, les honneurs et les soins d'un parfait serviteur. Cette dégradante mascarade ne prit fin qu'au château de Caserte, où les deux fugitifs descendirent dans la soirée du 11 décembre.

1. Colletta. — V. Coco. — Ce service rapporta à d'Ascoli la perte de sa charge de grand écuyer. Ferdinand ne lui pardonna jamais d'avoir divulgué sa lâcheté.

Quant à Ferdinand, nul embarras, nulle pudeur de se montrer aux siens dans cet accoutrement. Pénétrant droit chez sa femme, il se mit à rire en voyant l'étonnement de Marie-Caroline. — « Je vous l'avais » bien dit, Madame, mes sujets aiment mieux danser » que se battre. » Content comme un écolier qui a surpris son magister en faute, il rit de cette belle nasarde, ajoutant que ce pauvre d'Ascoli et lui avaient grand faim, après une course aussi longue. Marie-Caroline l'écoutait sans comprendre ; elle se contraignait devant son entourage, mordant sa lèvre d'Autriche, qui voulait lancer à la face de ce poltron sa honte et son infamie. Lui voyait gronder l'orage, mais il s'en souciait peu, avec cette occasion unique d'humilier l'orgueilleuse qui, depuis quinze ans, s'imaginait régenter l'Europe. Il n'ignorait rien de sa vie, et, — n'étant pas assez pur lui-même pour la haïr, — il la méprisait à fond. [1]

Le lendemain, sans plus songer aux Français, il reprit ses chasses, en laissant à la reine et à ses familiers le soin de se débrouiller comme ils l'entendraient.

1. Il manifestait publiquement, à son approche, comme un dégoût insurmontable, en prétextant l'odeur des cheveux rouges de la reine. Quant aux preuves répétées de son mépris, nous verrons comment il la traita plus tard, et comment il respecta sa mémoire.

VI

LA FUITE

Rentrée de Championnet à Rome.— Sa marche sur Naples.— Correspondance de Marie-Caroline et de lady Hamilton pour préparer la fuite en Sicile. — Les Bourbons dépouillent les caisses de l'Etat, les musées, les objets d'art des palais royaux.— Nelson complice et recéleur de ce vol. — La fuite. — Tempête horrible. — Mort du prince Albert. — Arrivée à Palerme.

L'épouvante régnait au palais. Marie-Caroline avait rêvé la victoire, mais jamais n'avait songé à la défaite. L'événement la terrassait. Que ferait Nelson? L'amiral énervé, détrempé par cinq mois de passion, semblait avoir perdu « cette âcreté de sang, qui,— disait » Bonaparte,— fait gagner les batailles. » De moment en moment, il changeait de volonté, ne pouvant s'arrêter à rien. Tout en appelant au secours l'Autriche, trop loin pour l'entendre, il faisait armer les forts. Il reconstituait une armée avec les fuyards qu'on arrêtait aux portes. Vains efforts: la nuit favorisant

les désertions, au matin, les officiers ne voyaient plus de soldats. Il se décida à faire appel à la vraie ville. Trop tard. Elle demeura sourde à sa voix. Nelson se trouva seul.

Mack, qui, quelques jours avant, semblait défier le monde entier, avait perdu la tête. Battu, il conservait cependant des forces bien supérieures à l'ennemi ; en supposant qu'il ne pût vaincre, il eût pu du moins résister. Facile était la défense de Velletri, du Garigliano et de Gaëte : mais non, sa destinée était celle du Juif-Errant, toujours courir. Vainqueur, il avait couru ; vaincu, il ne sut que fuir. Ses troupes traversèrent rapidement Rome, poursuivies de si près par les Français que, les vaincus sortant par une porte, les vainqueurs entraient par l'autre.

Championnet rentra dans Rome. Comme premier acte il rétablit le gouvernement républicain, punit les assassins des patriotes, et releva les tombeaux profanés de Basville et de Duphot. Puis, après un repos de quelques jours à ses soldats, il prit ses dispositions pour marcher sur Naples avec les 25,000 hommes qu'il avait sous ses ordres.

Ferdinand conservait encore le fol espoir que la marche des Français dût s'arrêter à la limite des Etats-Romains ; il perdit toute assurance en apprenant leur arrivée dans les Abruzzes. Aussitôt il lança un décret ordonnant la levée en masse ; et, pour faire croire à ses sujets qu'il était encore à Rome, il le data de Rome, 8 décembre, bien qu'il fût de retour à Caserte depuis plus de dix jours. Apprécier

ce document, dont chaque phrase est un mensonge, serait une tâche fort pénible. Une seule phrase le fera juger : — « Les Français avec qui j'ai tout fait pour rester en paix, menacent d'envahir les Abruzzes. Avec une puissante armée, je vais leur courir sus et les exterminer. »

Menacent d'envahir les Abruzzes, alors que Championnet était déjà plus près de Naples que de Rome ! Il ne restait pas un seul régiment, toute l'armée s'était débandée ! Hélas ! notre époque a vu, elle aussi, une généreuse nation trompée par les proclamations mensongères de son chef aux abois.

Le parti national, devant la lâcheté de ses gouvernants, s'était organisé, prêt à se défendre. Les plus entreprenants voulaient qu'on chassât, sans plus tarder, cette reine autrichienne et ce roi espagnol. Des cris de mort contre l'Anglais résonnaient autour de l'ambassade. Nelson, — oui, le héros Nelson —, malgré tout son mépris pour ces Italiens, dut se cacher et se réfugier sur son bord. Comme consolation, à défaut de son Emma qui déclarait ne pas vouloir abandonner la reine, il emmena le mari.

Rendons justice, pleine justice à ce peuple infortuné que ses souverains, ses généraux, ses alliés pour se disculper devant l'histoire, ont taxé de lâcheté. Tous partirent, riches et pauvres, nobles et roturiers, prêtres et moines, et tous donnèrent pour un instant l'exemple des partisans espagnols contre Napoléon. En quelques jours, ils ravagèrent, pillèrent et massacrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage.

Puis, marchant au Garigliano, ils brûlèrent son pont de bois et s'emparèrent de la réserve de l'artillerie de l'armée française. Championnet eut, trois jours, ses communications coupées. Mais les succès particls de ces bandes indisciplinées ne pouvaient longtemps arrêter la marche de vieux soldats. Le général Massa, qui protégeait la retraite, écrivit « qu'il » ne voyait plus jour pour arrêter les Français et » qu'il suppliait Leurs Majestés de quitter Naples au » plus vite. »

La reine et Acton comprirent que c'était seulement un répit de la fortune pour leur donner le temps de quitter Naples. Emma Hamilton fut aussitôt appelée au conseil. La fuite fut décidée. Emporter le trésor public, voler les chefs-d'œuvre, les richesses des collections de l'État, confier le butin à la garde de Nelson, se retirer en Sicile, furent les mesures proposées, discutées et acceptées. Elles décidèrent ensuite du plan de résistance à combiner et des moyens de rigueur à adopter contre les patriotes. Maîtresses absolues, il suffisait de signifier leurs décisions pour que le roi, Nelson et sir William Hamilton s'inclinassent devant leurs volontés. Pour masquer le vol du Trésor public, Marie Caroline eut l'incroyable audace de faire afficher dans Naples « que le roi était revenu victorieux et qu'il fallait immédiatement envoyer de » l'argent au camp pour payer l'armée [1]. »

Emma se rendit à bord du *Vanguard* afin d'informer Nelson de la décision et de s'entendre avec lui

1. PALUMBO.

sur les mesures à prendre pour faciliter la fuite. Quant à son concours, les deux amies ne pouvaient en douter. Dès la fin d'octobre, Nelson avait écrit à Emma qui le sollicitait de venir en aide à la reine : — « Je ferai tout ce que L. L. M. M. décideront que je » fasse, *même contre mon opinion*. Je suis certain que » vous me rendrez justice auprès de la reine, car je » déclare, devant Dieu, que mon soin constant sera » d'obtenir son approbation [1]. »

Entre Emma et Nelson il fut arrêté que tout ce que Marie-Caroline voudrait emporter serait amené la nuit, secrètement, du Palais-Royal à l'ambassade anglaise, pour être ensuite transporté à bord du *Vanguard* par les marins de la flotte. Le pavillon couvrait ainsi la marchandise !

Des écrivains bienveillants — trop bienveillants — ont voulu nier que Marie-Caroline eût emporté avec elle l'argent de la nation. Les documents que nous publions réfutent, une fois pour toutes, cette assertion. La reine elle-même va nous révéler les moyens qu'elle prit pour fuir en Sicile avec son butin.

« Décembre 1798.

» Ma chère Miledy, — Depuis jeudi nous n'avons » nouvelles de Mack des Abruzzes. Cela me fait » vivre en palpitations et en continuelles angoisses. » Je brûle de vous envoyer ce soir tout notre argent » d'Espagne, du roi et le mien. Ils sont $\frac{60}{m}$ (*sic*). Voilà

1. *Despatches and letters of Nelson.* (Londres 1844.)

» tout notre avoir, mais nous n'avons jamais théso-
» risé. Les diamants de toute la famille — hommes
» et femmes — arriveront demain soir pour être tout
» consigné au respectable Amiral Lord Nelson. Le Gé-
» néral (*Acton*) lui a déjà parlé de notre argent mais
» celui c'est pour payer l'armée, marine, etc., etc. En-
» fin la lâcheté, la trahison, la peur, la consternation
» générale et aucune énergie me font beaucoup crain-
» dre. Cela me rend complètemens malheureuse,
» mais je m'attacherai à tous mes devoirs jusqu'à
» la fin. Adieu — mes compliment au chevalier, au
» respectable Milord, notre libérateur. Conservez moi
» votre amitié. Vous m'en donnez tant de vos preu-
» ves ! Et croyez moi pour la vie votre sincère amie. —
» Charlotte. »

» *P. S.* — Saverio, homme fidèle et sur accompa-
» gnera l'argent. Cette lettre était écrite hier, mais
» sachant la fête dans la maison de Nizza, je n'ai
» pas voulu vous envoyer pour ne pas vous impor-
» tuner. Je le ferai ce soir, et je vous enverrai tout,
» joyaux, argent et tout ce qui viendra [*sous la main ?*]
» puisque notre malheur nous chasse. Les nôtres
» sont des lâches, des infâmes dignes d'être exécrés.
» Le frère d'Acton est arrivé et raconte des horreurs.
» Mack est au désespoir. Je suis entre la douleur et
» l'étourdissement.

» Adieu, mes complimens au héros Nelson et à
» sa brave Nation. Je rougis de l'infâme lâcheté de
» la notre. Adieu. Toute pour la vie et pour la mort.
» — Charlotte. »

« 18 Décembre 1798 »

« Ma chère Miledy. — Voici encore trois malles » et une petite caisse. Dans les trois premières il y » a un peu de lingerie pour tous mes enfants, pour » servir à bord et quelques habits dans la caisse. » J'espère n'être pas indiscrète en vous les en- » voyant. Le reste de ce qui pourra aller, ira sur » un bâtiment Sicilien, ne voulant pas vous incom- » moder de plus.

» Les Français sont entrés à Terrano et ont mis » les prisonniers d'Etat au premier rang. La pro- » vince d'Aquila les a repoussés et se défend valeu- » reusement, et on dit qu'elle ne souffrira pas les » Français. Adieu, ma chère Miledy. Croyez moi » pour la vie votre reconnaissante et fidèle amie. » J'espère vous voir demain soir avec notre cher et » précieux Amiral. — CHARLOTTE. »

« 19 Décembre 1798. »

« Ma chère Miledy — j'abuse de votre bonté et de » celle de notre brave Amiral. Les caisses grandes, » faites les déposer à fond de calle et les petites plus » à portée de la main. C'est que j'ai malheureusement » une nombreuse famille. Je suis dans le comble de la » désolation et des larmes, persuadée que le coup est » de s'étourdir (?), la rapidité par dessus tout et il me » parait de ne jamais arriver à la fin. Cela m'abattra » et l'étourdissement me conduira à la tombe. Plaise » à vous, ma chère, de me faire tout savoir, tout. » Soyez certaine de ma discrétion. Mon fils est re-

» tourné de Capoue et raconte des horreurs des trou-
» pes revenues fuyantes. C'est un malheur de moins. (?)

» Adieu, ma chère. L'horrible ruine abrège deux
» tiers de notre pure existence. Je m'en remettrai à
» la divine Providence et m'en ferai une raison. Le
» moment est cruel, mortel. Présentez mes saluts à
» notre estimable libérateur. Adieu, mille compli-
» ments. Vous avez toute ma reconnaissance. —
» CHARLOTTE. »

» *P. S.* — Outre la grande note des personnes à
» embarquer, j'en ferai une particulière qui portera
» un billet écrit suivant le modèle que je vous remets,
» et avec lequel je vous prie d'embarquer et sauver
» sous ma responsabilité. »

La gravure de ce laisser-passer (du format d'une carte de visite) représente trois enfants, — ou plus exactement trois amours bouffis de Boucher, — un sonne de la trompette sous un cyprès, tout en agitant la main gauche pour appeler les deux autres. Dans un des angles de la carte, une ligne imprimée : — « *Imbarcate, vi prega M. C.* »

(Du même jour.)

« Ma chère Miledy — Voyez les bijoux de toute une
» malheureuse famille, le paquet de notre personnelle
» et un peu d'argent et une caisse avec des chemises
» et hardes en cas de besoin sur le bord. Demain
» j'enverrai des autres pour mes enfants, étant douze
» personnes de famille. Cella est beaucoup. Je dési-
» rerais demain de trouver un moment à vous parler.

» Mille compliments à notre libérateur. Adieu, comp-
» tez que rien ne me fera vacciller mes principes et
» que si ce pays est poltron, nous serons honnêtes et
» vrais toujours. Assurez le à notre ami et libérateur
» et sauveur Nelson et croyez moi votre sincère et
» reconnaissante amie pour la vie. — CHARLOTTE. »

Mais avant d'entrer dans le détail de ce que la reine appelle « les bijoux d'une malheureuse famille et un peu d'argent, » nous devons jeter un dernier coup d'œil sur Naples.

Ferdinand IV hésitait à partir. L'honneur et le courage n'entraient pour rien dans cette hésitation : le changement d'habitudes, — toujours si despotiques chez les Bourbons, — l'épouvantait. Le même motif avait fait repousser à Louis XVI le sage conseil de transporter loin de Paris et de Versailles les Etats-Généraux. L'indécision inattendue de son mari consternait la reine. Elle sentait bien que dans une émeute populaire, sa vie et celle d'Acton seraient le sacrifice imposé par la populace qui respecterait Ferdinand ; et elle savait aussi qu'il accepterait philosophiquement le fait accompli.

Même en ne défendant pas sa capitale contre l'envahisseur, le roi pouvait très bien se retirer en Calabre et organiser une guerre de partisans. Les vrais amis de Ferdinand le poussaient à ce dernier parti, en lui rappelant qu'un Bourbon n'avait jamais quitté son royaume pour fuir devant l'ennemi. Mais aller en Calabre ou passer en Sicile, le dérangement était le

même ; mieux valait donc mettre la mer entre lui et les Français.

Au reste son hésitation à partir tenait à une autre cause : il estimait la fuite sinon impossible, du moins très difficile. Des milliers de *lazzaroni* assiégeaient, nuit et jour, les grilles du Palais Royal, appelant Ferdinand, l'acclamant, tout en surveillant attentivement les issues. Dans le palais même, les courtisans et les domestiques, craignant que le départ du roi ne les livrât à la vengeance des *lazzaroni*, ne le perdaient pas de vue. Pour le décider à partir, il fallut un crime atroce, commis dans son palais et sous ses yeux.

Ferdinand ne s'était engagé dans cette funeste guerre que parce qu'il ne connut jamais la réponse véritable de l'empereur d'Autriche, qui lui disait d'attendre jusqu'au printemps. L'impatiente Caroline, qui rêvait de battre les Français avec sa seule armée, s'entendit avec Acton pour montrer au roi une lettre écrite au nom de François II, et qui l'assurait du prompt envoi de ses troupes. Grande fut la surprise de Ferdinand en ne voyant pas se réaliser les promesses de son allié. Dès son retour à Naples, il en écrivit vivement à l'Empereur, et, pour être certain de la remise de sa lettre, il la confia à un vieux serviteur, Antonio Ferreri, courrier particulier de son cabinet. La reine, comprenant que tout allait se découvrir si la réponse de François II parvenait jusqu'au roi, fit appeler son fameux sbire Pasquale De Simone. Nous n'irons pas jusqu'à dire — comme les contemporains — que Marie-Caroline ait ordonné la mort du

malheureux courrier. Les puissants ont rarement besoin de descendre jusqu'au détail du crime : on devine leurs pensées. Le fait indéniable est que l'infâme Pasquale (dont le nom est resté à Naples comme synonyme de monstre) prépara une émeute factice pour le retour de Ferreri ; lorsque l'infortuné courrier se présenta devant les grilles du Palais Royal, de prétendus *lazzaroni* l'assassinèrent et le dépouillèrent, sous le prétexte qu'il était *jacobin !* Le vieux serviteur appelait le roi à son secours : Ferdinand très ému s'avança au balcon, mais ses prières furent inutiles. Alors ces mêmes assassins montèrent dans le palais le cadavre et forcèrent le roi à jurer, la main étendue sur le mort, qu'il ne quitterait pas Naples [1].

Et naturellement, le soir même, Ferdinand donnait son consentement définitif pour une prompte fuite.

« (Sans date, mais du 20 octobre, veille de la fuite.)

« Ma très chère Miledy, les tumultes populaires, les
» gens tués sont un indice sur ce qu'il y a de plus...
» (*sic*). Cella va augmenter chaque jour et je tremble
» aux erreurs que cometront un peuple qui ne se dé-
» fend pas contre l'ennemi, mais qui se permettra
» toutes les horreurs de la plus effrénée licence. Le
» concert avec notre libérateur se fait, j'y compte et
» m'abandonne à lui avec 10 innocentes personnes
» de famille, la mort de douleur dans le cœur.

» Voyez la note des malheureux qui ont billet de

1. Colletta. — V. Coco.

» moi: on pourrait, n'osant rien dire avant, par mé-
» chanceté ou vengeance les oublier.

» Les Emigrés tués... des paroles très séditieuses du
» peuple... Enfin tout assomme... Une affreuse catas-
» trophe. (*sic.*)

» Mes compliments, — A vous toute mon âme dé-
» chirée. Mon cœur saigne.

» Les malheureux Maudet ne trouvent pas à se
» sauver. Ayez pitié d'eux [1].

» Vanni, le malheureux, s'est tué ce matin d'un
» coup de pistolet. Combien je me le reproche !
» — CHARLOTTE.

» *P. S.* Note des personnes à embarquer : — Mon-
» sieur Lalo, — Vincenzo Mora, — Giuseppe Cas-
» trone, — Emmanuel De Dominicis. — G. Haup.
» — Francesco Baldassare. — Gioachino Diaz.

1. Ce protégé de Marie-Caroline est un homme exécrable : c'est le traître qui livra Toulon aux Anglais. Le général comte Maudet commandait la place de Toulon lorsque les Anglais, les Napolitains et les Espagnols vinrent l'assiéger. Contre une promesse écrite de pension, les Anglais décidèrent le misérable à livrer la ville. Lors de la prise de Toulon par Bonaparte, Maudet et sa famille se réfugièrent sur un navire napolitain. Bien accueilli de Marie-Caroline, (naturellement), il l'intéressa à son sort. Les promesses de l'Anglais restèrent longtemps sur le papier ; enfin, grâce aux instances écrites et répétées de la reine, les Anglais se décidèrent à servir au traître la pension promise. Maudet put se sauver sur un bâtiment anglais, grâce à cette lettre de Marie-Caroline, et aller achever sa triste vie à Trieste.

— C'est Marie-Caroline qui, dans sa corespondance, nous donne ces détails. Les historiens ont pilorié le baron Imbert, autre traître, mais ils ne parlent pas de Maudet.

» — L'abbé Labdam, et d'autres qu'au moment je
» donnerai billet. Je ne souffre que pour les autres :
» mon danger ne m'effraie point. »

Les favorisés de Marie-Caroline, et dont elle prend la peine de mentionner spécialement les noms, de peur qu'on ne les oublie, sont *tous* de son état-major particulier, c'est-à-dire des espions et des *bravi*. Castrone, notamment, était le chef de sa police secrète.

Quant à Vanni, la reine se reproche avec raison sa mort. Vanni, comme président de la *junte*, avait terrorisé Naples, en s'attaquant même aux amis personnels du roi. Ferdinand finit par le destituer et l'exiler malgré les prières de la reine. Revenu à Naples, mais toujours en disgrâce, il comprit que l'entrée des Français marquerait pour lui l'heure de la justice. Il s'adressa à Marie-Caroline, en lui rappelant que son zèle pour elle l'avait perdu, et lui demandant comme unique faveur un passage pour la Sicile. La reine refusa: Vanni n'était plus qu'une hache ébréchée. Le misérable désespéré se brûla la cervelle. On trouva sur sa table le billet suivant que nous a conservé l'historien Colletta : — « L'ingratitude d'une Cour perfide, l'ap-
» proche d'un ennemi implacable, le manque d'asile
» me déterminent à m'enlever une vie qui désormais
» me pèse. Que mon exemple rende sage les autres
» inquisiteurs d'Etat ! »

« 21 décembre 1798 » (*jour de l'embarquement*).

» Cher Miledy. — Les dangers augmentent. L'Aquila
» est prise avec 600 homes, à la honte éternelle de

» notre pays ! Mack écrit au désespoir. Le temps pa-
» rait s'accomoder, aussi le Roi presse de partir. Je
» suis dans l'étourdissement et désespoir. Comme
» cecy change entièrement notre Etat, vie et situation !
» Ce qui formait mes idées et celles de ma famille
» pour la vie ! Je ne sais où j'ai la tête !

» — Ce soir j'enverrai quelques autres caisses et
» les hardes de ma famille très nombreuse et de moi,
» *car c'est pour la vie!* Dites moi franchement si je
» pourrai ce soir envoyer à la Darse par un homme
» affidé (Lalo ou Saverio) nos malles, ou si un trans-
» port les pourrait porter, ou si cela gênerait. Fran-
» chement je prendrai alors d'autres mesures.

« Mille compliment à notre Sauveur et Croyez moi
» la plus malheureuse des femmes, Mère et Reine,
» mais sincère amie. »

Dans toutes ces lettres, est-il une fois question de l'infortunée nation que la reine abandonne? Je voudrais un regret... un mot de compassion, et je ne trouve que de basses injures. Les préoccupations sont d'un ordre plus élevé, les caisses, les colis et la liste des agents secrets !

Il nous faut maintenant une preuve *officielle* « du » peu d'argent et des quelques bijoux » que Marie-Caroline emportait avec elle. Où trouver ce détail? Dans les Mémoires de lady Hamilton, de la complice principale ? On pourrait avec raison en contester la véracité. Voici un document authentique, une pièce officielle rédigée au moment même, le rapport de

Nelson à son commandant en chef, lord Saint-Vincent :

« Le 14 décembre, le marquis de Nizza est arrivé » de Livourne avec trois vaisseaux de la flotte portu- » gaise. Dans ce même temps, le danger pour la sécu- » rité personnelle de L. L. M. M. Siciliennes augmen- » tait journellement ; de nouvelles trahisons furent » découvertes, jusqu'à la trahison du ministre de la » guerre ! La correspondance entière pour préparer la » fuite fut échangée avec une grande prudence entre » la reine et lady Hamilton. *Leur habitude constante de » s'écrire journellement depuis des années, éloignait tout » soupçon.* Lady Hamilton, du 14 au 21 décembre, reçut » toutes les nuits les richesses de la famille royale, etc, » etc, ainsi que les bagages des nombreuses personnes » à embarquer. *Quant au numéraire, je suis dépositaire » de bien deux millions cinq cent mille livres sterling.* (62 » millions 500.000 fr.)

» Le 18, le général Mack écrivit qu'il n'avait plus » aucune espérance d'arrêter les Français, recomman- » dant à l'auguste famille d'abandonner Naples au » plus tôt. Depuis ce jour de nombreux projets furent » discutés pour enlever la famille royale du palais et » la conduire à bord. Le 19, j'ai reçu une lettre du » général Acton, me disant que le roi avait approuvé » mon plan d'embarquement. Le 21, à 8 heures 1/2 du » soir, trois chaloupes commandées par moi et le ca- » pitaine Hope vinrent accoster un des débarcadères » de l'arsenal ; j'entrai dans le Palais Royal et emme-

» nant avec moi la famille royale, je la fis placer dans » les trois chaloupes. A neuf heures et demie du soir, » ils étaient tous sains et saufs à bord du *Vanguard* »[1].

La fuite était une trahison. Le dépouillement de toutes les ressources d'un peuple obligé de se défendre contre l'ennemi, fut un crime.

Le général Pepe, dans ses *Mémoires,* estime à 85 millions la valeur des joyaux de la couronne, des tableaux les plus précieux, des sculptures antiques et du numéraire emportés par les souverains fugitifs. Ce chiffre paraît minime, puisque rien qu'en numéraire, Nelson avoue 62 millions 1/2, somme énorme pour une époque où l'or et l'argent étaient devenus très rares.

Nelson oublie de mentionner dans son rapport les précautions minutieuses, les soins excessifs qu'il prit pour mener à bien l'enlèvement de la famille royale. L'amiral régla l'ordre d'embarquement comme un plan de combat. L'original existe tout entier de sa main.

Premier embarquement. — Il doit se faire à 8 heures du soir « au Molesiglio, avec la chaloupe commandée » par D. Vincenzo Rizzi, et dans l'ordre suivant : « Le » Roi — la Reine — le prince héritier Léopold. — les » trois princesses filles de la Reine. — le général Ac- » ton. — le prince Castelcicala. — le prince Belmonte » — C. Thurn[2]. »

Tel était le précieux dépôt que devait recevoir la première chaloupe. La seconde et la troisième empor-

1. *Despatches and letters of Nelson.*
2. Bibl. Eg. *British Museum.* (Vol. 1623. page 3.)

taient les hauts et les bas domestiques, fraternellement réunis : dames d'honneur, chambellans, confesseur du roi, chirurgien-apothicaire, nourrice du petit prince, et enfin, « monsieur Pernet, cuisinier du roi. »

Le convoi se composait de trois vaisseaux anglais et d'un vaisseau de la marine napolitaine le *Sannita*, commandé par l'amiral Caracciolo. Ce brave officier, vieil ami du roi, le supplia de ne point s'embarquer sur un bâtiment étranger, le pont du *Sannita* étant encore terre napolitaine. Ferdinand allait y consentir, mais Marie-Caroline qui ne voulait pas quitter lady Hamilton, insista pour s'embarquer sur le *Vanguard*. Caracciolo reçut à son bord une partie des personnes de la suite et l'état-major des espions.

Les vents contraires retinrent deux jours entiers le convoi dans le golfe. La municipalité, la magistrature, les barons, le clergé, qui ne pouvaient croire que tant de lâcheté fût échue en partage à un seul homme, envoyèrent au roi députations sur députations, pour le supplier de ne pas les abandonner, en promettant qu'ils feraient tout pour résister à l'ennemi. Ferdinand ne daigna recevoir que l'archevêque de Naples, à qui il déclara que sa résolution était irrévocable. Les ministres Acton et Castelcicala répétèrent la même chose aux autres députations.

Le 23, au soir, Nelson se décida à lever l'ancre, maudissant cette ville ingrate, jurant qu'elle s'en repentirait. Marie-Caroline et lady Hamilton s'associèrent au serment. Quant à Ferdinand, nulle honte

d'emporter avec lui le mépris de toute une nation, nulle hésitation, nul remords d'abandonner à la fureur de la populace les serviteurs dévoués qu'il laissait derrière lui. Des soucis plus sérieux hantaient sa cervelle : le gibier de Sicile serait-il aussi parfumé que celui des Abruzzes? Grave question qu'il agitait avec sir William sur le pont du *Vanguard*, et que, sans tarder, ils résoudraient à Palerme.

Dans la nuit, une tempête affreuse assaillit le convoi, « la plus terrible que j'aie jamais éprouvée » — écrivit Nelson à lord Saint-Vincent. Les vaisseaux séparés les uns des autres ne pouvaient plus communiquer entre eux ; le *Vanguard* perdit son grand mât de hune, son mât de misaine : à peu près démâté, il allait à l'aventure. La famille royale, réfugiée dans les appartements de l'amiral, tremblante, éperdue, croyait toucher à sa dernière heure. Ferdinand, assez gai jusqu'alors, entra dans une colère furieuse contre sa femme et Acton [1]. Il déchargea son cœur, en lui reprochant toutes ses fautes... « elle était la cause de tous ses malheurs... Sans elle, il régnerait encore à Naples et dormirait paisiblement dans son lit. » La face empourprée, il criait comme un possédé : « Madame, » madame, voilà où devait nous conduire votre folie » d'ambition !... vous nous faites tous périr ! » — Puis des mots sans suite... « Qui quitte le jeu, perd la partie. » L'enrouement arrivait ; malgré lui, il dut s'arrêter un instant. Tout à coup, sans raison, il se prit

1. Colletta.

à sacrer comme un païen, ou mieux encore comme un de ses *lazzaroni* — « Monsieur, — dit la reine — vous blasphémez ! » — Il ne répondit rien, mais, repartant de plus belle, il défila le répertoire varié et sonore des quais napolitains. Entre deux jurons, pour mettre en ordre sa conscience, il se confessa à son aumônier, Don Giuseppe Garano, qu'il avait eu la sage précaution d'emmener avec lui [1].

Le 25, le prince Albert, le plus jeune des enfants, tomba soudainement malade, après son déjeuner. Malgré tous les soins, à sept heures du soir, le pauvre petit expirait dans les bras de lady Hamilton. Le roi et la reine, anéantis par le mal de mer, gisaient inertes sur leur lit. — « Je ne puis vous dire, — écrit » Nelson à lord Saint-Vincent, — à quelle bonté tou- » chante, à quel excès de tendresse et de sympathie » douloureuse se portèrent les soins de la femme de » notre ambassadeur pour les illustres infortunés » qu'elle était appelée à consoler. Une esclave n'a » pas des attentions aussi serviles. Elle veillait au- » près de leur lit, et nul qu'elle même, à l'excep- » tion d'un seul serviteur, n'approcha pendant la tem- » pête de la famille royale. »

Au moment de la mort du prince, Marie-Caroline,

1. Colletta. — Le nom de don G. Garano figure, en effet, sur la liste de Nelson, parmi les passagers de la seconde chaloupe. Pour les détails de la traversée voir G. de Castro (*Storia d'Italia nel* 1799 *à* 1814), E. Forgues (*Vie de Nelson*). Palumbo, (*Maria-Carolina* etc.) Enfin l'anglais Smith (*United service magazine*. Mai 1845) officier du *Vanguard*, qui nous donne les faits et gestes du « roi *Nazone* » durant la traversée.

tombant à genoux, s'écria : « Nous allons tous avant peu rejoindre mon fils. » Ferdinand récitait à voix haute des prières, promettant des dons énormes, extravagants à saint Janvier et à saint François. Durant une embellie, il admirait la façon admirable dont se comportait le *Sannita*, sous le commandement de Caracciolo. — « Je donnerais tout — disait-il — pour être sur ce bâtiment. Les navires anglais obéissent aux vents, mais celui de Caracciolo s'en fait obéir. [1] » Pendant toute la tempête, l'amiral napolitain se tint aussi près que possible dans les eaux du *Vanguard*, afin de pouvoir porter secours à son souverain, en cas de naufrage. Le roi en fit méchamment l'observation à Nelson, dont l'orgueil furieux ne pardonna jamais à Caracciolo. Et, comme pour accroître son ressentiment, le *Sannita*, qui n'avait éprouvé aucune avarie, prit les devants aussitôt que tout danger eut disparu et jeta l'ancre devant Palerme un jour avant Nelson.

L'amiral anglais, durant toute la tempête, n'avait pas quitté un instant son banc de quart. Enfin le 26 décembre au matin, le *Vanguard*, battant pavillon royal des Deux-Siciles, entrait dans le port de Palerme. La reine insista pour descendre à terre immédiatement. Nelson, se rendant à son désir, l'escorta lui-même jusqu'au Palais Royal, avec sir William et lady Hamilton.

Marie-Caroline, toujours théâtrale, se présenta devant les Siciliens qui encombraient les quais, comme

1. COLLETTA.

7

son héroïque mère Marie-Thérèse devant les Hongrois. — « Me voulez-vous moi et mes enfants ? » — Une immense acclamation répondit [1].

A peine installée, elle voulut récompenser ses sauveurs. Elle envoya une forte gratification à l'équipage du *Vanguard*, mille onces d'or (12.500 fr.) pour les officiers ; aux marins des trois chaloupes, aux domestiques particuliers de Nelson, une somme égale, ainsi qu'aux équipages des deux autres navires anglais. En revanche elle ne donna rien ni aux officiers, ni à l'équipage du *Sannita*, qui, en dehors de son service d'escorte, avait aussi transporté une grande partie de la Cour. — « Généreuse reine, — dit Palumbo — qui » montrait la générosité de son cœur en distribuant » à des étrangers une partie de l'or volé aux Napoli- » tains ! »

Quant à Ferdinand, débarrassé du mal de mer, il avait refusé de descendre avec sa femme, afin de pouvoir dormir à bord la grasse matinée. Après un copieux déjeuner, qui lui rendit toute sa bonne humeur, (Smith assure qu'il s'était plaint de la faim durant toute la traversée), il se décida à débarquer seul, au milieu des cris répétés de : « Vive le Roi ! Vive Ferdinand ! »

1. Radduza (*Sagio*, etc., page 12). — Franchetti.

VII

CHAMPIONNET A NAPLES

Entrée de Championnet. — *Respect à saint Janvier !* — Miracle du saint. — République Parthénopéenne. — Exactions de Faypoult. — Rappel de Championnet. — Macdonald. — Insurrection sanfédiste. — Une fille de Louis XV et un bandit des Calabres. — Le cardinal Ruffo prend la direction de l'insurrection.

La plèbe à Palerme criait : Vive Ferdinand ! Les *lazzaroni* à Naples hurlaient : A bas *Nazone !* Cela faisait compensation. Après tout, ils étaient à plaindre : leur père nourricier avait fui, et ventre affamé n'a pas d'oreilles. Eux, ces artistes en faux serments avaient été trompés comme des bourgeois ! Ils avaient cru à la parole du roi, et cinq jours après il se sauvait ! Ils envahirent le Palais Royal, — grasse proie qui, du moins, les dédommagerait, — mais, ô déception ! l'argent avait suivi le maître : il ne restait que les gros meubles et les murs, qu'ils attaquèrent de suite avec

le fer et le feu. L'aventure devenait tragique ; après le palais du roi, sûrement ils iraient aux maisons des particuliers. Les patriotes marchèrent aux pillards, et les traquant de pièce en pièce, ils leur infligèrent une salutaire leçon. En même temps, la partie saine et éclairée de la population tentait une démarche auprès du vice-roi, afin qu'il fît cesser cette situation déplorable.

Ferdinand IV avait quitté son royaume comme un touriste qui, sa visite faite, s'en va tranquillement à la recherche de nouvelles distractions. Ni la guerre avec l'étranger, ni la guerre civile imminente n'avaient, un seul instant, troublé ses réflexions. Pour la forme, par pure étiquette, il avait nommé le prince Pignatelli, vice-roi et vicaire général. Mais Pignatelli, homme de cour, élevé dans des habitudes d'obéissance et non de commandement, était beaucoup plus préoccupé de sa sûreté personnelle que de la défense de sa patrie. — « Sire, je vous en prie, quels or- » dres me donnez-vous ? » — « Comment ! je te nomme » vice-roi, je te crée un second moi-même, et tu ne » sais pas ce qu'il faut faire ! »

Le roi parti, Pignatelli n'eut plus l'embarras du choix. La populace envahit son palais, et, pendant qu'elle pillait, il se réfugia au fort Saint-Elme. Ce fort, réputé imprenable, est assis sur la montagne contre laquelle s'étage la ville. Sa masse énorme domine tous les environs, la ville et la rade. Qui a les clefs de Saint-Elme est maître de tout [1]. Pignatelli, en sûreté, put écouter

1. L'entrée de Garibaldi en 1860, en fournit un nouvel exemple.

les plaintes de ses administrés. Unanimement ils déclarèrent que le vol du trésor public rendant toute résistance impossible, il fallait traiter avec Championnet et le prier de venir au plus vite protéger Naples contre les bandes de pillards et d'assassins. Vingt-quatre plénipotentiaires conduits par le prince de Moliterno signèrent, le 18 janvier, un armistice avec Championnet. Le vice-roi abandonnait les trois quarts du royaume aux Français, en s'engageant à verser deux millions et demi de ducats dans la caisse de l'armée. Les *lazzaroni* crièrent à la trahison : Pignatelli, les généraux, les plénipotentiaires étaient tous des traîtres. L'accusation était injuste : le seul coupable était leur Roi. L'arrivée des commissaires français pour toucher la somme stipulée augmenta leur fureur; ils envahirent les forts et pillèrent les dépôts d'armes. Le vice-roi s'embarqua secrètement pour la Sicile.

Les bandits désolés de voir cette victime leur échapper, se portèrent à Caïvano (petite bourgade à huit kilomètres de Naples), pour se venger sur Mack, qui attendait là, incertain sur le parti à prendre. La crainte de tomber dans les mains des égorgeurs le décida à demander asile à son vainqueur. Mais, maladroit jusqu'à la fin, au lieu de se présenter en vaincu devant le généreux Championnet, il arriva plein d'arrogance. Quittant l'uniforme de général napolitain, il revêtit l'uniforme autrichien pour aborder Championnet, en prétendant que comme général de l'empereur d'Autriche, (alors en paix avec la France) il ne devait pas

être traité comme un prisonnier de guerre [1]. Le vainqueur, repoussant avec raison ce misérable sophisme, déclara Mack prisonnier et l'expédia à Milan. Six ans plus tard, ce grand capitaine valait à l'Autriche la capitulation d'Ulm. Condamné par un conseil de guerre à la prison perpétuelle, il mourut quelques années après, dans une forteresse de la Bohême.

Championnet fit son entrée, entouré d'un peuple immense, avec lequel il s'entretenait familièrement. Il l'assurait des dispositions pacifiques de la République française, qui avait envoyé une armée, non pour opprimer les Napolitains, mais pour les délivrer. « Les personnes et les choses seront respectées, la religion catholique ne sera pas persécutée, on vénérera le bienheureux saint Janvier. » Le général qui parlait fort bien l'italien fut compris et applaudi. Parmi ceux qui se pressaient pour l'entendre, figurait Michel-le-Fou, un des chefs des *lazzaroni*; il demanda à Championnet de faire établir une garde d'honneur à saint Janvier. Le général envoya immédiatement deux compagnies de grenadiers pour protéger l'église du vénéré patron de Naples. Ces vieux soldats de la République fendirent la foule, précédés des *lazzaroni* qui gambadaient en hurlant : « Vivent les Français! Respect à saint Janvier ! » La nouvelle se répandit ; on répétait les paroles conciliantes du général; soudain, comme

1. Coco. — Colletta. Enfin à la bibliothèque du Musée de Naples (*Diomède Marinelli.* Manus. vol. XI) voir la lettre inédite de Mack envoyant sa démission au vice-roi « parce que je me vois entouré de poignards. »

par enchantement, on vit flotter le drapeau tricolore sur les forts et sur les édifices. Les musiques entonnèrent la *Marseillaise*, qui fut répétée par les Italiens et les Français confondus dans un cortège immense autour de Championnet. On arriva ainsi devant le Palais Royal, où descendit le général.

Le récit nous entraîne inexorable, sans nous permettre d'oublier les tristes *fantoccini* de cette histoire pour tracer le portrait de cet homme de bien, de ce serf du devoir, et, pour tout dire, de ce héros irréprochable. Ah ! je le sais, notre France légère et superstitieuse ne consacra jamais héros que les soldats heureux, et Championnet fut l'homme du sacrifice. Jamais la destinée ne pesa plus lourdement sur une créature humaine depuis la naissance jusqu'à la mort. Chef des volontaires de la Drôme en 1792, cinq ans plus tard, le Directoire le jugeait digne de commander l'armée qui devait occuper Rome et Naples. Championnet eut la gloire de rappeler à l'Italie les exploits de Charles VIII. A trois cents ans d'intervalle, la France revenait délivrer Naples.

D'une simplicité charmante, d'une instruction remarquable, ce penseur ne se retrouvait soldat que devant l'ennemi. Dès son entrée à Naples, sa bonté et sa générosité adoucirent sensiblement les rancunes et les haines inévitables du vaincu. Tout fut ménagé, respecté. Un décret, rendu « au nom et par la puissance de la République française, » déclarait l'Etat de Naples érigé en république indépendante. Vingt-cinq citoyens, choisis parmi les plus dignes, composeraient

le nouveau gouvernement, qui prenait le nom de *République Parthénopéenne*.

Le lendemain, Championnet réunit à sa table les membres du gouvernement et les officiers supérieurs de son armée. A l'issue du repas, le général entouré de son brillant état-major se rendit à la cathédrale pour entendre un *Te Deum* et assister au miracle de saint Janvier.

Les agents de Marie-Caroline avaient adroitement semé le bruit que saint Janvier le patron de Naples, menaçait la ville de toute sa colère. Tout était perdu si le fétiche retirait sa protection. Le sang de ce patron si redouté se conservait — et se conserve encore, — dans un reliquaire ayant la forme d'une lanterne de voiture et contenant deux fioles que l'on distingue à travers les deux verres qui ferment la lanterne. Une fois l'an, le curé de l'église sort *la pièce* du tabernacle et, à la fin de la messe, devant le peuple prosterné, il montre le sang qui subitement vient de se liquéfier [1].

Championnet avait compris que la présence des Français sûrement empêcherait le miracle et que cette populace superstitieuse en profiterait pour se révolter. Secrètement il avertit le curé que, si à l'heure dite le sang ne se liquéfiait pas, il le rendrait personnellement responsable des désordres qui pourraient en

1. Les lecteurs qui voudraient connaître la façon de procéder à ce *tour d'escamotage*, liront avec intérêt le chapitre que lui a consacré M. W. de Fonvieille dans sa *Physique des Miracles*. (Dentu, 1872.)

résulter. — « Le miracle, — dit Colletta, — s'accomplit encore plus vivement que d'habitude, et le curé déclara solennellement que saint Janvier était favorable à la République Parthénopéenne. »

Comme témoignage de sa satisfaction, le général offrit au trésor du saint une mitre couverte d'or et de pierreries et donna pour mot d'ordre du soir aux patrouilles françaises : « *Respect à saint Janvier.* »

Immense fut le résultat. Il étouffa les menées sourdes du clergé et des moines qui travaillaient le peuple en lui assurant que les Français étaient des athées et qu'ils voulaient détruire la religion catholique. La popularité de Championnet remplaça la popularité de Ferdinand ; après le roi, le républicain. Qu'importait au peuple pourvu qu'il eût une idole ! Des officieux, — il en existe sous tous les régimes, — répandirent le bruit que Championnet était né à Naples. On déterra pour la circonstance dans les registres de baptême un *Giovanni Championné.* Le peuple s'enthousiasma : il pouvait sans réserve aimer le général puisqu'il était Napolitain. Seulement le *Giovanni Championné* de Naples était né quarante ans avant le Jean Championnet de Valence.

Toute platonicienne et arcadienne fut la république napolitaine, née de l'invasion de la France, ou, pour mieux dire, improvisée par ses armées. Il n'existe pas, dans l'histoire italienne, révolution qui puisse lui être comparée. Le pays n'était pas prêt, les esprits ne pouvaient supporter un changement aussi brus-

que. Le passage d'un gouvernement despotique à un gouvernement libre avait été l'œuvre de trois années en France ; à Naples, ce fut l'œuvre d'un jour. L'origine même de la République napolitaine lui enlevait toute chance de vie : elle n'avait pas été spontanée, mais bien subie. Certes l'enthousiasme était grand ; mais les masses demeuraient incrédules et défiantes. Enfin il manquait à ce peuple émancipé les deux conditions essentielles à sa nouvelle existence : le caractère martial et l'habitude intelligente de la vie publique. Les vingt-cinq citoyens, choisis par Championnet avec une remarquable clairvoyance, formaient l'élite de la nation ; nul ne le contestera. Mais très versés dans les théories politiques, ils manquaient absolument de cette pratique qu'une longue expérience peut seule donner. Nourris de maximes et de réminiscences classiques des républiques antiques, ils n'aspiraient qu'à imiter ces illustres ancêtres. Les périodes sonores et ampoulées des *Philippiques* et des *Catilinaires* retrouvèrent un regain de jeunesse dans leurs proclamations au peuple, (*Votre Claude a fui ! — Messaline tremble !*) et dans la rédaction même des lois. Que pouvait y comprendre le peuple ? Au milieu de leurs doctes conversations, de leurs abstractions philosophiques, ils oubliaient le danger imminent, les bandes royalistes qui se montraient partout ; ils se félicitaient, croyant déjà la concorde rétablie, et les Napolitains confondus dans une seule et même famille. Peut-être eussent-ils été mieux inspirés en se rappelant le mot de Saint-Just :

« Ceux qui font les Révolutions à demi, ne font que creuser leur tombeau. »

Et pour tout résumer, cette république napolitaine fut une idylle politique au milieu de sauvages.

La famine menaçait Naples. Le prix du pain augmentait au grand désespoir des ouvriers qui n'avaient plus de travail. Des rassemblements se formaient, inoffensifs il est vrai, mais qu'une étincelle pouvait changer en émeute. Championnet se servit habilement de Michel-le-Fou, le chef des *lazzaroni* pour calmer cette agitation. Ce lézard des quais napolitains possédait une grande influence sur ses frères. Pour se l'attacher davantage, le général le nomma colonel de la garde nationale. Michel revêtu d'un brillant uniforme, haranguait le peuple en dialecte, car, bien entendu, orateur et auditeurs ne connaissaient pas un mot d'italien.

Pauvre colonel! ses épaulettes lui coûtèrent la vie. Ferdinand IV, dès sa rentrée, l'envoya à la potence.

Championnet, pour aider les Napolitains, ne réclama que la solde et l'entretien de ses troupes. Ce désintéressement, si rare chez un vainqueur, produisit un excellent effet sur les masses. Mais le Directoire, trouvant Championnet beaucoup trop modéré dans ses demandes et voulant faire de la conquête une opération lucrative, envoya à Naples une commission civile présidée par l'intendant Faypoult. Déplorable décision qui devait amener des conséquences encore plus déplorables. A peine débarqué,

Faypoult double l'impôt de guerre, publie que la commission civile a seule le pouvoir de régler les affaires et qu'on ne devra payer qu'entre ses mains.

Championnet ainsi provoqué, en présence du peuple qui l'acclamait, déchira le décret « comme étant injurieux, indécent, séditieux et funeste. » Faypoult voulant s'insurger, le général l'expulsa du territoire de Naples lui et sa commission. Championnet devint un Dieu pour les Napolitains. On excusa les mesures énergiques de son arrivée, en les mettant sur le compte de la fatalité.

Libre enfin de ses mouvements, le général s'apprêtait à diriger une expédition contre la Sicile; tout était arrêté, les troupes déjà à Reggio. Le Directoire ne permit pas qu'on allât déranger dans son île le fugitif Ferdinand ; ses membres n'étaient plus assez républicains pour vouloir le triomphe d'un général républicain. Le ministre des Relations Extérieures se nommait Talleyrand : et ce Méphistophélès boiteux, qui déjà traitait secrètement avec Ferdinand, ne voulait pas qu'on le chassât de Sicile [1]. De plus, Macdonald, lieutenant de Championnet, déjà inféodé à la fortune de Bonaparte, accablait le Directoire de plaintes secrètes contre son illustre chef. L'expulsion de Faypoult fut saisie avec empressement. Championnet reçut l'ordre de quitter Naples, en cédant le commande-

1. G. de Castro — (*Storia d'Italia*, etc.) Combien cela coûta-t-il à Ferdinand ? Probablement assez cher si l'on en juge par le million que lui coûta le traité de 97 avec la France. (V. *Colletta.*)

ment à Macdonald. Dignement, sans hésiter, il obéit et revint à Rome, où il fut arrêté et transféré à Turin. Son départ sonnait la dernière heure de la jeune république. Faypoult rentra triomphant, inflexible, décidé à faire payer cher aux Napolitains leur vénération pour le général disgracié et la joie qu'ils avaient manifestée lors de son renvoi.

Quelques mois plus tard, lorsque le jaloux Macdonald eut perdu la bataille de la Trébie, le Directoire rendit son épée au prisonnier de Turin. Chargé de repousser les Autrichiens commandés par Mélas, il accepta ce nouveau sacrifice, sachant bien qu'avec une armée démoralisée et très inférieure en nombre, il ne pourrait pas empêcher la jonction des Autrichiens. Championnet fut battu à Fossano, le 9 novembre 1799, (dix-huit Brumaire, an VIII.) Le jour même, Bonaparte à Paris étranglait la république. C'était trop pour un cœur d'homme ! Brisé et déjà moribond, il quitta son armée et se retira à Antibes, où il mourut quelques jours plus tard. Quelques vieux patriotes se cotisèrent pour payer les frais des funérailles de ce simple qui, ayant eu à sa disposition tous les trésors d'un pays conquis, n'avait pas laissé de quoi se faire enterrer !

Colletta affirme qu'il mourut empoisonné. Crime ? ou suicide ? On ne sait. Mais quel général obtint jamais pareille oraison funèbre d'un peuple qu'il avait vaincu ?

« O Championnet, tu as déjà terminé ta courte car-
» rière ! Que ta mémoire reçoive les hommages de
» tout un peuple pour ta fermeté et ta justice ! Et
» qu'importe que le Directoire ait voulu te persécuter ;

» il n'a jamais pu te déshonorer. Tu es resté plus que
» jamais l'idole de notre patrie. »

La fuite des Bourbons en Sicile était inexcusable. Ferdinand, au lieu de chercher sa sûreté dans une île, pouvait, avec avantage, soutenir la lutte dans les provinces remplies de ses partisans. Mais il n'était pas homme à braver le péril, à supporter une vie de fatigues et d'émotions. Parmi ceux qui commencèrent l'insurrection après le rappel de Championnet, quelques-uns le firent par dévotion à l'idée monarchique, un plus grand nombre par fanatisme religieux, mais la grande masse par cupidité, par espoir de pillage. Tous les jours ils trouvaient l'occasion de piller, de voler à main armée, au nom du Roi.

Les quatre chefs de l'insurrection en Pouille étaient tous d'origine corse : De Césare, Boccheciampe, Corbara, Colonna.

De Césare avait été laquais, Boccheciampe artilleur et déserteur, Corbara et Colonna deux vagabonds voleurs. Tous les quatre, au demeurant, ayant quitté la Corse sous le coup de poursuites. Ces aventuriers réfugiés dans la Pouille, chez un fabricant de briques, se concertèrent pour soulever les populations au nom de Ferdinand IV. Mais afin de se faire obéir, en s'imposant par le prestige auprès de ces populations arriérées, ils imaginèrent un moyen qui rappelle, d'une façon frappante, l'imposture de l'évêque d'Agra en Vendée. Corbara devint le prince François, héritier

présomptif des Deux-Siciles, Colonna son grand-écuyer, Boccheciampe le frère du roi d'Espagne et De César le duc de Saxe [1]. Girunda, leur hôte et leur complice, parcourut mystérieusement les campagnes, annonçant le grand honneur que lui avait fait le prince héritier en descendant chez lui. La nouvelle circula : de tous côtés, les paysans accoururent pour rendre hommage à leur futur souverain, en lui offrant leurs personnes et leurs biens. Le jeune bandit se conduisit en vrai roi : il accepta sans hésiter : — « Je m'abandonne, — répondit-il, — à l'amour de mes peuples. » La plèbe, armée de faux et de fourches, escortait le carrosse des aventuriers, dévastant tout sur son passage. Le faux prince révoquait les magistrats, en créait de nouveaux, décrétait un impôt de guerre, vidait les caisses de l'Etat et frappait d'amendes exorbitantes les imprudents qui avaient adhéré à la république.

L'archevêque d'Otrante, qui connaissait fort bien le vrai prince François, se garda de démasquer l'imposteur. Il assura partout que c'était bien le prince héritier, dont la figure portait seulement les traces des fatigues de la guerre et des malheurs du royaume [2].

A Tarente, Corbara rencontra une des filles de Louis XV, madame Victoire, réfugiée à Rome en 1791, et qui, fuyant devant les Français, attendait une occasion pour passer en Sicile. Le faux prince s'en fut, en grande cérémonie, rendre visite à la vieille fille, « sa tante, » qui ne sourcilla pas un instant devant l'im-

1. Colletta. G. de Castro.
2. Colletta.

monde mascarade. Bien mieux, cette princesse, dont la hauteur était proverbiale à Versailles, ne craignit pas de reconnaître publiquement pour son neveu ce bandit malpropre et de l'embrasser [1]. L'indigne jonglerie réussit à merveille. Les incrédules ne doutèrent plus. Trois provinces de la Pouille se déclarèrent sur-le-champ pour les Bourbons.

Après un succès aussi inespéré, Corbara éprouva le désir bien légitime de mettre en sûreté l'or, l'argenterie des églises et les bijoux qu'il venait de si lestement ramasser. En annonçant son départ à ses sujets consternés, il promit de revenir bientôt à la tête d'une nombreuse armée; comme consolation, il laissait deux lieutenants pour le représenter, De Césare et Boccheciampe. Il s'embarqua à Brindisi à destination de Corfou, sur un bâtiment grec qui fut capturé par les Barbaresques au sortir du golfe. Le bandit se défendit héroïquement : il fallut le tuer pour s'emparer de sa cassette. Colonna disparut; De Césare et Boccheciampe continuèrent à piller et à ravager l'un, la terre d'Otrante, l'autre, celle de Bari.

Dans la principauté de Salerne, le chef des bandes se nommait Gérardo Curci, plus connu sous le sobriquet de Sciarpa. C'était un homme méchant et vindicatif, capable de tous les crimes. Il s'avança jusqu'à Salerne, cherchant, mais inutilement, à gagner la garnison française.

La terre de Labour était occupée par Michel Pezza, autrement dit *Fra Diavolo*, qu'une fantaisie malheu-

1. Colletta. G. de Castro.

reuse de Scribe a popularisé comme un brigand galantin et généreux. Il mit au service du roi la bande de voleurs et d'assassins qu'il dirigeait depuis des années pour son propre compte contre les sujets de ce même roi. Il interrompit toute communication entre Rome et Naples, arrêtant les courriers, assassinant les soldats isolés. Ce bandit tuait pour le plaisir de tuer, en faisant subir à ses victimes des tortures inouïes [1].

Comment qualifier le meunier Gaetano Mammone? L'humanité entière l'a rejeté de son sein, en le tenant pour une bête féroce. Comme Louis XI, il portait à son chapeau des médailles de la Vierge et des Saints; ce qui ne l'empêchait point de torturer quatre cents prisonniers avant de les tuer. Les faits et gestes de ce monstre dépassent tellement l'imagination qu'on se refuserait à les croire, s'ils n'étaient attestés par des témoignages irrécusables. Un seul nous suffira, celui de Vincenzo Coco, conseiller d'Etat, magistrat intègre qui a écrit comme historien et comme témoin. — « Celui qui écrit ces lignes a vu boire à Mammone du » sang humain qui coulait des victimes qu'il venait de » massacrer. Il mangeait devant une table couverte

1. En 1806, sous le règne de Joseph Bonaparte, *Fra Diavolo* trouva enfin le châtiment qu'il méritait. Un détachement du général Hugo l'arrêta au moment où il débarquait de Sicile pour recommencer ses exploits. On soupçonna avec raison qu'il était chargé d'assassiner Joseph Bonaparte. Il avait dans sa poche des lettres fort compromettantes de Marie Caroline et de l'amiral anglais, sir Sydney Smith, ainsi qu'un brevet de colonel au service des Deux-Siciles. « Il mourut lâchement, — dit Colletta, — en vomissant des injures contre Marie-Caroline et sir Sydney Smith qui l'avaient poussé à cette entreprise. »

» de têtes fraîchement coupées, il buvait dans un » crâne encore sanguinolent. »

Et c'est à ce monstre que Ferdinand écrivait de Sicile : « Mon Général et mon ami ! »

De l'autre côté des Apennins, les Abruzzes se soulevaient sous un certain Proni et le marquis Rodio. La férocité de ces bandits tournait à l'anthropophagie: *ils dépeçaient les victimes et mangeaient cette chair crue* [1].

Les royalistes de la Calabre envoyèrent une députation à Ferdinand pour le prier d'aider au mouvement insurrectionnel, en expédiant des troupes et des armes. Mais le roi, qui, fort commodément, mettait tous ses malheurs sur le compte de la trahison, ne voulut pas ajouter foi à ces bonnes nouvelles. Il refusa, en répondant qu'il n'espérait qu'en la fidélité et la bravoure de ses alliés les Anglais, les Russes et les Turcs.

L'arrivée à Palerme de madame Victoire changea le cours de ses idées. La vieille princesse affirma que le mouvement était réel et que le peuple réclamait, à grands cris, le retour du Roi. On tint conseil : la majorité décida d'envoyer des secours. Et comme, parmi tous les membres du conseil, le plus ardent avait été le cardinal Fabrice Ruffo, Ferdinand le nomma son représentant. Ruffo partit aussitôt avec une mince escorte et une bourse maigre; en revanche, la plume du roi s'était montrée généreuse : elle accordait au cardinal une autorité illimitée, avec le titre de lieutenant et de vicaire général du royaume.

1. Ces faits sont attestés par Colletta, C. Cantu, G. de Castro, Palumbo.

Cet aperçu sommaire des événements survenus à Naples et dans les provinces après le départ des Bourbons, était indispensable pour la suite du récit. Maintenant rendons nous à Palerme : nous y retrouverons ous nos personnages.

VIII

LES BOURBONS EN SICILE

Marie-Caroline à Palerme. — Nelson et Souwarow. — Fêtes et orgies. — Les distractions de Nelson. — Un bourreau anglais à Ischia. — La tête d'un jacobin. — Marie-Caroline, d'après lord Annesley, M. Alquier et Lomonaco.

Oisiveté, plaisirs, gaspillage effroyable d'argent, immoralité impudente, espionnage, délations, horribles résolutions sanguinaires : tels sont les sujets que nous devons traiter dès notre arrivée à Palerme.

Les premières nouvelles de Naples furent apportées par le vice-roi Pignatelli, qui, pour excuser sa fuite, traça un tableau terrifiant de la situation. Grande était son erreur, s'il avait cru désarmer la reine. Marie-Caroline lui reprocha durement l'abandon de son poste, sans avoir fait sauter l'arsenal et brûler le grenier d'abondance, sans avoir mis à feu et à sang la ville entière [1]. Comme conclusion Pignatelli reçut l'ordre

1. PALUMBO.

de se constituer prisonnier dans la forteresse de Girgenti.

La reine nous montre tout le trouble de son esprit dans cette lettre à Emma.

« Janvier 1799 »

» Ma chère Miledy. — Je suis plus morte que vive.
» Les rapports de Pignatelli faits à Luzzi, (*ministre de*
» *la maison du Roi*), les documents fournis sur cette
» canaille de nobles prouvent que la révolution est
» entièrement consommée. Le peuple est uni avec le
» pouvoir constituant. Ils ont désarmé toute l'infâme
» troupe, châteaux, arsenal etc, etc. Mack a disparu.
» Calandra avec 2,500 hommes dit ne pouvoir faire
» rien. Toute la troupe appelle le peuple et leur
» donne les armes. Zurlo a été traduit, blessé, devant
» le tribunal de l'infâme ville et mis en prison. *Cela*
» *prouve que la noblesse dirige tout*. Trois colonels,
» Fardella, Colonna, Beaumont sont traduits devant
» le tribunal : les deux premiers mis en liberté, le
» troisième emprisonné..... enfin des horreurs.

» Castellamare et Salerne sont déjà en révolution.
» Je m'attends demain à savoir la même chose de la
» Calabre. *Je suis ainsi affligée que je préfère l'entrée*
» *des Français et qu'ils enlèvent à ces misérables jusqu'à*
» *leur dernière chemise, plutôt que de voir nos propres*
» *sujets animaux vils, poltrons, et fanfarons se conduire*
» *de cette façon.*

» Le dîné est contremandé. Hélas ! ma chère Mi-
» ledy, je suis bien malheureuse. Dieu veuille que le
» contre-coup ne se fasse pas sentir en Sicile ! Je suis

» bien désolée, mais besoin est de reconquérir Naples
» et de défendre la Sicile. Il est certain que quelque
» fourbe caché tient la main la dessous. Ces sot-
» tises..... (*sic*) je n'ai plus tête. En une parole, je
» suis complètement dehors de toute espérance.

» Si je pouvais vous voir à 23 ou 24 heures (*5 ou 6*
» *heures du soir*) avec le Chevalier et notre héros Nel-
» son, ce serait un soulagement. Nous avons besoin
» de penser efficacement à nous défendre.

» Compatissez une honnête amie, une alliée fidèle,
» mais une affectueuse mère, épouse et malheureuse
» Reine. Adieu. — CHARLOTTE. »

Les terreurs de la reine étaient comprises de Nelson, qui ne doutait plus que Championnet, maître du continent italien, ne tentât bientôt une descente en Sicile. Il réclama de lord Saint-Vincent l'envoi d'une garnison anglaise à Messine. L'amiral en chef, saisissant avec empressement l'occasion de s'implanter en Sicile, expédia à Messine le général Stuart avec une brigade d'infanterie. En même temps Troubridge, qui avait remis à sir Sidney Smith le blocus d'Alexandrie, vint avec son escadre renforcer Nelson, désormais à la tête de forces considérables. Les « jacobins maudits » ne viendraient plus troubler Marie-Caroline dans sa délicieuse retraite de Palerme.

Quant à Ferdinand, dépaysé, gêné tout d'abord, peu à peu il reprenait ses chères habitudes. Il regrettait moins ses *lazzaroni* ; les pêcheurs siciliens étaient bien plus adroits. En leur compagnie, il faisait des

pêches miraculeuses. Fatigué de la pêche, il se rejetait sur la chasse, — si l'on peut appeler chasses, des boucheries, des hécatombes à rassasier une tribu de *Peaux-Rouges*. Une tradition, encore bien vivante à Palerme, nous apprend que chaque jour, après le choix des maîtres d'hôtel de la Cour, le gibier abattu et le poisson pris par le roi, étaient portés au marché et vendus au profit des plus nécessiteux.

Ces goûts innocents, qui répondaient si parfaitement à l'intelligence des deux maris, déplaisaient à leurs femmes. Les fêtes publiques, les bals au Palais Royal, les soupers intimes et les folles parties de jeux recommencèrent en l'honneur d'Emma et Nelson. Des poètes, des musiciens improvisaient des hymnes à Emma. On peut excuser ces mendiants honteux de la pauvre Sicile, mais comment qualifier les basses flagorneries, les protestations d'admiration que les officiers de la flotte anglaise prodiguaient à l'aventurière [1] ?

Nelson se trouvait sans force contre les séductions qui le retenaient à Palerme. Pourtant — dit son historien Forgues — son oisiveté lui pesait : il se reprochait des loisirs qui ressemblaient à un abandon de la chose publique ; il soupirait impatiemment après l'heure où il lui serait permis de ramener à Naples cette reine, dont il s'était constitué le champion. Aussi

1. En voici un échantillon — « Gloire de ton sexe, Honneur de l'Angleterre, ô milady Hamilton, tu es digne de régner, etc, etc. » Toutes ces rapsodies sont précieusement conservées au *Bristish Museum*. Bibl. Eg. vol. 1623.

les mouvements de l'armée austro-russe, le soulèvement des campagnes napolitaines étaient accueillis par lui avec une joie sincère.

Le czar Paul, imploré par la reine de Naples, envoyait à son secours, non seulement une flotte, mais aussi une grande armée avec le vaillant et impétueux Souwarow.

Ses soldats l'avaient baptisé le *Père en Avant*. En fait, il n'avait qu'un mot en bouche : « En avant ! Frappe ! » Il arrivait avec la réputation méritée d'un barbare. Contre les Turcs et les Polonais, il avait agi en bête féroce, massacrant à Varsovie les femmes, les enfants et les vieillards. On racontait de lui des choses extraordinaires. Moderne Attila, il tenait beaucoup plus du sauvage que de l'homme civilisé.

Qui avait vu une fois Souwarow ne pouvait l'oublier. Petit, maigre et nerveux, des yeux flamboyants, une bouche de batracien, la face creusée de petite vérole et bouleversée par des tics nerveux et des contractions affreuses. Il sentait tellement sa hideur qu'il brisait sans pitié tous les miroirs qu'il rencontrait devant lui. Habillé de blanc des pieds à la tête, il portait de grandes bottes (que le hardi bottier Sakouski mit à la mode à Paris). Pour compléter ce portrait d'ogre, un sabre sans fourreau pendait à sa ceinture.

Tout cela prêtait fort à la caricature, et les Parisiens s'en donnèrent à cœur-joie dans leurs dessins. On le représentait dévorant des morceaux de chair fraîche. Ces moqueries développèrent en lui un senti-

ment assez rare chez le Russe, la haine furieuse de la France, et spécialement du gouvernement républicain. Il suffit de rappeler sa lettre au Vendéen Charette, et la simple ligne qu'il adressait à son impératrice : « Ma Mère, faites-moi marcher contre les Français. »

Il faisait peu de cas de l'artillerie et des armes à feu. — « La balle est une vieille folle qui ne sait pas où elle va : au contraire la baïonnette est une vigoureuse jeune fille. » Napoléon l'a bien jugé : « Il avait l'âme d'un grand général, mais non la tête. Volonté de fer, grande activité, intrépidité à toute épreuve, mais ne possédant ni le génie, ni la connaissance de l'art de la guerre. »

En résumé, un excentrique, un saltimbanque, et à Zurich, un héros.

Tel était le second « libérateur » de Marie-Caroline. Pour apprivoiser cet ours du Nord, le dogue anglais, si hargneux d'habitude et si jaloux de la gloire des autres, rentra tous ses crocs. Il lui écrivit en ces termes.

« Palerme, 29 novembre 1799 »

« Mon cher, cher prince et frère »

« Il n'y a pas un homme en Europe qui vous aime
» comme moi. Tous admirent vos grandes et glorieu-
» ses actions comme les admire Nelson ; mais lui, il
» vous aime pour le mépris que vous avez de l'argent,
» et parce que vous regardez comme un devoir d'ê-
» tre toujours le fidèle serviteur de votre souverain.
» En cela seulement je prétends avoir droit au cher

» nom de frère. Je reconnais que mes actions ne peu-
» vent se comparer aux vôtres; mais la bonté de
» mon souverain, celle de l'Empereur de Russie, de
» S. M. Sicilienne, du Grand Seigneur m'ont comblé
» d'honneurs et de richesses. C'est ainsi que vous et
» moi montrons au monde que la fidélité sera tou-
» jours récompensée.

» Une personne qui vous a vu durant plusieurs an-
» nées, m'assure que, dans nos physionomies, nos per-
» sonnes, nos habitudes, nous nous ressemblons au-
» tant que deux êtres peuvent se ressembler. Nous
» sommes certainement parents : aussi je vous sup-
» plie de me laisser toujours le cher nom de votre
» affectionné frère et sincère ami. » — NELSON.

Si l'Anglais croyait attraper le Russe par ses flatteries maladroites, il se trompait.

« Prague, 12 Décembre 1799 »

« Mon cher Baron et frère ! »

» Si une mémoire m'est chère, c'est celle d'un ami-
» ral de premier ordre tel que vous. En examinant
» votre portrait, j'ai effectivement trouvé une ressem-
» blance entre nous deux. On peut donc en conclure
» que les bons esprits se rencontrent et que nos idées
» se sont rencontrées. C'est une marque de grande
» estime pour moi, qui me fait grand plaisir, mais
» surtout à cause de la ressemblance du caractère.

» Il n'y a pas de récompense, cher Amiral, dont vos
» éminents services ne vous rendent digne, et votre

» frère et ami les verra toujours décerner avec l'inté-
» rêt le plus vif. Je suis jaloux de conserver ce titre,
» *ainsi que votre amitié qui a l'impromptu de la sincé-*
» *rité.*

» Je vous prie de continuer à me donner de vos
» nouvelles et de croire à la plus parfaite réciprocité
» de mes sentiments pour vous, avec laquelle je suis
» votre affectionné frère et sincère ami.

» Victoire ! Gloire ! Bonheur pour la nouvelle année !

» *Prince Alexandre Italieski.* — *Comte* SUVAROF RYM-
» NIKSKI. »

» *P. S.* — Je vous croyais passé de Malte en Egypte
» pour y enterrer le reste des athées contre nature de
» notre époque. *Palerme n'est pas Cythère !*

» Le Magnanime souverain est pour nous. »

Palerme n'est pas Cythère ! — Pour un « Barbare du Nord » le trait était charmant. Nelson prit très mal cette leçon de géographie ; il ne répondit plus à son cher frère. Bien mieux, il voulut prouver au Russe qu'il n'avait pas besoin de son appui pour reprendre Naples, en ordonnant au capitaine Troubridge de s'emparer d'Ischia et de Procida. C'était couper les vivres à Naples d'une façon complète. Marie-Caroline enchantée se chargea d'approvisionner les navires destinés au blocus.

« Ma chère Miledy. — Pour les vivres, j'ai encore
» sollicité hier Cassero. Mais cet espèce de gent
» promet et ne tient pas. Ici on n'a idée de rien, il n'y

» a ni gouvernement, ni ordre, ni aucun soin. On vit » au jour le jour, ne payant que les négociants dont » on a besoin pour les vivres. Eux voleront certaine- » ment, mais au moins, ils seront prêts et surs.

» Adieu, ma bonne et chère amie. Ayez soin de » votre santé. Croyez moi toujours votre — CHAR- » LOTTE. »

Il ne suffisait pas d'occuper Nelson avec la prise d'Ischia, il fallait encore l'étourdir. Les bacchanales du Vésuve recommencèrent devant l'Etna. Combien plus belles ! au lieu du volcan napolitain, vrai décor de théâtre, on dansait devant le colosse fumant de Sicile. Le moment était bien choisi, le contraste parfait. En haut, la vie débordante de plaisirs et de prodigalités ; en bas, la misère noire, — que dis-je, — le typhus et la famine. Une disette affreuse désolait les Calabres et la Sicile ; l'escadre anglaise manquait de tout. Les équipages fondaient, disparaissaient emportés par le scorbut et le typhus. Les officiers de l'escadre disaient hautement « que la fortune jalouse » de la gloire du héros l'avait conduit chez lady Ha- » milton pour être ensorcelé par elle comme Renaud » par Armide. »

Vainement, pour lui ouvrir les yeux, Troubridge, son ami de cœur, le capitaine le plus estimé de son escadre, revint-il plusieurs fois à la charge. Une passion exclusive comme celle de Nelson n'admettait plus d'amis.

Le 27 février 1799, Troubridge lui envoyait cette lettre désolée :

« Pardonnez, Milord, à la brutale franchise d'un
» marin et surtout d'un ami sincère, mais je ne peux
» comprendre que vous trouviez un plaisir quelconque
» à passer toutes vos nuits à jouer. Pourquoi donc
» sacrifier ainsi votre repos, votre santé, votre argent
» aux usages d'un pays dans lequel vous ne devez
» vivre que momentanément ? On voit bien que Votre
» Seigneurie ignore ce qui se dit et ce qui se passe.
» Si vous saviez ce que vos amis sentent pour vous
» et de quelle façon ils s'expriment, je suis sûr que
» vous renonceriez à un genre de vie, pour lequel vous
» n'êtes réellement pas fait. Palerme est renommé
» pour être le pays des joueurs.

» En terminant, je supplie Votre Seigneurie de
» s'arrêter. Vraiment je plains ma patrie ! »

Ces remontrances si méritées ne provoquèrent aucun changement. Appointements, parts de prises, économies, cadeaux d'Aboukir, tout y passa. Lady Hamilton, qui, mieux que son amant connaissait sa ruine, imagina un expédient fort ingénieux pour y remédier. Deux vaisseaux espagnols, mouillés en rade de Palerme, portaient une cargaison de mercure d'une valeur considérable. Elle conseilla à Nelson de mettre l'embargo sur cette riche proie. L'attaque était trop brusque. Nelson ne se croyait pas descendu aussi bas : il sortit sans répondre. L'aventurière, qui, pour bien des motifs, tenait à son projet, se contenta de rire de la délicatesse de son amant, et s'adressa directement au roi. O surprise ! Ferdinand répondit sèchement

qu'elle s'oubliait, qu'il se croyait encore assez Roi pour protéger la propriété d'un neutre ; qu'au surplus, il était tout prêt à récompenser le brave Nelson, mais pas en volant le bien d'autrui.

L'Amirauté était informée de la conduite de son subordonné par les nombreuses plaintes des officiers de l'escadre. Mais comment arrêter le scandale? Destituer Nelson au lendemain d'Aboukir? — Il n'y fallait point songer. L'envoyer dans une autre station ? — C'était courir au-devant d'un refus qu'il eût fallu punir. L'Amirauté se trouvait dans la même situation que le Directoire après le traité de Campo-Formio. Bonaparte avait signé sans ordres, et, cependant, le Directoire eût soulevé l'opinion publique en destituant le vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Le conseil anglais prit un terme moyen ; il résolut d'amener Nelson à résilier de lui-même son commandement, en lui faisant un passe-droit évident. Lord Saint-Vincent ayant été rappelé en Angleterre pour rétablir sa santé, Nelson s'attendait à ce que le commandement des forces anglaises dans la Méditerranée lui échût. Il se trompait. Lord Saint-Vincent, sur l'ordre de l'Amirauté, déféra son commandement à lord Keith. Cette nomination plongea Nelson dans une fureur folle ; il voulait, sans tarder, retourner en Angleterre. Marie-Caroline était désespérée de cette décision. Mais lady Hamilton sut rappeler à l'amiral son serment écrit de ne point abandonner la reine. Il avala l'injure.

Une consolation lui restait : les excellentes nouvelles que lui expédiait son ami Troubridge du blocus de

Naples. — « On imaginerait difficilement à quel point l'un et l'autre poussaient l'exaltation des haines politiques[1].» Troubridge terrorisait l'île de Procida. Nous avons sous les yeux une lettre de ce féroce officier, indigne de porter l'épaulette. Il demande à Nelson « un honnête juge pour faire pendre sept ou huit des » rebelles, ses prisonniers. » Nous possédons également la réponse de Nelson qui le remercie, le félicite, lui promet « le juge en question », et concluant ainsi: « *Ecrivez moi bientôt qu'on a coupé quelques têtes; il ne* » *faut rien moins que cela pour me réconforter un peu*[2]. »

Ce juge, — choisi cependant par Marie-Caroline, — Troubridge le trouve trop timide ! — « Ce magistrat, » — écrit-il à Emma, — me semble la plus misérable » créature du monde. La peur lui ôte l'esprit. Il me » répète à chaque instant que soixante-dix familles » seulement sont coupables. Bien plus, il demande un » évêque pour dégrader les prêtres, avant qu'on ne » procède à leur exécution. *Je lui ai répondu qu'il fal-* » *lait commencer par les pendre, et que, s'il ne les croyait* » *pas suffisamment dégradés par cette opération, je me* » *chargerais de le faire*[3]. »

Ce bourreau, (il en assume les fonctions, nous pouvons lui en donner le titre), ce bourreau se hâte d'annoncer à Emma que « l'honnête juge » a enfin compris sa mission. — « Je dois remercier Votre Seigneurie

1. Telle est l'indulgente appréciation de Forgues pour les actes incroyables de cruauté de ces deux êtres féroces.

2. *Despatches and letters of Nelson.*

3. *Despatches and letters of Nelson.* — (Londres 1844.)

» de ses deux lettres bienveillantes. J'ai donné au vieux
» juge tous les conseils *salutaires* (*sic*) dont je suis ca-
» pable, et demain il se mettra à la besogne. Je me
» déclare hautement honoré du souvenir de S. M. la
» Reine : *je voudrais la servir avec la plus grande*
» *efficacité et sollicitude.* (*sic.*) Elle peut compter sur
» tous les efforts qui sont en mon pouvoir. »

Le cœur se soulève. C'est un mauvais rêve que ces pages. Des êtres humains, des créatures de Dieu ont-ils pu commettre pareils crimes, et surtout s'en vanter ? Les documents ont survécu accablants, inexorables. Heureusement. Après la justice de Dieu, c'est la justice de l'histoire que redoutent le plus les coupables.

Poursuivons, creusons, nous ne sommes pas encore au tuf. Mais déjà Troubridge trouvait son châtiment. Les plus infâmes assassins, le tenant avec raison pour leur chef, échangeaient avec lui d'étranges cadeaux d'amitié.

« Notre ami Troubridge, — écrit Nelson à lord
» Saint-Vincent a reçu l'autre jour avec un panier
» de raisins frais pour son déjeuner, la tête d'un
» jacobin proprement arrangée dans une boîte.
» Troubridge s'excuse de ne pas me l'avoir fait pas-
» ser sur ce que le temps était trop chaud pour un
» semblable message.»

Un billet de l'assassin accompagnait l'envoi.

« Je vous prie Votre Excellence de vouloir bien ac-
» cepter cette tête et de regarder ce que j'ai fait

» comme une preuve de mon attachement à la Cou-
» ronne. Je suis, avec le respect qui vous est dû, le
» fidèle sujet du Roi. — J. VITELLA. »

Troubridge, avant d'envoyer le document à Nelson, avait ajouté en marge ces mots : « A jolly fellow ! » *un brave garçon*[1] *!* » Ces rugissements de cannibales, si naturels dans les îles de l'Océanie, détonnent dans notre vieux monde. Nous ne sommes plus habitués à cet orgueil de crimes.

Mais toutes les nouvelles que recevait Nelson n'étaient pas aussi réconfortantes que les boucheries de Procida ; journellement, les capitaines de l'escadre lui adressaient des plaintes énergiques. Alors Nelson, recouvrant sa raison, courait au palais : il sollicitait presque à genoux, — c'est lui qui le dit —, des secours en argent et en vivres. Souvent on les refusait, parfois on en accordait d'insuffisants, en alléguant toujours l'extrême pauvreté de la Cour. On ne trouvait de l'argent que pour les fêtes. L'amiral, subjugué comme il l'était, se laissait prendre à ces excuses mensongères, et n'osait plus insister. Le dogue, en grondant, regagnait son bord ; alors arrivait une lettre de Marie-Caroline demandant des nouvelles du « Sauveur » : les plaintes des officiers étaient jetées au panier.

Mais avant de commencer le récit de la tragédie de Naples, nous devons donner sur le séjour de Marie-Caroline en Sicile, un document inédit, d'autant

1. *Despatches and letters of Nelson.*

plus accablant qu'il sort précisément de l'Angleterre, « cette alliée si chère. » C'est un extrait du *Private journal of the affairs of Sicily*, de lord George Annesley, vicomte de Valentia [1].

Ainsi qu'il a coutume de le faire, toutes les fois que les intérêts anglais sont en jeu, le *Foreign Office* tenait à Palerme un agent secret pour surveiller très attentivement les menées de la cour des Deux-Siciles. Le rang de l'envoyé dans la hiérarchie sociale, son nom, sa fortune excluaient tout soupçon, et Marie-Caroline, habituellement si défiante, ne se douta jamais que le noble lord George Annesley minutait, jour par jour, tout ce qu'il voyait et entendait. Et cela dura des années, (que l'envoyé s'appelât lord Annesley ou lord Paget) car l'Angleterre, non sans raison, suspectait Marie-Caroline de vouloir la trahir au profit de Napoléon.

« Les étranges relations qui m'ont été faites sur le » compte de la reine, m'ont été plus que confirmées » par lord Amherst et sa femme. Le misérable état » actuel de la Sicile est dû aux folies et aux violences » de son caractère. Ses vices sont innombrables. Le Roi » dans le gouvernement est parfaitement nul. La reine » reçoit les rapports des ministres et se montre » aussi despotique dans son état minuscule, que

1. VISCOUNT VALENTIA. — *Private journal of the affairs of Sicily.* — (Bibl. British Museum — Manuscrit, 19,426.)

Nous empruntons à ce diplomate les passages ayant trait plus spécialement aux deux séjours de Marie-Caroline en Sicile, soit pendant la République Parthénopéenne, soit durant les règnes de Joseph Bonaparte et de Joachim Murat.

» l'Impératrice Catherine dans son vaste empire de » Russie.

» Le malheur qui a réduit la cour de Naples à » une pauvreté extrême, provient, sans aucun doute, » des folies et des extravagances du gouvernement. » La fragilité humaine est telle, que si un vice n'est » pas vaincu par la raison, il grandit et en entraîne » beaucoup d'autres. Celui qui conserve ce vice est » incapable d'arrêter la ruine qui en est la consé- » quence. Tel est l'exemple que nous fournit Marie- » Caroline, la fille de l'illustre Marie-Thérèse.

» Elle se croit toujours estimée et respectée » *comme la belle reine de Naples* » (*sic*), alors que s'il » lui prenait fantaisie de se regarder au miroir, elle ver- » rait une vieille sorcière ridée, sexagénaire [1]. Jeune, » elle limitait ses vices aux seules passions qui la » dominaient, au désir de rendre les autres aussi » heureux qu'elle croyait être heureuse elle-même : » à présent, elle est tombée dans tous les dérégle- » ments, ivre d'opium, couverte du sang de ses su- » jets. Qui aurait pu prédire qu'elle dût devenir ce » qu'elle est aujourd'hui ? Ses déréglements ont » dégénéré en extravagances, ses extravagances en » folie, et cette folie est si criminelle qu'elle lui a » valu le mépris général.

» Le résultat fut que lorsqu'éclata la Révo- » lution française, la cour de Naples n'avait aucune » possibilité de se défendre. L'armée regorgeait de

1. Lord Annesley se trompe ou exagère : la reine, née en 1752, n'avait que 48 ans en 1800.

» traîtres, les finances étaient dilapidées, et l'uni-
» que ressource, — l'amour du peuple s'était évanoui,
» par suite de l'oppression et de la cruauté que l'on
» montrait à son égard. Personne ne leur vint en
» aide, excepté la bande des gueux *lazzaroni* qui
» regardaient le roi comme un ami bien plus que
» comme un souverain. Ces gens-là auraient cepen-
» dant versé leur sang pour défendre leurs maîtres,
» mais la cour les abandonna.

» Le caractère violent de la reine, aigri par des
» malheurs répétés s'est encore aggravé par l'usage
» de l'opium, dont elle prend habituellement jusqu'à
» six grains par jour. Les scènes qui résultent de cet
» abus sont épouvantables.

» Elle est entourée d'une *chiourme* (*sic*) de Fran-
» çais et de Napolitains qui, sachant que leur fortune,
» — que dis-je — leur vie journalière et animale
» dépendent de sa bienveillance, évitent tout ce qui
» peut lui déplaire et la poussent aux dernières vio-
» lences par les plus odieuses et les plus fausses
» délations. Ayant pleine confiance dans leur atta-
» chement, elle les croit quand ils lui disent que les
» Anglais veulent s'emparer de la Sicile [1], que les
» Siliciens la détestent et qu'elle ne peut se reposer
» que sur la fidélité de ses espions et agents se-
» crets.

» L'indemnité de séjour payée aux réfugiés napo-
» litains se monte à quinze mille trois cents francs par

1. Peut-être n'avaient-ils pas tout à fait tort de le croire e de le faire croire à la reine.

» jour ! somme presque égale à la solde de toute la
» flotte anglaise. Cette profusion, ce gaspillage insensé
» ont ruiné les finances, ont fait suspendre la paye de
» l'armée depuis plusieurs mois, en sorte que les sol-
» dats, sur lesquels la reine compte, sont très mécon-
» tents et à la merci du premier acheteur. Ce qui ar-
» rivera tôt ou tard.

» Marie-Caroline demeure dans ses appartements
» la plus grande partie de la journée, afin de recevoir
» les rapports particuliers de sa police ; elle cause
» avec les ministres, leur donne ses instructions, et
» ensuite elle emploie ses agents secrets à faire tout
» l'opposé de ce qu'elle vient d'ordonner aux minis-
» tres.

» La reine est très sobre à table. Toutefois lors-
» qu'elle ne veut pas se servir de l'opium comme
» calmant, elle le mélange dans un verre de vin, ce
» qui provoque des accès de colère, — non, des accès
» de folie, — tels que les domestiques eux-mêmes se
» sauvent. On peut dire qu'il ne lui reste pas un ami
» au monde. *Le général Acton l'a abandonnée pour ren-*
» *trer en grâce auprès du roi.*

» Ses espions, dans leur intérêt, s'amusent à aug-
» menter ses terreurs. Marie-Caroline s'étend volon-
» tiers sur « ses malheurs ». D'une voix dolente, elle
» m'expose sa situation et son désir de troquer la cou-
» ronne et le trône contre la place de la nourrice de
» son petit fils, le duc de Chartres [1]. Ces courts

1. Ce passage s'applique au second séjour de Marie-Caroline en Sicile, car le mariage de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Or-

» moments de réflexion n'apportent ni changement, ni
» réforme dans sa conduite, et les mêmes passions
» qui l'ont entraînée subsistent toujours.

» Son favori a été longtemps le marquis de Saint-
» Clair, capitaine des gardes du Roi, Brigadier des
» troupes de réserve, aide-de-camp du prince Léopold.
» Il passe pour très influent sur l'esprit de la reine.
» C'est un Français. On dit qu'il a sa famille en France,
» mais qu'il est attaché à la cour de Naples depuis les
» premiers jours de la Révolution. *Je le suppose, non
» sans quelque raison, un agent de Bonaparte.* Lorsqu'il
» accompagna le prince Léopold à Gibraltar, on dé-
» cida qu'un jeune officier, nommé d'Afflitto serait
» mis en évidence sur le passage de la reine. L'intri-
» gue réussit et d'Afflitto remplaça Saint-Clair dans
» les faveurs de Marie-Caroline. Ce changement fut
» aussi public que s'il fût advenu en Russie, à la cour
» de Catherine. Maintenant il se pavane couvert de
» bijoux, de montres, de breloques et de chaînes. Il
» reçoit un traitement de 50 onces par mois, pour son
» argent de poche, — (637 francs.) C'est un jeune
» homme élégant, mais laid et guindé. Ceux qui ont
» intrigué pour le mettre à la place de Saint-Clair en
» sont maintenant jaloux, et l'éloigneraient, s'ils le
» pouvaient.

léans, (depuis Louis-Philippe) avec Marie-Amélie, seconde fille de Marie-Caroline n'eut lieu que le 25 novembre 1809.

Le duc de Chartres, issu de ce mariage, naquit à Palerme le 3 septembre 1810. Il devint duc d'Orléans et prince royal par l'élévation de Louis-Philippe au trône, et mourut à Neuilly, le 13 juillet 1842, des suites d'une chute de voiture.

» Regardez de tous les côtés et vous ne verrez » qu'espions de la reine. Personne ne peut échapper » à leurs poursuites, quelle que soit sa situation. Nous » les appelons « *Queen Mary's rifle corps* » (le corps » des coupe-bourses de la reine Marie) [1]. La princesse » Leonforte doit être retenue comme une des principa- » les espionnes. Lady Acton en est une autre, à cause » de la position qu'elle occupe et de sa pauvreté [2]. Le » maréchal Minutolo peut être considéré comme le » capitaine des espions. Lorsque le capitaine Stewart » se rendit à Malte, il fut stupéfait de voir un individu » qu'il croyait reconnaître, se faufiler dans toutes les » familles. On fit des recherches et l'on découvrit que » c'était le comte Dentice, un espion patenté de la » reine, et un des plus grands bandits du monde.

» La police de la ville est sous les ordres d'un offi- » cier de justice, mais la reine a un ministre secret » dépendant d'elle seule. C'est un certain G. Castrone, » chef des agents secrets, et à qui personne n'oserait » désobéir [3]. Les prisons regorgent de malheureux, » illégalement incarcérés par lui. La justice est foulée » aux pieds, mais personne n'oserait porter plainte. » La reine et Castrone sont associés pour un système

1. Jeu de mots intraduisible, d'une ironie sanglante. Lord Annesley au lieu de dire corps des carabiniers, (du substantif anglais *rifle*, carabine) prend le verbe anglais *to rifle* (voler, dépouiller.)

2. Bien entendu, il s'agit de la belle-sœur du général Acton, de la femme de son frère.

3. Nous avons déjà vu ce nom parmi les favorisés particuliers de Marie-Caroline, lors de l'embarquement à Naples.

» de *course* qui ressemble fort à de la piraterie. Le » nombre de leurs bâtiments se monte à trente, de » différentes dimensions, mais quelques-uns sont » grands, Castrone est le propriétaire apparent de cette » flottille, qui croise sans cesse entre Naples et la Sicile. » Quelques bâtiments anglais de commerce sont tom- » bés dans leurs griffes et s'en sont tirés difficilement, » car S. M. tient beaucoup à ses parts de prises. C'est » aussi par cette flotille qu'elle maintient sa corres- » pondance avec Naples.

» Le roi est réputé honnête et de bons sentiments. » Par malheur il ne possède ni capacité, ni instruction. » Ses conversations roulent éternellement sur ses » deux distractions favorites, la pêche et la chasse, » sur la façon de capturer une grande quantité de » thons, d'abattre un sanglier, etc., etc. La reine a » toujours eu pour politique d'encourager sa stupidité » et de lui susciter des obstacles propres à le dégoû- » ter des affaires de l'Etat. Au temps passé, elle lui » facilitait même des rencontres avec les plus jolies » femmes de Naples.

» L'évêque de Cefalu m'assure que c'est un homme » religieux, mais que ce n'est point un homme moral. » Il y a quelque temps, on lui prêtait une intrigue » avec une très belle religieuse qui, bien que non pro- » fesse, portait l'habit monastique.

» Le plus grand malheur pour ses sujets provient » de la faiblesse de son caractère et de l'influence » que les gens les plus ineptes exercent sur lui. Il ne » faut absolument pas compter sur sa parole. Ascoli,

» Medici, ou tout autre imbécile le font changer d'i-
» dées à l'instant même où il vient de jurer le con-
» traire. Cela n'empêche pas que, quelquefois, il ne
» plonge la reine et ses satellites dans la plus grande
» épouvante, et que, pour les contrecarrer, il n'agisse
» en opposition de leurs désirs.

» On raconte de lui des anecdotes qui nous le dé-
» peignent comme animé d'une férocité de cœur in-
» compatible avec sa réputation de bonté. A Naples,
» sa belle-fille, se jetant à ses pieds pour obtenir la
» grâce d'un malheureux condamné politique, se vit
» brutalement repoussée.

» Tout le pays est mécontent. L'aristocratie est
» jalouse des nombreux étrangers qui vivent à ses dé-
» pens. Le clergé est irrité pour les taxes qu'il a dû
» rapporter. La bourgeoisie gémit sous le coup de
» vexations et d'extorsions.

» *Finances.* — Au 12 de ce mois, jour de la fête de
» sainte Rosalie, patronne vénérée de Palerme, la
» reine a envoyé une cassette de bijoux à la Banque,
» en obligeant les administrateurs à lui prêter sur le
» contenu 318,000 francs. Bon gré mal gré, ils durent
» s'exécuter : la reine eût employé la violence. Les
» bijoux ne furent pas même estimés, et probable-
» ment ils ne valaient pas le quart de cette somme. Il
» ne reste en caisse que 60,000 francs, et le directeur
» a dit à Gibbs, qui se trouvait dans son cabinet au
» moment de cet emprunt forcé, qu'il était à deux doigts
» de la faillite. On a recommandé le secret, mais c'est
» impossible : l'affaire fait un bruit du diable. Les

» statuts de la Banque défendent de prêter de l'argent » sur gages et, dans tous les cas, les bijoux auraient » dû être estimés par des gens compétents. Mais le » plus beau de l'histoire est que la reine redemanda, » à titre gracieux, ses joyaux pour une fête et qu'elle » a oublié de les rendre.

» Monsieur Gibbs, dans une conversation avec lui, » me disait que la pauvreté de la cour dépasse tout » ce que l'on peut imaginer. Les entrées ne donnent » que 446,000 francs par mois, et il n'y a pas moyen » d'emprunter car les Siciliens haïssent la cour, et ne » lui avanceraient pas un centime.

» *Armée.* — Le duc d'Orléans me disait que l'armée » de Sicile coûte un million quatre cent mille francs » par mois, y compris la dépense des navires de guerre » et la bande de G. Castrone. Les navires peuvent » être considérés comme absolument inutiles. La » solde des officiers est si mesquine qu'il leur est im- » possible de vivre avec. Le prince héritier reçoit » cent deux mille francs par mois et ses affaires sont » toujours dérangées. La bande de Castrone coûte » 38,250 par mois, mais, en plus, il reçoit directement » de la reine 51,000 francs et n'en rend compte qu'à » elle. L'artillerie est dispendieuse au delà de ce que » l'on peut imaginer ; les artilleurs reçoivent 38 *baïoc-* » *chi* (38 sous) par jour ; avec les invalides ils coûtent » 76,000 francs, par mois.

» Le corps des volontaires, qui monte la garde en » uniforme vert, démontre plus que tout la folie de » la cour. Les sous-officiers et les soldats, quand

» ils sont de garde, reçoivent 25 *baïocchi* par jour.

» *Famille royale.* — La maison du Roi est dans la » plus grande gêne. Les dépenses de la famille royale » n'en sont pas moins excessives. Outre les tables du » roi, de la reine, il y en a encore une troisième pour » le duc d'Orléans.

» Relativement au mariage du duc d'Orléans, la » reine m'a dit qu'elle n'avait rien donné en dot à sa » fille, mais qu'elle avait offert le trousseau et que les » deux époux n'avaient rien à dépenser chez elle. Cer» tainement le duc a fait là une bien mauvaise affaire.

» Le prince héritier a acheté une belle propriété à » *Bocca di Falco*, où il fait lui-même son beurre pour » l'envoyer ensuite vendre au marché. Il s'est amusé » à détruire systématiquement tous les animaux pri» vés et sauvages de la propriété. Son aspect est im» posant, mais le visage est gâté par une vilaine cica» trice. En somme il a hérité des mêmes vices que » ses père et mère. On dit qu'il est bon, — c'est possi» ble, — mais c'est un grand sot ».

Ce tableau, curieux à plus d'un titre, n'en est pas moins violent, haineux comme tout jugement d'une plume anglaise sur un peuple, ou une personne de nationalité étrangère. Au fond, quelle était la mission de lord Annesley? Facilement on la comprend, sans même avoir besoin de lire entre les lignes. Les détails sur Saint-Clair sont instructifs. On peut soupçonner le noble lord, s'il n'avait pas inspiré la « machination » qui renversa le favori français, du moins d'y

avoir fort applaudi. Le léopard britannique, qui déjà avait une patte sur la Sicile, brûlait d'envie d'allonger les griffes d'une façon définitive : il avait donc un intérêt majeur à empêcher la reine de Naples à faire sa paix avec la France.

Faut-il tout dire d'un mot ? Le journal de lord Annesley ressemble beaucoup plus à un rapport d'agent secret de Marie-Caroline qu'aux notes d'un diplomate. Doit-on douter pour cela de sa véracité ? Non, certes ; elle est indiscutable..

Que dit M. Alquier, notre ambassadeur? La même chose, mais dans une langue choisie, polie, spirituelle :

« Le goût le plus vif de la reine pour le plaisir se » joignit à la passion de dominer ; et de là, la double » dépravation des intrigues et des mœurs, des affaires » et de la galanterie. La vie de Marie-Caroline n'est » qu'une longue série d'erreurs et de regrets. Amie » tendre, mais aussi ennemie implacable, dévote et » galante tour à tour, maîtresse sans frein, femme » jalouse à l'excès, elle n'a jamais su se modérer en » rien. Elle méprise son fils qui l'humilie par ses » goûts ignobles et puérils.

» On a vanté à tort l'étendue et la supériorité de » son esprit, elle ose tout, voilà son secret. Le besoin » d'intriguer la tourmente et ne s'éteindra jamais en » elle, quoiqu'elle ait été assez malheureuse à ce jeu. » Cependant son activité s'est fort calmée ; elle se re- » pose sur monsieur Acton du soin général du

» royaume, et ne réserve que ses correspondances » avec quelques intrigants qu'elle paye dans les cours » étrangères pour savoir ce qui se passe au loin et » ne pas perdre l'habitude des affaires.

» Enfin, pour achever en deux mots : placée par la » Providence dans une condition privée, elle y eût » apporté les mêmes passions qu'on lui voit sur le » trône ; elle eût fait les délices de quelques hommes, » elle eût été le tourment de son mari et le désespoir » de ses amants. »

M. Alquier dit ailleurs :

« La reine est dans la ferveur d'une passion nou- » velle, le commandeur Ruffo qu'elle quitte, est en- » voyé à Vienne en qualité d'ambassadeur : c'est une » retraite donnée à un amant désormais inutile, une » sinécure accordée à un invalide. Monsieur de Saint- » Clair qui le remplace, est un Français, né en Bour- » gogne et autrefois officier aux gardes-françaises [1]. »

M. Alquier, dans la chronologie, s'arrête à Saint-Clair, lord Annesley nous a présenté le successeur, l'historien Lomonaco va compléter la liste :

« Elle avait eu beaucoup d'amants. Ses liaisons les » plus retentissantes, avant 1791, furent un Gualenga, » le duc della Regina, Marsico, Dillon, Rosmoscky, le » prince Caramanica, Acton. Ce dernier s'éleva à la » chute de Caramanica, et pour conserver et le pou-

1. Extraits d'un manuscrit des Affaires Etrangères, communiqué à M. Forgues.

» voir et le cœur de la reine, il se fit assassin. Ses
» prédécesseurs s'étaient contentés d'une guerre
» courtoise, lorsque le tenant tombait, le remplaçant
» satisfait de la victoire, le laissait tranquille. Acton
» ne fut content que lorsqu'ils les eut tous mis sous
» terre : Caramanica, qui surtout lui portait ombrage,
» fut empoisonné par ses ordres.

» Je dois ajouter que lorsque je cite les amants de
» Marie-Caroline, il ne faut pas supposer que le nom-
» bre soit limité à ceux dont j'ai fait mention. Cette
» liste s'arrête avec Acton en 1798 : après cette date,
» vient un Ruffo, puis un Français, — Saint-Clair,
» enfin un d'Afflitto. Voilà pour les amants du jour,
» ceux qu'elle pouvait produire, mais [1]... »

1. *L'italien dans ses mots bravant l'honnêteté*, il nous est impossible de donner la suite. Mais les curieux pourront la retrouver dans le *Rapport fait au citoyen Carnot, ministre de la guerre, sur les causes secrètes etc., etc., par F. Lomonaco. L'Encyclopédie des Gens du Monde* (Tome IV, seconde partie) contient une biographie très exacte de Marie-Caroline. Cet article prend une importance considérable en raison des relations étroites et journalières de son directeur, M. Schnitzler, avec la famille d'Orléans et avec le roi Louis-Philippe. Ainsi l'article *Louis-Philippe* dans l'*Encylopédie* doit être considéré comme une autobiographie.

L'auteur juge très sévèrement celle qui avait été la belle-mère du roi des Français. Il est vrai que dans le tome XVII (article Louis-Philippe) une note déclare que l'article *Marie-Caroline* a besoin d'un correctif que l'on trouvera à l'article Ferdinand. (Tome X.)

Le correctif est singulier : « Les écarts de Marie-Caroline, » en supposant qu'ils fussent réels, auraient d'ailleurs été non » pas justifiés mais expliqués par les innombrables infidélités » de son époux, qui poussa le libertinage au-delà de toute » croyance. » — Pauvre Ferdinand!

Telles sont les dépositions devant l'histoire de trois témoins, ne se connaissant pas et n'ayant, ni la même patrie, ni les mêmes opinions politiques. Elles sont accablantes ; et cependant, si les vices de Marie-Caroline étaient seuls en question, l'historien pourrait fermer les yeux et dire avec Dante :

Non ti curar di lor, ma guarda e passa!

Mais malheureusement pour la mémoire de cette reine, tous les actes qui lui ont été reprochés jusqu'ici (juin 1799) pâlissent devant les crimes qu'il nous reste à raconter.

IX

L'AGONIE D'UNE GRANDE VILLE

Progrès de l'insurrection Sanfédiste. — Conspiration Baker. — La Sanfelice. — Départ de Macdonald. — Siège de Naples. — Trahison de Méjean. — Prise des forts de Naples. — Capitulation intervenue entre Ruffo et le gouvernement républicain. — Marie-Caroline reçoit la nouvelle de la capitulation. — Dernier conseil entre la Reine, Nelson et lady Hamilton. — La flotte anglaise part pour Naples.

En février 1799 — nous l'avons dit — le cardinal Ruffo débarquait en Calabre, au nom de Ferdinand, pour diriger comme Lieutenant et vicaire général le soulèvement qui commençait.

Homme étrange et redoutable, très apte à commander une bande de brigands, mais incapable d'un acte de félonie; un mélange de bien et de mal, de douceur et de férocité, de loyauté chevaleresque et d'astuce jésuitique : tel était Fabrice Ruffo. Il avait débuté à Rome dans la domesticité intime du pape. Intelligent et probe, il avança rapidement, et, comme préfet de

Rome, il réprima beaucoup d'abus. Plus tard il rentra dans sa patrie. Bien accueilli de Ferdinand IV, il sut capter sa confiance, mais sans flatterie, ni bassesse. Le roi lui obtint le chapeau et le nouvel élu pour payer ses bulles, dut hypothéquer ses biens. L'amitié de Ferdinand lui valut la haine de Marie-Caroline. Sa correspondance nous en fournit maintes preuves. Mais ce fut précisément cette raison qui décida le roi à le nommer son lieutenant et vicaire général : il était sûr ainsi, d'être représenté par un homme à lui.

Ce général tonsuré a trouvé dans *Schinelli,* son biographe, un éloquent défenseur. N'importe : si la courageuse opposition de Ruffo à la violation de la capitulation doit compter pour beaucoup dans le jugement à porter sur sa mémoire, elle ne peut cependant effacer le pillage et les massacres de ses bandes [1].

Aidé de sa famille qui possédait de fortes attaches en Calabre, il eut vite constitué un noyau d'armée. A la tête de cette tourbe, il signala partout son passage par le pillage et l'incendie. Plus il avançait, et plus les enrôlés se présentaient en foule; on les appela Sanfédistes (*De santa Fede*). Gens de sac et gens de corde, parfaitement indifférents au sort de la royauté, ne cherchant que des occasions de vengeance et de pillage; bandits qui commettaient leurs assassinats sous la croix du Christ, arrachant dans chaque village

1. Le cardinal prenant au sérieux ses talents militaires, a publié plusieurs traités spéciaux : *Armamenti della cavalleria.* — *Manovre delle milizie.* Sur la fin de sa vie, il s'était pris de belle tendresse pour les pigeons en leur consacrant une curieuse monographie illustrée.

l'arbre de la liberté pour y planter une croix arrosée du sang des patriotes [1].

Descendant de leurs repaires, les bandes de Sciarpa, de Proni, de Mammone, de Fra Diavolo et de De Cesare s'empressèrent de rejoindre le cardinal. Etrange spectacle — unique, je le crois — que celui d'un prince de l'Eglise donnant l'accolade à tous ces chefs de brigands ! A Cotrone le massacre dura deux jours ; au matin du troisième, Ruffo chanta un *Te Deum* dans la cathédrale et bénit ses bandits prosternés. A Catanzaro, devant la défense désespérée des habitants, il fila doux, en accordant le pardon moyennant une amende de quelques milliers de ducats. Les Sanfédistes faisaient peu à peu leur chemin par la persuasion, par la terreur, avec les armes spirituelles et temporelles, en semant d'habiles mensonges — « le Roi arrivera » bientôt » — « le cardinal Ruffo a été élu pape. » C'est ainsi que Ruffo se trouva maître de la Calabre, sans avoir eu à lutter sérieusement avec les Français qui, en si petit nombre, ne pouvaient garder que Naples.

Vers la fin de mai, une poignée de Sanfédistes assaillit à Potenza le palais de l'évêque Andrea Serrao, connu par son savoir et haï de Rome pour sa polémique contre la Curie. Dans un mémoire présenté à Ferdinand IV, ce prélat établissait que les guerres et les révolutions du royaume des Deux-Siciles avaient été presque toujours suscitées par la papauté, adversaire

1. Botta. — Colletta. — G. de Castro.

naturel de l'indépendance des autres états de l'Italie. L'évêque Ricci chargea les Sanfédistes de débarrasser Sa Sainteté de cet ennemi. Cependant les bandits hésitaient : pour les décider à ce meurtre sacrilège, Ricci affirma que l'évêque Serrao avait adhéré à la République et renié le Christ. Le saint homme était en prières : les assassins placèrent sa tête vénérable au bout d'une pique et la promenèrent à travers la ville [1].

Tout se réunissait pour favoriser Ferdinand. Turcs et Russes, oubliant leur haine séculaire dans cette guerre contre la France, débarquaient en Italie, les Autrichiens débouchaient sur l'Adige, les Anglais occupaient Messine, qu'ils traitaient en ville conquise. Tout Italien qui n'était pas reconnu pour fervent catholique et bon royaliste tremblait pour sa vie. Cette population de Sicile, demi sauvage, commit un attentat inique contre le droit des gens. Un bâtiment français revenant d'Egypte fut rejeté par une tempête dans le petit port d'Agosta. Les habitants massacrèrent les malades et les blessés de l'armée d'Egypte et gardèrent comme prisonniers les hommes valides. L'illustre naturaliste Dolomieu, qui rentrait en France, jeté dans un cachot puant, n'en sortit que deux ans après, grâce aux démarches réitérées de plusieurs gouvernements qui le réclamaient au nom de la science. Durant son horrible détention, Dolomieu avait fabriqué de l'encre avec la fumée de sa lampe, et sur les mar-

1. G. de Castro. — Vanucci (I *Martyri*, —chap. v.)

ges de quelques volumes, il écrivit la *Philosophie minéralogique.*

Ainsi de cette rapide conquête des Français, il ne restait que Naples et ses environs. Tout le reste était soulevé. Macdonald, successeur indigne du sage Championnet, lança une proclamation, — absurde, puisqu'il n'avait pas les forces suffisantes pour exécuter ses menaces, — impolitique, car elle ne pouvait qu'exciter la haine du peuple contre l'étranger, — enfin barbare, puisque, déjà décidé à évacuer Naples, il allait abandonner aux royalistes une poignée de républicains.

Au contraire, les proclamations du Directoire napolitain témoignaient de l'esprit bienveillant de ses membres. Elles respirent une naïve croyance à la puissance persuasive de la liberté. La douceur, et non la terreur, devait amener la victoire. Pensée très digne, très généreuse, mais qu'une population abêtie ne pouvait comprendre. Ces hommes éminents se trompaient : le temps qu'ils perdaient en paroles, leurs adversaires l'employaient en actes.

A Naples même, les Sanfédistes tramaient dans l'ombre un complot formidable. Un marchand de cristaux avait caché dans ses entrepôts, une bande nombreuse de *lazzaroni*, qui, sans appartenir à aucun parti, mais simplement avec l'espoir de piller à l'aise, promirent de soutenir la cause royale. Un certain Tanfano disposait aussi d'un groupe nombreux de conjurés ; il était en correspondance avec Marie-Caroline et le cardinal Ruffo et recevait de Palerme de l'argent pour entretenir ses hommes et les armer.

Des lettres de la reine qui furent saisies appelaient cet ancien forçat : « Notre fidèle serviteur. — Notre ami qui nous est cher. »

Une troisième conjuration, plus redoutable encore, était celle du Suisse Baker, banquier résidant depuis longtemps à Naples, et allié à plusieurs familles dévouées aux Bourbons. C'était un homme fort ambitieux et tout à la dévotion de la reine. Secrètement il s'aboucha avec les capitaines des vaisseaux anglais, russes et turcs qui bloquaient Procida, et il fut décidé qu'au jour de fête nationale, pendant que les habitants prendraient part aux divertissements publics, la flotte alliée, s'avançant à l'improviste dans le golfe, bombarderait Naples. Naturellement, au premier coup de canon, l'armée et la garde nationale se précipiteraient dans les forts pour repousser l'attaque ; pendant ce temps, les conjurés royalistes se répandraient dans la ville déserte, massacreraient les familles républicaines et brûleraient leurs maisons. Le plan bien arrêté, on marqua avec des signes convenus les maisons que l'on voulait détruire, et, comme souvent dans le même immeuble demeuraient des gens des deux partis, on distribua une carte de sûreté aux royalistes,

Une de ces cartes fut offerte par le capitaine Baker, frère du chef de la conspiration, à une jeune femme dont il était éperdument épris, dona Luigia Sanfelice[1].

1. C'est ici qu'entre en scène la *Sanfelice*. Grâce au merveilleux roman d'Alexandre Dumas, cette jeune femme, simple comparse dans le vrai drame, est devenue l'héroïne de la Révolution napolitaine. Martyrs et persécuteurs disparaissent : toute

Acte chevaleresque, mais bien imprudent, car Baker n'ignorait pas qu'il avait un rival préféré. Luigia, loin de refuser la carte, accepta en remerciant le capitaine ; puis elle s'empressa de la donner à son amant, jeune officier de la garde nationale, républicain ardent et certainement une des victimes désignées pour le massacre. Mais elle eut l'inexcusable faiblesse de lui confier, en même temps, et le nom de l ami qui lui avait remis la carte et dans quelle intention. Ferri — l'amant préféré — courut aussitôt raconter au Directoire tout ce qu'il savait du complot, et, comme preuve à l'appui, il remit la carte. La Sanfelice, mandée devant le Directoire, répéta ce qu'elle avait déjà avoué à Ferri : toutefois elle refusa de nommer Baker « préférant mourir, — disait-elle, — plutôt que de dénoncer l'ami qui s'était compromis pour la sauver. » Le nom importait peu ; on le connaissait déjà, l'amant ne s'étant fait aucun scrupule de le révéler. Une descente chez les Baker permit de trouver dans leurs papiers tous les fils de la conspiration, et de saisir un grand dépôt d'armes. Les deux frères Baker, surpris à l'improviste, furent jetés dans un cachot de Saint-Elme, ainsi que les principaux conjurés.

La Sanfelice, éperdue de honte, se désespérait à l'idée que son amour était profané, jeté en pâture à

notre pitié se reporte sur elle, toute notre haine sur son bourreau.

En réalité le rôle historique de la Sanfelice comporte quelques lignes. Nous ne pouvons cependant pas lui consacrer un volume.

la curiosité publique. Elle sentait déjà peser sur elle le mépris et l'horreur de ses concitoyens comme châtiment de son impardonnable indiscrétion. Quelle fut sa surprise lorsqu'elle reçut les félicitations et les remercîments de tous! Le gouvernement décréta qu'elle avait bien mérité de la patrie et les républicains l'appelèrent « l'ange sauveur de la République. »

Ces témoignages excessifs de reconnaissance peuvent s'expliquer par la terreur de la population en pensant au péril qu'elle avait couru. Les signes secrets étaient déjà tracés sur les portes et sur les murs; on en retrouva sur tous les édifices publics, sur la banque de l'Etat, enfin sur le palais même de l'archevêque.

Tel a été dans la révolution napolitaine le seul rôle de la Sanfelice. Est-il bien intéressant? Franchement, non. Mais la cruauté de son bourreau sera si scélérate que nous excuserons son indiscrétion, en éprouvant une pitié immense pour cette infortunée.

Le cardinal Zurlo, archevêque de Naples, était une des victimes désignées. Il lança un mandement acerbe contre le cardinal Ruffo, « la honte et l'opprobre de la religion et de l'église, un imposteur abusant du nom du pape pour soulever les populations et les pousser à des crimes atroces. » Et comme corollaire à son mandement, Zurlo excommunia Ruffo. Immédiatement Ruffo excommunia Zurlo « comme » ennemi de Dieu, de l'Eglise, du pape et du Roi. » Le primat des Deux-Siciles Capece-Latro, archevê-

que de Tarente, appuya Zurlo. Les catholiques se divisèrent en deux camps. A ces querelles, à ces invectives, à ces discordes intestines correspondaient trop bien les faits.

Une colonne française sous les ordres du général Duchesne, flanquée d'une légion napolitaine s'avança vers la Pouille, qu'elle reprit en partie. Elle écrasa les Sanfédistes à San-Severo ; deux mille brigands restèrent sur le champ de bataille : la bande entière n'échappa à la mort que sur l'intervention des femmes qui implorèrent la clémence de Duchesne. Cette victoire rouvrait aux Français la route des Abruzzes ; mais Andria et Trani résistèrent : Duchesne se disposait à donner l'assaut à Andria, lorsqu'un ordre de Macdonald le rappela à Naples.

L'armée française avait à peine rétrogadé que les Sanfédistes inondèrent de nouveau le pays, ce grenier de Naples. La grande ville se réveilla comme affamée. Pendant ce temps le cardinal reprenait Altamura ; il avait promis le sac à ses bandes : tout fut passé au fil de l'épée et la ville brûlée.

Les Austro-Russes envahissaient l'Insubre ; sur un ordre de Paris, Macdonald se prépara au départ. Rappelant les troupes dispersées dans les provinces, il quitta Naples pour prendre son quartier général à Caserte. Le général prit congé des Napolitains avec de chaudes paroles, de belles promesses, qu'il savait bien ne pouvoir jamais tenir. « Malheur aux royalistes,
» aux anarchistes et à tous les malveillants qui ten-
» teraient de vous ravir la liberté que vous tenez de

» la France! A l'instant l'armée française reviendrait » comme l'éclair qui apporte la foudre. »

Cette rodomontade n'effraya pas du tout les royalistes, qui n'attendaient que son départ pour marcher sur Naples. Les navires anglais débarquèrent à Castellamare, vrai faubourg de Naples, un régiment anglais et un millier de Sanfédistes. La petite ville fut prise, saccagée et la faible garnison française massacrée. Salerne subit le même sort. Les Français, frémissants de colère, exigèrent de Macdonald le droit de venger leurs frères. A marches forcées, ils se portèrent sur les bords du Sarno. Le combat fut acharné; les Français ne firent quartier qu'aux soldats en uniforme. Le lendemain Naples reçut les trophées: 15 canons, 3 drapeaux dont un anglais, plusieurs milliers de prisonniers anglais, siciliens et sanfédistes.

Dernier et inutile succès! Le 7 mai, alors que les Napolitains s'y attendaient le moins, l'armée française, levant le camp de Caserte, passait la frontière romaine et disparaissait pour toujours. Macdonald laissait trois garnisons : la première dans le fort Saint-Elme, sous les ordres du colonel Méjean, la seconde à Capoue, la troisième à Gaëte.

Les Français partis, la République Parthénopéenne se trouvait enfin indépendante. Les chefs du gouvernement, loin de se plaindre de cet abandon, sans se décourager, résolurent de lutter jusqu'au bout. Ils firent appel à la concorde générale, supprimèrent la taille de guerre, diminuèrent les impôts, et organi-

sèrent une armée de défense nationale, pour la confier au plus digne, à Gabriel Manthonè.

Cette sainte ferveur, cette émulation généreuse doivent être d'autant plus admirées, que chaque jour marquait un nouveau progrès dans la marche de l'ennemi. Déjà le golfe était cerné. Les jours, les heures de la République étaient comptés : sa chute inévitable. Malgré tout, le Directoire n'en poursuivait pas moins son œuvre de reconstitution. Tant de vertu, tant de simplicité, tant de modération dans le pouvoir remplissent notre âme de douleur et de pitié, en pensant à la catastrophe si proche !

Les républicains ne voulaient plus que mourir jusqu'au dernier dans une résistance suprême. Ils tentèrent de reprendre Procida et Ischia aux Anglais, mais ils échouèrent. Le découragement arrivait et, avec lui, les défections. Le général duc de Roccaromana passa aux Sanfédistes avec toute sa légion de cavalerie.

Les vivres devenaient rares, les munitions s'épuisaient. Des bruits absurdes, des calomnies perfides circulaient dans le peuple, troublant les cervelles, augmentant le désordre. Les *lazzaroni* qui attendaient comme le Messie le retour du bon roi *Nazone*, gorgés d'or par les agents secrets de Marie-Caroline, criaient en furieux que les républicains voulaient les massacrer pour élever leurs enfants sans religion.

La trahison de quelques soldats dalmates ayant livré aux Russes et aux Turcs le fort du Granatello qui confinait Naples, tout fut promptement disposé

pour livrer l'assaut général à la ville. Le cardinal Ruffo n'attendait que la fête de Saint-Antoine (13 juin) ; il voulait faire à son patron les honneurs de l'entreprise.

A l'aube de ce grand jour, il expédia rapidement sa messe ; puis, montant à cheval, l'épée en main, il conduisit ses bandes à l'attaque de la rivière du Sebeto. Une terrible lutte corps à corps s'engagea ; les Sanfédistes furent décimés. Mais qu'importait au cardinal ! il pouvait combler facilement les vides de ses colonnes tandis que le nombre des assiégés diminuait à vue d'œil. Ils restaient un peu moins de soixante, acculés dans un angle du fort, faisant face à l'ennemi. Un héros, dont l'ingrate histoire connaît à peine le nom, l'abbé Toscani, bien que grièvement blessé, se traîna jusqu'à la poudrière, et s'ensevelit sous les ruines du fort avec ses amis et plusieurs milliers de Sanfédistes.

Glorieuse journée ! cette poignée de désespérés tint vigoureusement tête sur tous les points. Mais vers le soir, un des chefs, le général Wirtz fut tué ; la nouvelle produisit de la confusion : on sonna la retraite et les républicains se replièrent sur Naples, laissant le champ libre aux Sanfédistes et aux *lazzaroni*, qui pillèrent et incendièrent les faubourgs.

Comment raconter la nuit ? Les républicains barricadés dans les maisons continuaient la lutte. On n'entendait que feux de peloton : républicains et sanfédistes se fusillaient à bout portant, dans l'obscurité, pendant que tout autour de Naples les feux de

joie de l'ennemi annonçaient la victoire de la royauté.

Cette même nuit les deux frères Baker et trois de leurs complices furent fusillés sous la voûte d'un escalier du fort de Castelnuovo. Exécution cruelle, inutile, pour laquelle on ne pouvait invoquer ni la nécessité de faire un exemple, ni la sûreté de l'Etat, puisque les dernières heures de la république étaient comptées.

En mer, l'héroïque Caracciolo, désespéré de la trahison de son frère le duc de Roccaromana, attaquait bravement avec ses canonnières les gros vaisseaux anglais et la frégate royaliste la *Minerva*, commandée par un Autrichien, le comte Thurn.

Au matin, la bataille recommença de maison en maison, de rue en rue ; lorsque le combat cessait faute de défenseurs, le pillage commençait. Qui ne combattait plus, pillait.

L'épée de la France, jetée dans la balance, eût encore suffi à cette heure, pour la faire pencher en faveur des infortunés napolitains. Mais le colonel Méjean, retiré dans l'inexpugnable fort Saint-Elme, entendait froidement les bruits de la bataille. Qu'attendait-il donc pour se décider? Hélas! la rougeur au front, il faut bien l'avouer : le misérable était trop occupé pour défendre la ville confiée à son honneur ; il comptait, il recomptait les 150,000 ducats, (800,000 francs) que lui offrait le général royaliste Micheroux. Décidément la somme n'était pas assez forte.

Des preuves ? — Nous ferons la réponse du président Harlay, après l'assassinat d'Henri IV : « Des » preuves ? Il n'y en a que trop ! il n'y en a que trop !

» Et plût à Dieu que nous n'en vissions point tant ! »

La terrible accusation qui pèse sur la mémoire du colonel Méjean, reposait sur une plainte d'un des officiers français de la garnison de Saint-Elme, le lieutenant d'infanterie Bocquet. Le premier, il osa dénoncer le traître qui, séduit par l'or anglais, vendit la vie des républicains et livra sans combat la forteresse confiée à sa garde.

Méjean répondit en protestant. Pouvait-il faire autrement ! Mais son apologie prolixe et embarrassée ne réfutait en rien l'accusation.

Carnot, alors ministre de la guerre s'adressa à Lomonaco, un des rares survivants du Directoire napolitain, en le priant de lui faire un rapport « sur les » causes secrètes et les principaux événements de la » catastrophe napolitaine. »

Les premières lignes tombent comme un coup de hache sur la tête du traître :

« Citoyen ministre, vous avez regretté de ne pas » avoir été informé à temps des événements survenus » après le départ des troupes françaises, et de n'avoir » pas su le nom du traître principal qui, en renver- » sant l'édifice élevé par le probe Championnet, creusa » du même coup le tombeau de la liberté napolitaine. » Le coupable s'appelle Méjean. Il essaie de réfuter » l'accusation du lieutenant Bocquet, et c'est pour » cela que, tout en ne cherchant à faire éclater à la » lumière que la vérité sainte, je vais prouver la faus- » seté de ses assertions.

» En premier lieu, Méjean s'excuse de n'avoir pas

» prêté main forte aux patriotes napolitains pendant
» leur lutte avec les Sanfédistes, parce qu'en cela il
» obéissait aux instructions de Macdonald, qui l'avait
» simplement chargé de la seule défense du fort Saint-
» Elme. Je ne cherche pas à pénétrer les secrets de
» Macdonald ; je sais seulement que lorsque ce géné-
» ral partit de Naples, il donna sa parole de protéger
» avec son armée la jeune République. Abrial, le com-
» missaire civil, tint le même langage ; il ajouta même
» qu'en cas de revers, les Français emporteraient plu-
» tôt les républicains sur leurs épaules. » — Ces pa-
» roles emphatiques nous confirmèrent plus que jamais
» dans l'idée, qu'en cas de revers, l'arche de salut
» était confiée à Méjean.

» Mais si nous admettons en sa faveur les instruc-
» tions de Macdonald, je *lui rappelerai alors qu'il a*
» *bien su les transgresser ces précieuses instructions, lors-*
» *que, pour nous autoriser à joindre aux patriotes, qui*
» *combattaient pour le salut de tous, une poignée de sol-*
» *dats français, il nous demanda, en récompense, qua-*
» *torze mille ducats.* (70,000 *francs.*)

» Pourquoi ne voulut-il plus aider les républicains
» lorsque les Sanfédistes furent aux portes de Naples ?
» La réponse est facile. Ce n'était point la force des
» ennemis qui faisait peur à Méjean : ce qui glaçait
» son ardeur c'était la gêne de la République, sa mi-
» sère : nous ne pouvions plus gorger d'or ce petit
» *Verrès* [1]. »

1. *Rapport fait au citoyen Carnot, etc, etc,* par Lomonaco. — Colletta donne la relation d'un conseil de guerre tenu par

La réponse est écrasante. Qui s'est vendu une première fois reste toujours à vendre. Malgré tout Méjean protesta jusqu'à sa mort. Il ne se doutait pas que l'histoire exhumerait, quatre-vingts ans plus tard, deux nouveaux documents, décisifs puisqu'ils émanent des acheteurs mêmes. En effet Marie-Caroline écrivait de Palerme à Emma qui était devant Naples :

« Palerme, 7 juillet 1799.

» Je vous conjure que l'on ne paye pas un sou à
» Méjean. Après une si obstinée défense ce serait
» réellement être dupé et me faire croire que c'est
» parce que le Généralissime (*de l'armée?*) Cisalpine
» la veut partager avec Méjean. Je vous prie de sau-
» ver cette faiblesse et bassesse comme le brave
» amiral a déjà sauvé l'infâme armistice ou capitula-
» tion avec nos rebelles. »

Mais lorsqu'arrivait cette lettre l'affaire était déjà faite. La reine répondait à Emma, le 18 juillet :

« Je relève tout ce que vous me dites de Méjean.
» Je désire beaucoup que cette affaire soit mise en-
» tièrement au clair et que tout soit découvert pour
» n'avoir plus avec nous aucune sorte de traîtres. Je
» suis certaine que nous en avons aussi de différentes

le Directoire napolitain, Le général Matera fit connaître à ses collègues que Méjean promettait l'assistance de mille soldats de la garnison contre la remise d'un demi-million de ducats. (2 millions de francs.) — Le trésor n'avait pas cette somme. L'agent du cardinal Ruffo et des Anglais acheta le misérable à meilleur compte.

» qualités ; en sorte que je vous prie de faire accélé-
» rer les recherches de votre mary et de lord Nelson,
» afin que tout soit découvert jusqu'à la racine. L'af-
» faire de Micheroux est infâme. (*Le marché conclu entre*
» *Micheroux et Méjean.*) Les 150,000 ducats, peut-être
» les aurai-je distribué, mais certainement ils n'au-
» raient pas été donné après s'être autant battus. »

Les preuves sont-elles suffisantes ?

Les républicains désespérés de l'abandon de Méjean, continuèrent une lutte sauvage, acharnée durant toute la journée. Cette résistance fit réfléchir le cardinal Ruffo qui, au fond, avait hâte d'en terminer : il avait vaincu, peu lui importait le reste. En outre, il craignait pour la vie des otages, au nombre desquels se trouvait son propre frère. N'osant pas s'adresser directement aux républicains, il pria Méjean de porter, de sa part au Directoire napolitain, des propositions qui, tout en sauvegardant la dignité du roi, étaient fort honorables pour les vaincus. Méjean transmit l'offre du cardinal au Directoire.

Les républicains considéraient leur cause comme perdue ; l'avance de Ruffo les surprit. Ils crurent que les Français, ayant remporté une victoire décisive dans la Haute-Italie, revenaient au secours de Naples ; d'autres soutenaient que la flotte franco-espagnole avait détruit l'escadre de Nelson. Ils répondirent à Méjean que le Directoire allait en délibérer. Toutefois, sur les instances de Méjean, ils accordèrent au cardinal un armistice de trois jours. La délibération de ce conseil suprême des chefs républicains

fut très animée. Le général en chef Manthonè conseillait de refuser tout accommodement, de former un bataillon carré pour tomber à l'improviste sur les Sanfédistes, puis de gagner, tout en combattant, la frontière romaine. Massa, général d'artillerie, énuméra les raisons en faveur de la paix — : « Au lieu d'être assiégé, si j'étais assiégeant, je prendrais le fort en deux heures. » — Le président lui répondit : — « Alors vous accepteriez la paix. — Oui, dit Massa fermement, — à condition qu'elle fût honorable et qu'elle donnât toute sécurité aux personnes. »

Cette réponse enleva le vote de l'assemblée : Manthonè resta seul de son avis. On rédigea les conditions de paix et l'on choisit comme négociateur Massa. Le général accepta à contre-cœur : — « Les conditions des Républicains sont modestes, — dit-il à ses collègues, — mais l'ennemi dans son ressentiment ne voudra pas accorder la vie et la liberté aux chefs de la République. Vingt citoyens, — du moins, je le crois — doivent s'immoler pour le salut de tous. Ce sera l'honneur éternel du Directoire et du négociateur d'avoir apposé leurs noms au bas de ce document. C'est leur arrêt de mort, mais c'est la vie pour le peuple. » Et tous signèrent.

L'entrevue du général Massa et du cardinal Ruffo se passa devant les représentants de la Russie, de la Turquie et du colonel Méjean. Le représentant de l'Angleterre qui stationnait dans le golfe avait suspendu le feu sur l'invitation du cardinal. Les républicains obtinrent des conditions honorables et modé-

rées : Massa avait préalablement déclaré que si elles n'étaient pas acceptées, on incendierait la ville, après avoir exécuté les ôtages [1].

La capitulation fut signée le 19 juin par tous ceux qui avaient assisté à l'entrevue. Le lendemain matin, le capitaine Foote, qui représentait l'Angleterre, reçut le projet de capitulation tout signé, avec une lettre du vicaire général qui le priait de joindre sa signature à celle des alliés. Foote signa pour ne gêner en rien le cardinal qu'il supposait — (a-t-il dit) — investi de tous les pouvoirs du roi de Naples, en faisant seulement remarquer « que les conditions étaient bien favorables. » — Cependant — observe justement Forgues — elles n'avaient pour objet que de rassurer contre les fureurs de la réaction politique les assiégés napolitains.

Les deux forts intérieurs, (Château Neuf et Château de l'Œuf), devaient, aux termes du traité, se rendre immédiatement. Les deux garnisons, composées d'environ 1500 hommes, sortiraient avec les honneurs de la guerre ; à leur choix, les assiégés resteraient à Naples, ou seraient transportés à Toulon sur des bâtiments d'échange. Jusqu'à leur départ, les garnisons demeureraient maîtresses des forts. Après leur embarquement, quatre ôtages donnés par les assiégeants resteraient au fort Saint-Elme, entre les mains des Français, jusqu'au retour des transports envoyés en France.

1. Voir plus loin le texte même de la capitulation avec les annotations autographes de la reine.

A partir du moment où ces conditions furent acceptées, les vaisseaux aussi bien que les forts arborèrent des pavillons de trêve, et l'on commença à transporter à bord des bâtiments qui devaient les emmener, une partie des garnisons assiégées.

La paix se trouvait ainsi faite. Le cardinal Ruffo l'avait signée de bonne foi, *car les pouvoirs donnés à son départ de Palerme étaient illimités.*

Le 20 juin, aussitôt la dernière signature apposée, un édit signé Ruffo, *au nom du Roi et par le Roi*, proclamait la paix, la cessation complète des hostilités dans le royaume. Tous les habitants se reconnaissaient sujets du roi, — le Roi pardonnait la rébellion, il assurait les insurgés de sa bonté paternelle : plus de persécutions, plus de pillages, plus d'assassinats.

Comment furent accueillies ces nouvelles à Palerme ? Tout d'abord à quel moment précis la Cour fut-elle informée de la prise de Naples? Les jours, les heures elles-mêmes ont une importance capitale pour la résolution de ce problème historique : la violation de la capitulation de Naples fut-elle exécutée par ordre de Marie-Caroline, ou spontanément par Nelson ?

Commençons par Nelson.

Depuis le 20 mai, l'amiral anglais avait dû quitter Palerme. En effet, son nouveau chef lord Keith, en l'avisant de l'arrivée dans la Méditerranée des flottes française et espagnole, lui avait enjoint de rallier toutes ses forces disponibles pour combattre l'ennemi. Nelson obéit de mauvaise grâce ; cependant il s'y

décida, en répondant à son chef : « J'ai *signé* l'engagement de ne pas abandonner la reine, à moins qu'elle ne m'y autorise. » Marie-Caroline lui permit de courir sus aux Français. Alors il rappela les vaisseaux qui bloquaient Malte ; il donna ordre à Troubridge de le rejoindre avec tous ses vaisseaux de ligne en ne laissant devant Naples que ses frégates. Le commandement du blocus de Naples échut ainsi en partage au capitaine Foote, du *Sea-Horse*, à qui furent transmis les ordres et les instructions en vertu desquels agissait Troubridge [1]. C'est donc comme chef autorisé de la croisière anglaise que le capitaine Foote apposa sa signature au bas de la capitulation.

L'appréciation des faits qui vont suivre demande qu'on ne perde pas de vue cette dévolution de pouvoirs.

Du 20 mai au 21 juin, Nelson réunit ses forces autour de l'île Maritimo, sur la côte occidentale de la Sicile.

Les *Despatches and letters of Nelson* indiquent que le 16 juin l'amiral fut avisé par le capitaine Foote que Naples était tout entière au pouvoir des Sanfédistes, à l'exception des trois forts Saint-Elme, Neuf et de l'Œuf.

Le 18 juin...... Mais laissons la parole à la reine.

« Palerme, 18 juin 1799. »

« Ma chère Miledy, — De retour du couvent j'ai » su l'heureuse nouvelle que les forts ont été en par-

1. Forgues (*Vie de Nelson*). — *Despatches and letters of Nelson*. (London), 1844.

» tie pris. A la honte du pardon accordé, les bandits
» se battaient encore en désespérés au Palais, en
» ayant détruit une partie. Quelques uns sont enfuis
» et le peuple fait des justices partielles sur ces bri-
» gands. *Il y a besoin d'un second 1er août, d'un Aboukir*
» *de notre brave général.* Donnez moi de vos chères
» nouvelles, soignez votre santé, laquelle me main-
» tient inquiète. Et comptez sur l'inviolable attache-
» ment et sincère reconnaissance de votre loyale
» amie. — CHARLOTTE. »

Cette lettre est un premier document démentant les apologistes de Marie-Caroline, de Ferdinand IV et de Nelson. Ces historiens ont voulu soutenir que la cour ignorait à Palerme la prise des forts avant le départ de Nelson pour Naples [1].

Lady Hamilton, en recevant ce billet de la reine, rappela auprès d'elle Nelson, encore en station devant l'île Maritimo. Le 22 juin, l'amiral arrivait, en vue de Palerme, avec dix-huit bâtiments de haut bord. Mais avant de descendre à terre, comprenant bien le motif de ce rappel urgent, il défendit à ses capitaines de jeter l'ancre, en leur recommandant d'être prêts à mettre à la voile au premier signal.

Un conseil précipité se tint chez la reine en présence de Ferdinand, de Nelson, d'Acton, d'Emma et de sir William Hamilton. Le conseil dura trois heures.

1. Principalement les chevaleresques défenseurs de la reine, M. Ulloa, (*Marie-Caroline d'Autriche.* — Paris 1872.) M. Halfert (*Koningin Karolina von Neapel.* — Vienne, 1878.)

Dieu seul fut témoin des affreuses décisions sanguinaires qui s'y résolurent ! Terribles furent les instructions données par cette reine : et, comme la seule Emma était en possession de ses plus intimes pensées, elle pria Nelson de la prendre à son bord, ainsi que le complaisant mari sir William. — « Si vous » réussissez, Milady, nous vous devrons l'honneur de » la Couronne. Allez ! Partez ! Que les vents et la » Fortune vous soient favorables ! » Puis Marie-Caroline, après avoir embrassé avec effusion son Emma, l'accompagna jusqu'au quai d'embarquement[1].

Qu'Emma Lyon ait bien voulu se prêter à l'infâme projet de Marie-Caroline, rien de surprenant : elle ne risquait que son honneur, et elle n'avait plus à le perdre. Mais que Nelson ait consenti à prostituer à cette fille son honneur, l'honneur de ses marins, l'honneur de son pays, c'est faire douter de la prééminence de l'homme sur la bête, d'un vaillant soldat sur un cerf en rut !

Le 22 juin au soir, le vaisseau amiral *le Foudroyant* escorté de dix-sept bâtiments de haut bord, prenait la route de Naples.

Dans son impatience extrême, la reine se refusait à tenir compte des distances ; elle se plaignait de n'avoir encore aucune nouvelle d'Emma, qui venait à peine de partir.

« Palerme, 24 juin 1799. »

« Ma chère Miledy — Aucune lettre de vous ni » de Naples, ni de Procida. Le cardinal depuis le

1. Colletta.

» 17 ne donne plus signe de vie. De Naples, rien n'est
» arrivé ni de Tschudy, ni de don Scipione (*deux*
» *agents secrets*), ni de Micheroux. Je suis convaincue
» que tout a été fait, signé, exécuté. Peut-être cela
» est un bien. Je compte sur votre arrivée avec
» l'escadre et sur la fermeté de l'amiral. Je suis dé-
» cidée à ne plus remettre les pieds à Naples si les
» choses vont aussi peu honorablement et de façon
» à faire craindre une récidive pour le futur. Je me
» remets complètement à vous autres.

» Les dernières lettres de Procida sont du 20,
» celles de Naples du 17, et cela dans des moments
» aussi importants ! Le cardinal s'abasourdira parce
» qu'il sait combien les classes élevées sont coupa-
» bles et qu'il en craint les suites.

» Ici rien de nouveau. On dit que Malthe est prête
» à se rendre. Manfredini, auquel on a défendu de
» débarquer dans les Etats Impériaux, est de retour
» à Messine. On signale un bâtiment qui vient de
» Messine. On croit que c'est la *Reine de Portugal*
» qui a porté les pauvres messieurs à Trieste [1].

» On dit aussi que Madame Victoire est morte, si
» on en veut juger d'après les lettres de Chateleux
» (*Chatelux* [2]). Voilà toutes mes nouvelles. Un Gê-
» nois est arrivé qui dit que la Flotte anglaise pour-

1. Le triste Maudet et sa famille, obligés d'habiter Trieste pour pouvoir toucher la pension de l'Angleterre.

2. Les filles bien-aimées de Louis XV sont effectivement mortes à Trieste. Victoire en juin 1799, et Adélaïde en 1800. Elles sont enterrées dans la cathédrale.

» suit la française : cella prouve que cette dernière
» court les mers. Voilà tout ce que je sais. De vous
» j'attends des nouvelles plus intéressantes.

» Informez moi de votre santé. Mille complimens
» au Chevalier, au cher Amiral, et croyez moi de
» cœur pour la vie, votre intime et reconnaissante
» Amie. — CHARLOTTE. »

X

LES MARTYRS

Nelson et lady Hamilton devant Naples. — Nelson refuse de reconnaître la capitulation. — Copie de la capitulation avec des notes marginales de Marie-Caroline. — Nelson déchire la capitulation. — Naples livrée au pillage. — Jugement et mort de Caracciolo. — Arrivée de Ferdinand IV. — Marie-Caroline envoie les magistrats qui devront composer le tribunal. — Correspondance de la reine avec lady Hamilton.

Le 25 juin, la flotte anglaise entrait dans la baie de Naples. Devant Ischia, un des capitaines du blocus, en annonçant à Nelson qu'une capitulation était signée, lui en remit une copie. Immédiatement l'amiral expédia à Palerme cette même copie, avec un billet de lady Hamilton pour la reine, lui demandant des instructions sur la conduite à tenir [1].

On affirme qu'à la vue du pavillon qui annonçait la suspension des hostilités, lady Hamilton, cédant à un

1. Palumbo.

accès de colère folle, s'élança sur le gaillard d'arrière où se trouvait Nelson, et d'une voix que la fureur altérait : « Nelson, faites abattre ce pavillon » de trêve ! On n'accorde pas de trêve à des re- » belles ! »[1].

Les républicains embarqués déjà sur les navires qui devaient les transporter en France, poussèrent eux aussi une exclamation à la vue des grandes voiles blanches qui couvraient l'horizon. Ils crurent que la flotte franco-espagnole venait les secourir. Alors ils se reprochèrent leur découragement, en déplorant la capitulation et en portant aux nues le nom de Manthonè, qui seul avait été d'avis de continuer la lutte et de s'ensevelir sous les ruines des forts, plutôt que de se rendre. Malheureux illusionnés ! bientôt ils apprenaient que ces voiles si ardemment désirées, n'étaient pas celles d'un ami, mais de leur ennemi implacable. Le cœur serré, ils se regardèrent comme avec un pressentiment de mort. Sans délai, ils voulurent lever l'ancre, mais l'ordre écrit autorisant les capitaines à partir ne fut pas envoyé. Tout au contraire, des chaloupes anglaises vinrent prendre les bâtiments dans le port pour les remorquer sous le canon du château de l'Œuf. On enleva les voiles, les ancres, le gouvernail ; et les mêmes chaloupes s'employèrent à surveiller de près ces prisons flottantes.

Sans donner à Nelson le temps de répondre, Emma ui demanda ce qu'il comptait faire. Colletta assure

1. Forgues. — *Vie de Nelson.*

que Nelson, mû par un sentiment de justice et de bonne foi, comprenant aussi la terrible responsabilité dont on voulait le charger, refusa. Mais l'horrible mégère qui connaissait bien son pouvoir ne se tint pas pour battue. *La vengeance doit être mangée froide,* — dit un proverbe italien : la femme de l'ambassadeur d'Angleterre n'avait point oublié que si la reine l'avait acceptée et caressée, la meilleure noblesse de Naples l'avait unanimement repoussée. Elle venait donc retrouver tous ses ennemis personnels et compter avec eux. « Prières, » supplications, caresses, tout fut employé et cet » homme de guerre illustre, dont la vie jusque-là avait » été sinon sans reproche, du moins sans tache, con- » sentit à devenir le vil exécuteur de ces deux fu- » ries.[1] » Avant tout, cependant, il fallait prendre l'avis du cardinal Ruffo que l'on détestait à bord du *Foudroyant*, mais qui n'en fut pas moins reçu comme représentant du roi de Naples avec une salve de treize coups de canon. Lady Hamilton et sir William servirent d'interprètes au cardinal pour son entrevue avec Nelson dans la grande chambre du *Foudroyant*. L'amiral proposa à Ruffo de faire connaître aux *rebelles* et aux Français enfermés dans Saint-Elme que l'arrivée de la flotte britannique détruisait toutes les conventions, qu'en conséquence on ouvrirait le feu si, *dans un délai de deux heures*, les Français n'avaient pas rendu le fort Saint-Elme aux troupes des alliés de S. M. Sicilienne, et *immédiatement contre les rebelles,*

1. Colletta. *Storia di Napoli.*

s'ils ne déposaient pas les armes, en s'abandonnant à la clémence de leur souverain.

Ruffo, — disons-le à l'honneur de ce prêtre sans mœurs et sans foi, — disons-le à la honte de Nelson —, ne voulut jamais consentir à la violation du traité signé avec les républicains. Vainement lady Hamilton pria et supplia, vainement l'amiral anglais déclara-t-il que cette capitulation était une infamie. Le cardinal Ruffo tint bon. — La pantomime méridionale accompagnait les paroles du prélat ; Nelson, qui ne comprenait pas sans le secours de lady Hamilton les réponses du cardinal, se montrait tout surpris de ses gestes animés. Emma, qui ne voulait absolument pas que l'amiral cédât, lui donna à entendre que l'Eminence s'était laissée aller envers Sa Seigneurie jusqu'à des gestes inconvenants.

Dès lors la conversation prit une tournure orageuse. « Le roi, — s'écria Nelson, ne peut pas traiter avec » des rebelles ; tous les actes de son vicaire général » sont nuls. Je veux moi, exercer la pleine autorité » royale sur ces rebelles. »

Ruffo déclara catégoriquement que si l'armistice était rompu, l'on ne devait s'attendre à aucun appui de sa part [1]. Mais Nelson, sans tenir compte de la menace, répondit qu'il passerait outre [2]. Puis, s'as-

1. Ruffo, par sa conduite dans cette circonstance, a mérité de n'être pas confondu avec la trinité maudite. Il a même trouvé d'éloquents défenseurs dans *Cacciatore*, dans *Malespina*, son ancien aide-de-camp qui a laissé d'intéressants mémoires (Paris, 1846), enfin dans *Sacchinelli* (*Vie du cardinal Ruffo*).

2. Forgues. Colletta. Palumbo.

seyant sans façon, il écrivit la déclaration suivante :

« Le vice amiral lord Nelson, arrivé dans la baie » de Naples le 25 juin 1799 avec la flotte anglaise, a » trouvé une capitulation signée avec des rebelles. Il » est d'avis qu'elle n'eût pas dû être exécutée sans » l'approbation de S. M. Sicilienne, du comte de » Saint-Vincent et de lord Keith. »

Cette pièce traduite sur-le-champ en italien par Emma, fut remise au cardinal Ruffo qui, après l'avoir lue, voulut répliquer. Mais Nelson, qui l'avait surnommé *le grand diable rouge qui commande une armée chrétienne*, le congédia brusquement, en ajoutant que « sa dignité d'amiral anglais ne lui permettait pas de » s'entretenir plus longtemps avec un cardinal [1]. » Ainsi se rompirent les conférences pour ne plus se renouer.

Le 25 juin, la mouche de l'escadre entrait à Palerme avec le pli de Nelson et les lettres d'Emma. Marie-Caroline, le même jour, renvoyait à l'amiral la copie de la capitulation avec des annotations de sa main, et répondait ainsi à Emma :

« Palerme, 25 juin 1799 »

» Ma chère Miledy, je reçois vos chères lettres du » bord, sans date, avec celles du Chevalier pour le » Général (Acton). Je réexpédie immédiatement le » même navire, et je voudrais pouvoir lui donner des » ailes pour qu'il arrivât plus vite. Le Général écrit » les volontés du Roi, et le Roi lui-même ajoute un bil-

1. HARRISON'S. *Life of Nelson.*

» let de sa main pour le cher Amiral. Tout en me con-
» formant à leurs volontés, je ne peux faire moins que
» de vous dire mon sentiment.

» Le cardinal est resté du 17 de ce mois jusqu'au
» 21 sans écrire : encore aujourd'hui il le fait avec
» une grande légèreté, et pour nous, pas une ligne. Il
» parle peu des négociations, ne dit rien des opérations
» et désigne, avec beaucoup de légèreté, les employés
» nommés par lui, desquels beaucoup sont coupables,
» suspects et ne peuvent être admis.

» Voici les bases, suivant le Roi et moi, que nous
» soumettons à l'excellent jugement, cœur et esprit de
» notre cher amiral Nelson :

» 1° Les rebelles ne peuvent plus recevoir aucun se-
» cours des Français, ni par terre, ni par mer ; ils sont
» donc perdus, et ils sont à la discrétion du Roi offensé,
» trahi, mais clément. Lui leur offre un premier par-
» don, mais au lieu de l'accepter, ils se défendent dé-
» sespérément [1]. Le commandant du fort de l'Œuf,
» à l'intimation écrite du capitaine anglais, répond
» verbalement et avec la plus grande insolence, en
» donnant la chasse à son vaisseau ; ils font une sortie
» de nuit et s'emparent de nos batteries pendant l'ar-
» mistice : il est donc impossible que moi je puisse
» traiter de cœur *avec ces canailles de rebelles*. (*sic*.) Il
» faut en finir. La vue de la brave et valeureuse esca-

1. Que l'on se rappelle que ce *premier pardon*, offert par Ruffo durant les incertitudes du combat, consistait à inviter les républicains à mettre bas les armes, en s'en remettant à la clémence royale. — La clémence de Marie-Caroline !

» dre anglaise forme mon espérance. La garnison
» française de Saint-Elme doit sortir et être accompa-
» gnée, escortée d'un parlementaire à Marseille, ou
» à Toulon. Les rebelles patriotes doivent mettre bas
» les armes, sortir à discrétion et volonté du roi. Alors
» si l'on m'en croit, il se fera un exemple des princi-
» paux chefs, représentants, et les autres seront dépor-
» tés avec l'engagement signé d'eux-mêmes de la peine
» de mort, s'ils remettent les pieds dans les états du
» Roi. On en prendra note, filiation, et dans ce nom-
» bre seront compris les chefs de brigade, les clubis-
» tes et les plus furieux écrivains. Aucun militaire qui
» aura servi ne sera admis dans l'armée. Enfin une
» sévérité exacte, prompte, juste.

» La même chose se fera pour les femmes qui se
» sont distinguées dans la révolution, *et cela sans pitié.*

» Il n'y a pas besoin d'une junte d'Etat. Il n'y a ni
» procès ni discussion : c'est un fait avéré, prouvé, pa-
» tent. Ou les scélérats se rendront à l'imposante force
» de l'amiral, ou il faudra réunir les corps des troupes,
» en faire venir même du dehors si cela est besoin,
» avertir les pauvres femmes et les enfants de sortir,
» prendre par force les deux forts, selon les règles de
» la guerre, et ainsi terminer cette coupable et péril-
» leuse résistance.

» Le cardinal ne devait nommer aucun employé sans
» le proposer. Les assemblées, (source de tous les
» maux, et la véritable première réunion des rebelles),
» qui ont ruiné le royaume et détrôné le roi, restent
» pour toujours abolies, comme aussi les droits et les

» juridictions des Barons, afin d'enlever de l'esclavage
» un peuple fidèle qui a remis le Roi sur le trône, d'où
» la trahison, la félonie, la coupable indifférence des
» nobles l'avaient chassé.

» Que cela plaise ou non, c'est d'absolue nécessité :
» sans cela, le Roi ne gouvernera pas tranquillement
» six mois. Les peuples attendent de sa justice d'être
» récompensés après avoir fait tout pour lui.

» *Enfin, ma chère Miledy, recommandez à Milord Nel-*
» *son de traiter Naples comme si c'était une ville rebelle*
» *d'Irlande qui se fut conduite ainsi. Il ne faut pas avoir*
» *égard au nombre : les milliers de scélérats de moins ren-*
» *dront la France plus faible, et nous nous en trouverons*
» *mieux*. Eux ont mérité d'être jetés en Afrique, en
» Crimée : les jeter en France serait une charité. Ils
» mériteraient d'être marqués au fer rouge, afin que
» personne ne puisse plus être trompé par eux. Ainsi,
» c'est une récompense qu'ils s'accordent *en deman-*
» *dant d'aller en France.*

» Je vous recommande donc, ma chère Miledy, *la*
» *plus grande fermeté, force, vigueur, rigueur*. Il y va
» de notre future tranquillité. Le peuple fidèle le désire.

» Je vous recommande spécialement de me donner
» de vos nouvelles : vous pouvez vous imaginer mon
» attente.

» Croyez moi pour la vie, votre plus que sensible,
» affectueuse, reconnaissante amie. — CHARLOTTE. »

Le paquet du roi contenait un projet de décret dé-
clarant « que le Roi n'ayant jamais eu l'intention de
» capituler avec des rebelles, la capitulation devait être

» cassée, qu'il fallait créer une Junte d'Etat qui con-
» damnerait les chefs à mort, les subalternes à la prison
» et à l'exil, et tous, à la confiscation des biens. »

Enfin le roi écrivait de sa main « à son cher amiral » qu'il lui décernait le titre et l'apanage de duc de Bronte, transmissibles à ses héritiers. L'apanage, (dont Nelson, après son départ, ne retira jamais un sou) valait sur le papier 75,000 francs par an. —
« Ne m'enviez pas, Milord, de vouloir figurer dans
» une page de votre histoire. Puisqu'elle ne peut éviter
» de parler des services éminents que vous m'avez
» rendus, il me paraît juste aussi qu'elle fasse mention
» de ma reconnaissance, si bornée qu'elle soit. »

Comment cette récompense présentée d'une façon si flatteuse, si féline et qui laissait percer la griffe de Marie-Caroline sous la lourde patte de son mari, comment cette récompense n'éclaira-t-elle pas Nelson? Comment, en recevant ce parchemin royal, ne comprit-il pas que c'était le prix du sang qu'on lui demandait de verser !

Des écrivains (sans une preuve à l'appui, simplement parce qu'il s'agissait d'un membre de la famille des Rois), ont prétendu que Nelson avait déchiré la capitulation intervenue entre Ruffo et les Napolitains, alors que Ferdinand et Marie-Caroline ignoraient encore qu'elle eût été signée! Audacieuse assertion. Eh bien, si la lettre de la reine, que nous venons de citer, ne les convainc pas suffisamment, qu'ils lisent le document décisif que nous transcrivons dans son entier, avec ses divisions et ses alinéas.

Ce précieux papier est la copie même de la capitu-

lation, expédiée par Nelson à Palerme, et que Marie-Caroline retourna le jour même à l'amiral avec ses observations et ses instructions.

CAPITULATION DES FORTS NEUF ET DE L'ŒUF.

OBSERVATIONS AUTOGRAPHES DE LA REINE MARIE-CAROLINE.	TEXTE DE LA CAPITULATION.
	ARTICLE 1er
Capituler avec des propres rebelles, sans forces, sans espérance de secours de mer, avec des gens qui, après la clémence employée par leur Roi et Père, se sont battus en désespérés et maintenant viennent à résipiscence par la crainte seule ! *Je trouve que capituler avec des rebelles est se déshonorer. Ou il fallait les attaquer avec toutes les forces, ou les laisser rester jusqu'à meilleur temps.*	Les forts Neuf et de l'Œuf seront consignés aux commandants des troupes de S. M. le roi des Deux-Siciles et de ses alliés le roi d'Angleterre, l'empereur de Russie et la Porte Ottomane, avec les munitions de guerre et de bouche, avec toute l'artillerie existant dans les magasins, desquels objets il sera dressé un inventaire par les commissaires respectifs, après la signature de la présente capitulation.
	ARTICLE II.
Cet article est une véritable insolence. Les rebelles traitent avec leur souverain d'égal à égal et ont l'air d'avoir le dessus sur lui.	Les troupes qui composent les garnisons, garderont les forts jusqu'à ce que les bâtiments dont il sera parlé plus loin, destinés à transporter les individus qui voudront se rendre à Toulon, soient prêts à mettre à la voile. L'évacuation n'aura lieu qu'au moment de l'embarquement.

Celui-là est d'une infamie et d'une absurdité telles qu'il me répugne de parler des honneurs de ce drapeau de la rébellion. Cet article est tellement absurde que je ne sais comment on a pu le concevoir et encore moins l'écrire.

Autant dire que les coupables ne souffriront pas même une légère peine, ni aucune privation, après un aussi grand crime.

Cet article est tel, qu'on se demande pourquoi sont venues les troupes, puisqu'on permet aux félons de rester, de partir sans être inquiétés. C'est les encourager à préparer, de nouveau et mieux, une révolution pour une autre fois. C'est stimuler les malveillants de Sicile à faire la même chose, puisqu'ils n'auront rien à perdre et tout à gagner.

Si les deux sexes sont désignés expressément cela prouve qu'ils se sentent tous les deux coupables. La clause prouve le fait.

ARTICLE III.

Les garnisons sortiront avec les honneurs de la guerre, armes et bagages, tambours battants, drapeaux déployés, mèches allumées, chacune avec deux pièces de canon, et déposeront les armes sur le rivage.

ARTICLE IV.

Les personnes, propriétés, meubles de tous les individus composant les deux garnisons seront respectées et garanties.

ARTICLE V.

Tous ces individus auront le pouvoir et le choix de s'embarquer sur les bâtiments parlementaires qui leur seront donnés pour les transporter à Toulon, ou directement à Naples, sans être inquiétés ni eux ni leurs familles.

ARTICLE VI.

Les conditions insérées dans la présente capitulation sont communes à toutes les personnes des deux sexes réunies dans les forts.

Celui-là continue les mêmes principes de liberté entière et d'encouragement pour les félons rebelles, afin qu'ils puissent recommencer avec plus de succès leurs scélératesses.

ARTICLE VII.

Les mêmes conditions s'étendent à tous les prisonniers faits sur les troupes républicaines par les troupes de S. M. le roi des Deux-Siciles et celles des alliés, dans les diverses rencontres advenues avant le blocus des forts.

Absurde. Donner des otages comme si nous étions les vaincus, les accusés ! Dépendre d'une poignée de français, attendre leurs ordres, cela rend Naples un vil bagne français! Aussi la flotte britannique doit les ramener à l'obéissance et les traiter comme ils seraient traités à Toulon, à Brest ou à Rochefort.

ARTICLE VIII.

Les seigneurs l'archevêque de Salerne, de Micheroux, de Dillon et l'évêque d'Avellino retenus dans les forts, seront remis au commandant du fort Saint-Elme, où ils resteront comme otages jusqu'à ce qu'on ait reçu de Toulon la certitude que les prisonniers embarqués pour cette destination y sont arrivés.

Je voudrais que personne ne pût sortir. Tous forcés d'obtenir leur liberté les armes à la main, pour leur honneur et pour le bien du royaume et de la ville.

ARTICLE IX.

Tous les autres otages et prisonniers d'Etat enfermés dans les deux forts seront mis en liberté immédiatement après la signature de la présente capitulation.

Celui-ci par exemple est le comble de la bassesse et de la

ARTICLE X.

Tous les articles de cette capitulation ne pourront

lâcheté. On ne demande pas l'approbation de son propre souverain, alors qu'on agit contre ses ordres et ses instructions diamétralement contraires, et l'on demande l'approbation des rebelles, d'une poignée de français ! Cela montre la lâcheté des rebelles et l'inconcevable crime, stupidité ou non intelligence de ceux qui ont signé.

Et ce traité est une chose si infâme que, si par un miracle de la Providence, il ne naît pas quelque événement qui le rompe ou détruise, je me considère perdue et déshonorée.

Et je crois qu'au risque de mourir de la mal'aria, des fatigues ou d'une arquebusade des rebelles, le roi, d'un côté, le prince héritier de l'autre, doivent immédiatement armer les provinces, marcher contre la ville rebelle et s'ensevelir sous les ruines si elle résiste, plutôt que de rester les vils esclaves de ces coquins de français et de leurs infâmes émules les rebelles.

Mon sentiment, si cette infâme capitulation est respectée, est tel que je serais moins affligée de la perte du royaume que des effets que j'en attends.

être exécutés que lorsqu'elle aura été approuvée dans son entier par le commandant du fort Saint-Elme.

Ont signé : *Cardinal Ruffo* vicaire général et de Micheroux, — pour S. M. le roi des Deux-Siciles.

Her Handy, pour la Russie

Scus Leggerie ? (nom illisible) pour la Turquie.

C. S. Foote, pour l'Angleterre.

Massa et Méjean pour les républicains.

Avec de l'argent, tous les miracles sont possibles. Marie-Caroline obtint le sien à bon marché : pour un duché et son apanage, autant dire une signature, elle put rattraper les quelques milliers de victimes qui allaient lui échapper. Heureuse reine de Naples! Et toutes ces têtes, que devaient-elles lui rapporter? — l'exécration des contemporains, l'horreur même de sa propre famille et le juste mépris de la postérité.

Oui, grâce à Marie-Caroline, la capitulation fut déchirée par celui-là même qui avait osé écrire à Paul Ier de Russie : « La parole d'un amiral anglais, vaut autant que celle d'un Roi ou d'un Empereur ! »

Jusqu'alors cependant elle n'avait pas été ouvertement violée ; les instructions si précises de Marie-Caroline enlevèrent à Nelson ses derniers scrupules. Brutalement, sans pudeur, il jeta bas le masque en lançant un ordre qui déclarait que « si dans l'espace » de 24 heures les partisans de l'infâme république ne » s'abandonnaient pas à la clémence du Roi, lord » Nelson les considérerait comme encore en rébellion » et comme des ennemis de S. M. Silicienne. » (27 juin 1799.)

En vertu de cet ordre, on transforma en pontons les bâtiments des républicains prêts à partir pour Toulon. Des commissaires se rendirent à bord pour choisir quatre-vingt-quatre républicains, désignés comme les chefs principaux. Enchaînés deux à deux, ils furent débarqués et transportés dans les forts au milieu des hurlements de mort d'une populace furieuse. Les troupes anglaises, russes et turques occupèrent

les forts Neuf et de l'Œuf, et Troubridge reçut l'ordre d'investir et de réduire le fort Saint-Elme. Méjean, loin d'y mettre obstacle, laissa les batteries anglaises s'établir à portée de canon. Mécontent de la somme (800,000 *francs*) que lui offraient Ruffo et Micheroux, il s'adressa à Troubridge ; mais l'Anglais qui se voyait maître de la situation, refusa avec mépris. Le misérable dut en passer par les conditions de Ruffo [1].

En échange de cet or, « le château Saint-Elme » était consigné à S. M. Silicienne et à ses alliés. — » La garnison française, prisonnière de guerre, mais » repatriée sous le serment qu'elle ne combattrait plus » jusqu'à échange. — La garnison sortirait avec les » honneurs de la guerre. — Enfin, (ô honte éternelle !) » elle consignerait les sujets napolitains réfugiés dans » le fort, — non entre les mains du roi, — mais entre » les mains des alliés. »

Et le lendemain, lorsque les Français évacuèrent le fort, on put voir les sbires de Ferdinand, parcourant les rangs pour découvrir et arrêter les malheureux Italiens, escortés de Méjean qui se faisait un devoir de leur signaler les infortunés échappés à leurs recherches ! Il fit sortir des rangs deux officiers d'infanterie Matera et Belpaldi, nés à Naples, mais naturalisés français et qui servaient depuis plusieurs années dans notre armée ! Les commissaires des puissances alliées laissèrent accomplir devant eux, et sans protester, cet attentat au traité.

C'était un temps d'infamie.

1. Colletta.

On devait une récompense aux bandits de Ruffo et aux *lazzaroni*, « ce peuple fidèle. » On leur livra la ville. Depuis le 29 juin jusqu'au 8 juillet, Naples ne s'appartint plus ; elle était devenue la proie de tous les brigands des Deux-Siciles. Un témoin oculaire, Diomède Marinelli, a laissé dans son journal des détails à faire hésiter la plume. « L'horreur du massacre, du » pillage, du libertinage étaient montés à un tel point » qu'il m'est impossible de tout écrire. La basse plèbe, » (autrement dit les Sanfédistes) se piquait à qui inven- » terait un supplice nouveau, une obscénité plus hor- » rible [1]. » Une femme de qualité subit, à l'instigation » de lady Hamilton, les plus atroces outrages ; désha- » billée, fouettée sur la place publique, et ensuite » abandonnée à la bestiale populace. »

« J'ai vu, — dit Colletta, — au milieu de la place » même du Palais Royal, flamber un énorme bûcher: » dans ce brasier ardent la populace jeta cinq victimes » vivantes, et, lorsque les chairs furent suffisamment » grillées, les cannibales se mirent à les manger. »

Le cardinal Ruffo se décida enfin à réprimer ces actes de lèse-humanité, qui soulevaient l'horreur générale ; mais pour cela, il dut demander aide et main-forte aux soldats russes qui occupaient la ville.

On a appelé ces crimes « justice du peuple. » Nous attendions cet euphémisme, dans tous les temps si nécessaire aux apologistes de toutes les *Terreurs* (*Blanches ou Rouges*.) Et que fut la « justice du Roi » ? Une haine

1. Diomède Marinelli (Manuscrit. Tome ix. Bibl. Nat. de Naples.)

personnelle de Nelson ouvrira le martyrologe de Naples, une haine personnelle de Ferdinand le fermera : au total, deux assassinats.

Lorsque parut l'ordre de Nelson enjoignant à tous ceux qui avaient servi la République de s'abandonner à la clémence royale, le général Minichini écrivit à Nelson pour demander si cette sommation s'appliquait seulement à la garnison des deux forts, ou bien aussi à Francesco Caracciolo qui s'était enfui dans les montagnes. Nelson ne répondit pas à la question, mais fit publier une ordonnance qui mettait à prix la tête de Caracciolo. En même temps, des ordres sévères furent donnés afin que la populace n'assassinât pas l'amiral napolitain lors de son arrestation. Nelson voulait le tenir vivant.

Le prince Caracciolo, compris dans la capitulation des forts, ne douta pas un instant que cette convention ne fût déchirée par les vainqueurs. Sans plus attendre, sous les habits d'un paysan, il prit la route de la Calabre. Pendant son sommeil, un de ses anciens domestiques le livra aux agents de Nelson. On le ramena à Naples, les mains enchaînées, les vêtements déchirés, dans un état pitoyable, et, immédiatement, on le transporta à bord du *Foudroyant*.

Durant le trajet, l'infortuné se réjouissait de n'être pas livré au Vicaire-Général, mais d'être conduit devant un compagnon d'armes, avec qui il avait si souvent combattu, en partageant les mêmes périls et aussi la même gloire. Il se croyait en sûreté, ne doutant pas que Nelson ne le prît sous sa protection. Mais ce

bourreau féroce, tenant enfin dans ses mains l'homme qui, sans le vouloir, avait tant humilié son amour-propre durant la fuite royale, pour tout au monde n'eût pas renoncé à sa vengeance.

Caracciolo, vieillard septuagénaire, appartenait à une des plus hautes familles napolitaines. Entré dans la marine, il avait parcouru avec honneur une longue carrière. En 1795, le jour même où le *Censeur* se rendait à l'*Agamemnon*, commandé par Nelson, un second vaisseau français, le *Ça-ira*, amenait son pavillon au capitaine du *Tancrède*, le prince Caracciolo. L'amiral anglais Hotham, qui commandait en chef dans cette action, rendit justice au prince de la plus éclatante façon[1].

Ceci ne prouve que sa capacité ; voici, en faveur de sa fidélité. Nous avons vu son admirable conduite durant la fuite du roi à Palerme, où sans doute, il eût mieux fait de rester. Mais Caracciolo ne quitta Palerme *qu'avec l'expresse autorisation du roi*, lorsqu'il apprit le décret rigoureux de la République qui confisquait les biens des absents. A Naples, ses services furent impérieusement requis, et, après avoir été enrôlé de force comme simple matelot, il fut contraint, (au moins l'a-t-il soutenu jusqu'à la mort) d'accepter le commandement en chef de la marine républicaine.

Dès son arrivée sur le pont du *Foudroyant*, sa physionomie vénérable, ses manières calmes et dignes lui concilièrent la sympathie de presque tous les officiers

1. Colletta. — Forgues.

anglais. Le capitaine du vaisseau amiral, Hardy, l'ami de Nelson, — l'ami de la dernière heure, car l'amiral est mort dans ses bras, — qui fut témoin de cette scène douloureuse, nous a laissé un portrait de la victime : — « Caracciolo était de taille petite mais » bien prise, d'une apparence robuste. Il arrivait » abattu par les fatigues et les privations, avec des » vêtements dans un état déplorable. Après avoir » échangé avec nous quelques paroles en bon an- » glais, il fut aussitôt conduit dans notre salle d'ar- » mes, devant le conseil de guerre qui devait le ju- » ger [1].

Une heure après l'arrivée du prisonnier, Nelson assembla une cour martiale pour le juger : il en donna la présidence au comte Thurn, (d'origine autrichienne et créature de Marie-Caroline), l'ennemi déclaré, acharné de Caracciolo. — « Je vous charge par » le présent ordre de réunir et de présider cinq des » officiers les plus anciens qui sont sous votre com- » mandement, pour rechercher si ledit Caracciolo » est coupable des crimes dont il est accusé. *Dans » l'affirmative, vous me ferez connaître la condamnation » qui devrait être appliquée* » (29 juin 1799 [2].)

La cour martiale entra en séance à dix heures du matin. L'accusé demanda à prouver par témoins qu'il avait été contraint de servir malgré lui. Les juges, qui cependant étaient ses ennemis, n'osèrent pas s'opposer à la demande de Caracciolo. On en ré

1. Pettigrew. (*Life of Nelson.*)
2. *Despatches and letters of Nelson.* — London 1847.

féra à Nelson qui répondit « qu'aucun délai ne pouvait, ni ne devait être accordé. » Cette réponse équivalait à un assassinat, puisque toute la défense portait sur ce seul point: Caracciolo a-t-il·été contraint oui ou non de servir contre le roi? — A défaut des témoins refusés, l'accusé allégua sous serment cette excuse. On n'avait à lui reprocher qu'un seul fait, celui de n'avoir pas profité, pour s'enfuir, de certaines occasions plus ou moins favorables[1].

Le lieutenant Parson [2] nous a conservé quelques passages de la défense de Caracciolo; car, bien entendu, il ne lui avait pas été accordé d'avocat. Il terminait par ces mots prophétiques:

« Mais je suis en droit de croire que ma mort est
» préméditée, et que cette cour martiale n'est qu'une
» cour d'exécution. *Si ma supposition est fondée, que mon*
» *sang retombe sur votre tête et sur celles de vos enfants!*

Les débats avaient duré une heure. On fit retirer l'accusé pendant la délibération de l'arrêt. Le conseil condamna Caracciolo à la prison perpétuelle. Avant de faire connaître cette décision à l'accusé, le comte Thurn, conformément à l'ordre de Nelson, lui transmit la délibération. Nelson, qui attendait anxieusement le résultat dans la pièce à côté, répondit: « Non, *la mort* [3]. » Et les juges obéirent!

La sentence était rendue à midi, et Nelson, une demi-heure après, la sanctionnait en ces termes:

1. FORGUES.
2. *Nelsonians Reminiscences*, by lieutenant Parson.
3. COLLETTA.

« Ordre d'Horace Nelson au comte Thurn, commandant la frégate la *Minerva.*

» Attendu qu'un conseil de guerre d'officiers de la
» marine de S. M. Sicilienne a été réuni pour juger
» Francesco Caracciolo, accusé de rébellion contre
» son légitime souverain.

» Attendu que ledit conseil a reconnu pleinement
» prouvée l'accusation de rébellion et a condamné
» ledit Caracciolo à la peine de mort. Vous êtes, par
» le présent ordre, chargé de faire exécuter la sen-
» tence de mort contre ledit Caracciolo, en le faisant
» pendre à la vergue de misaine de la frégate de
» S. M. Sicilienne, *la Minerva.*

» L'exécution aura lieu ce soir même, à cinq
» heures. Le condamné restera pendu jusqu'au cou-
» cher du soleil, après quoi vous ferez couper la corde
» et jeter le condamné à la mer. » (29 juin 1799.)

C'est le cynisme hypocrite de Pilate qui, tout en consignant Jésus aux Juifs pour le mettre en croix, se lavait les mains. Mais la lâcheté hypocrite de l'amiral anglais est plus exécrable encore. Le bourreau, en rédigeant cet ordre officiel, pensait au lendemain; comme l'assassin avant le crime, il préparait un alibi. — « Vous me reprochez la mort de Caracciolo? Mais je suis innocent. Voyez mes ordres du 29 juin, ce sont des officiers napolitains, ses compatriotes, qui l'ont jugé, condamné et pendu sur un navire napolitain. »

Le comte Thurn communiqua l'ordre de Nelson au

condamné qui entendit sa sentence avec fermeté. Thurn lui demandant s'il avait quelque réclamation à présenter, il répondit : « Quand vous serez appelé à » rendre compte devant l'Eternel de cet assassinat, » vous pleurerez des larmes de sang. J'ai honte de » réclamer une faveur à des êtres pareils, cependant » il le faut. Je désirerais, si c'est possible, être fu- » sillé comme quelqu'un de ma condition, et non » pas être pendu comme un malfaiteur ou un chien. » Thurn riposta sèchement : « Votre demande est inadmissible [1]. »

Caracciolo s'adressa alors au lieutenant Parkinson, chargé de répondre de sa personne durant sa détention à bord du *Foudroyant*. Il le pria d'intercéder en sa faveur auprès de l'amiral, une première fois pour obtenir un second jugement, ensuite pour que le supplice fût changé. — « Je suis un vieux soldat, je ne » laisse point d'enfants pour pleurer ma mort, et, à » mon âge, on regrette peu la vie : mais, je l'avoue, je » me désespère à l'idée d'être pendu comme un scé- » lérat. Qu'on me fasse la grâce de me passer par les » armes ! » Le jeune lieutenant très ému se rendit auprès de Nelson qui causait dans le salon du *Foudroyant* avec lady Hamilton. L'amiral répondit à la première demande : « Caracciolo a été loyalement (?) » jugé par des officiers ses compatriotes : je n'ai pas » le droit d'intervenir. » — Parkinson, sans se décourager, revint un peu plus tard ; mais Nelson irrité

1. *Nelsonians Reminiscences.*

l'interrompit brusquement : « Retirez-vous, monsieur, » et faites votre devoir [1]. »

On a affirmé que le prince Caracciolo avait autrefois rendu d'importants services à lady Hamilton et à sir William ; mais on ignore dans quelles circonstances. Le lieutenant Parkinson, estimant qu'une démarche auprès de lady Hamilton pourrait amener un heureux résultat, sollicita une audience de la favorite : il lui fut impossible de parvenir jusqu'à elle.

A quatre heures, on conduisit le prisonnier à bord de la *Minerva*. Sur le pont, ses vieux matelots, qui se rappelaient sa bonté et sa justice, le saluèrent respectueusement, en s'essuyant les yeux. Comme dernière grâce, Caracciodo demanda à Thurn d'être inhumé en terre sainte, dans un mausolée de famille. Cette faible faveur, — et même en était-ce une ? — lui fut encore refusée !

A l'heure dite, lorsque la cloche du bord « piquait » cinq coups, le condamné s'avança de lui-même sous une corde mince qui descendait de la vergue de misaine ; il tendit la tête, et aussitôt, sur un signal du comte Thurn, douze vigoureux matelots hissèrent le corps.

Et Emma Hamilton, invisible pour intercéder en faveur du condamné, se retrouva soudain pour assister au supplice. Caracciolo fut pendu sous ses yeux : tandis qu'il se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, la barque de lady Hamilton

1. Forgues.

fit plusieurs fois le tour de la frégate la *Minerva* [1] !

« On ne comprend guère, — dit Forgues —, com-
» ment un pareil spectacle ne guérit pas Nelson de
» son fol amour. »

Et pourquoi cela ? Vit-on jamais couple mieux assorti ? Tous les deux firent acte de présence. La seule différence fut qu'Emma, pour savourer de plus près les détails de l'agonie, se rendit sous les vergues de la *Minerva*. Mais Nelson, que son rang retenait sur le *Foudroyant*, mouillé à un quart d'encâblure de la *Minerva* (50 mètres), a pu se vanter, avec une sauvage complaisance, d'avoir assisté au dénouement de cette épouvantable tragédie !

Au coucher du soleil, le cadavre, fut lancé à la mer avec un lest de deux cent cinquante livres.

Le cynisme laconique, avec lequel Nelson annonça à son chef l'exécution de Caracciolo, montre une fois de plus la froide cruauté de cet homme. Il écrivit à lord Keith :

« Caracciolo a été exécuté le 29 juin, à bord du

1. COLLETTA. — PALUMBO — FORGUES. — La notice *Hamilton*, dans le *grand Dictionnaire Universel du* XIX[e] *siècle*, fourmille d'erreurs. Mais la fantaisie de l'auteur dépasse toutes limites dans le récit de l'exécution de Caracciolo. « *C'est du pont du Foudroyant* (le vaisseau de Nelson) que Marie-Caroline et lady Hamilton suivirent curieusement, à l'aide d'une longue vue, tous les détails de l'exécution. »

Marie-Caroline a assez de crimes sur la conscience, sans encore la charger de cet assassinat. Elle était, ce jour-là, à Palerme ; il nous paraît difficile que, même avec une longue vue, elle ait pu voir pendre Caracciolo dans la rade de Naples.

» vaisseau de S. M. Sicilienne *la Minerva*. Je suis,
» etc., — Nelson. »

Peut-être lord Keith et lord Saint-Vincent s'indignèrent-ils en apprenant cet assassinat juridique ? Ceux qui avaient supporté que Nelson foulât aux pieds toutes les lois morales, ne pouvaient s'étonner qu'il violât toutes les lois civiles. Libre aux hommes d'État de douter de cette vérité enseignée par l'histoire : les lois civiles sont toujours respectées dans la même proportion que les lois morales. Les deux amiraux montrèrent la plus complète indifférence et donnèrent ainsi un assentiment tacite aux crimes que commettait leur subordonné.

Cependant une signature anglaise avait été apposée au bas de cette même capitulation que Nelson annulait, la signature du capitaine Foote, à qui, d'ailleurs, il ne reprocha nullement d'avoir signé « l'infâme capitulation [1] ». Les plénipotentiaires russes et turcs protestèrent énergiquement contre cette violation inouïe. L'amiral russe avait même déclaré qu'il prenait sous sa protection les prisonniers français, et qu'il ne permettrait pas qu'on y touchât. Pour étouffer leurs protestations, Nelson imagina d'éloigner l'officier anglais qui avait signé. Le capitaine Foote absent, les autres plénipotentiaires, réduits à eux-mêmes, sans approuver la violation, garderaient le silence.

Et comme Emma et Nelson avaient hâte d'annon-

1. Forgues.

cer à Marie-Caroline la mort de Caracciolo et de recevoir d'elle de nouvelles instructions, l'amiral expédia le même jour (29 juin) les lettres d'Emma à la reine par un cutter de l'escadre, avec l'ordre, « aussitôt la réponse reçue, » de revenir sans perdre une minute de temps [1]. Puis faisant appeler le capitaine Foote, il lui ordonna de partir sur-le-champ avec le *Sea-horse* « pour se mettre à Palerme à la disposition de Leurs Majestés, qui, probablement, s'embarqueront sur votre bord. »

Éloigner ce témoin gênant ne suffisait point, il fallait aussi faire revenir le roi et la reine, afin de légitimer par leur présence et les faits accomplis, et les vengeances qui devaient suivre. Nul doute que Nelson ait fait pendre Caracciolo froidement, sans le moindre remords, — ces grands généraux, ces illustres tueurs d'hommes comptent pour peu de chose une vie humaine ; — mais il est impossible qu'il n'ait pas longuement hésité avant de violer cette grande loi des sociétés civilisées, le respect des traités. Telle était la raison qui lui faisait désirer la prompte arrivée de Ferdinand. Le roi présent, il pourrait agir et parler au nom de ce mannequin pour exécuter les instructions de Marie-Caroline, tout en laissant peser sur lui seul cette terrible responsabilité. Et plus tard, à l'heure des justifications, il répondrait à l'Angleterre ce mensonge atroce : « Rien n'a été » promis par un officier anglais que le roi des Deux-

1. *Despatches and letters of Nelson.*

» Siciles n'ait complètement tenu, même à l'encontre
» des ordres qu'il avait donnés au cardinal Ruffo. »

Mais encore, pour commettre cet attentat inouï, fallait-il un prétexte ! Ferdinand déclara donc « qu'il n'avait jamais voulu négocier avec des sujets rebelles. » — Sujets rebelles ? Cette appréciation royale serait facile à réfuter. Sans entamer une longue dissertation sur la royauté de *droit divin* et le droit imprescriptible de la *souveraineté populaire*, remarquons cependant qu'une nation, abandonnée à elle-même, et dont le chef, au lieu de la défendre, avait fui en emportant le trésor public, exerçait le plus juste de ses droits en déclarant déchu ce despote fugitif et en se donnant un gouvernement. Cette nation, accomplissant cet acte de salut public, était-elle rebelle ?

Admettons même comme fondée cette appréciation de Ferdinand, tenons avec lui les républicains pour des rebelles : comment alors le cardinal Ruffo, son lieutenant muni de pleins pouvoirs, consentit-il à traiter avec eux et même fit-il les premières ouvertures pour amener le traité ? En apposant sa signature au bas de ce document, il reconnaissait donc les républicains comme une puissance avec laquelle il pouvait traiter, et non comme des rebelles.

Mais pourquoi discuter ? Nous cherchons vainement, depuis 1800 jusqu'à nos jours, un écrivain qui ait osé, non pas donner raison à Ferdinand, mais le défendre [1].

1. Nous voulons dire que les apologistes de Marie-Caroline et de Ferdinand se sont bornés à nier leur participation au crime. C'était plus facile que de chercher à les en disculper.

Lord Keith et lord Saint-Vincent auraient dû pour leur honneur, pour l'honneur de l'Angleterre, s'opposer à cette violation manifeste du droit des gens. Mais attendre bonne foi et moralité de ce peuple marchand, serait comme demander de la loyauté au renard. Au surplus ils étaient coutumiers du fait.

Lord Keith ne déchira-t-il pas la convention d'El-Arich, signée par sir Sydney Smith, pour l'évacuation de l'Egypte par l'armée française? Reçut-il le moindre blâme de son gouvernement? Loin de là, on le félicita; le ministre le couvrit devant le Parlement : « *Il faut,* » *— dit-il à la Chambre, — que cette armée sans foi* » *serve d'exemple. L'intérêt du genre humain demande* » *sa destruction.* »

Le 3 juillet, Ferdinand s'embarqua sur la frégate qui devait le ramener à Naples. Il emmenait avec lui le général Acton, devenu son inséparable depuis que ses services auprès de la reine n'étaient plus appréciés. Quant à Marie-Caroline, bon gré mal gré, elle dut demeurer à Palerme, et voici les raisons qu'elle en donnait à Emma.

« Palerme 2 juillet 1799 »

« Ma chère Miledy — j'ai reçu avec une reconnais-» sance infini vos chères et obligeantes lettres, trois » de Samedy et une d'un jour plus tôt avec la note » des Jacobins arrêtés et qui sont une portion des » plus scélérats que nous avons eu. J'ai vu aussy la » triste et méritée fin du malheureux et forcené Ca-» racciolo. *Je sens bien tout ce que votre excellent cœur*

» *aura souffert et cella augmente ma reconnaissance*[1].

» Je vois aussy tout ce que vous me marquez et » suis pénétrée de reconnaissance. Par tout ce que » l'on voit et apprend la confusion est immense dans » ce malheureux et à plaindre Naples. Une force effec- » tive de terre pour tenir l'ordre aurait été bien né- » cessaire. Mais enfin vous, mes bons amis, vous » avez fait des prodiges, et je sens avec reconnais- » sance toutes vos fatigues.

» Ce soir, durant le moment que je vous écris, est » arrivé le brick Portugais avec des lettres du 30 et » celles du cher amiral pour le roi. Cecy a fait décider » le Roy qui partira demain soir. *Cella me coute déjà* » *et me coutera encore bien plus de larmes, mais le Roi* » *qui partira demain soir n'a pas cru convenable que j'y* » *aille pour le peu de temps qu'il conte d'y rester...* » Enfin il va demain soir avec Acton.

» Castelcicala et Ascoli l'accompagneront; peut être » prendront ils 1,000 hommes de cavalerie et 600 d'in- » fanterie qui marcheront avec Acton et Bourcard. » Le Roi veut s'embarquer sur sa frégate, accompa- » gné de l'anglaise et du brick portugais.

» Je resterai bien tristement, faisant des vœux au » Ciel pour que tout réussisse pour la gloire et le vrai » bien, *mais je suis profondément affectée* et me compte » pour ce que je veux et dois futurement être.

» *C'est bien à présent, ma chère Miledy, que j'inter-* » *prète votre amitié pour me tout écrire, car tous mes*

1. Souffert ! en se promenant sous la vergue du pendu !

» *correspondants vont se taire voyant mon inutilité et* » *craignant de se compromettre*. Mais j'espère que ma » bonne amie ne m'oubliera point, quoique réléguée » à Palerme.

» Cecy va faire époque pour moi. Ne croyez point » que je n'ai pas voulu venir par aucune raison ou » caprice. J'y ai été amenée par bien des motifs, » *personne ne m'y voulant*. D'ailleurs j'ai craint de faire » tort à l'Amour et à l'Enthousiasme que le Roi » inspirera et qui n'est pas le même pour moi. Enfin » milles raisons de prudence m'ont fait un devoir qui » me coûte infiniment.

» Je continuerai à profiter de votre amitié en vous » adressant mes différentes lettres et en disant aux » autres pour moi qu'ils vous les portent. Je veux » espérer que les choses avec le cardinal s'arrange- » ront, mais je prévois bien des orages, *et alors on* » *me regrettera*. Enfin mon cœur est plein et j'aurais » beaucoup à dire.

» Adieu, ma chère Miledy, plaignez moi, ne m'ou- » bliez point, faites moi, je vous conjure, savoir toutes » vos nouvelles et croyez moi de cœur et pour la vie, » votre bien attachée et reconnaissante amie. — » CHARLOTTE. »

» *P. S.* — A mon vertueux autant que Brave cher » Amiral mes compliments de même qu'au Chevalier. »

Que de sous-entendus transparents ! Comme on sent entre les lignes la fureur, la rage désespérée de Marie-Caroline de se voir délaissée à Palerme ! Le

châtiment commençait. Déjà tous la fuyaient, jusqu'à celui qui fut sa créature et tout à la fois son maître en perversion, Acton. Dans les lettres suivantes elle s'exprimera encore plus clairement.

« 3 Juillet, Palerme »

« Ma chère Miledy, vous m'avez entièrement oubliée.
» Me voilà depuis quatre ou cinq jours sans la moin-
» dre nouvelle ; depuis la mort de Caracciolo, je ne
» sais plus rien de Naples, dans ce moment où l'on
» voulait attaquer Saint-Elme.

» Que l'on m'oublie à Palerme quand le roi sera de-
» vant Naples, quand la *fonte* du bien et du mal est
» là (?), je m'y attends et j'y suis préparée ; mais
» avant, elle me tient en peine et inquiétude. Ni le
» cardinal, ni personne écrit ; enfin, tout sera j'espère
» pour le mieux.

» Je calcule aujourd'hui le Roi arrivé et je désire
» vivement son prompt retour et surtout qu'il n'ex-
» pose point sa personne, car des mauvaises person-
» nes sont encore infinies à Naples et beaucoup se
» présenteront.

» Adieu, ma chère Miledy, ne m'oubliez point
» entièrement dans ma relégation et croyez moi pour
» la vie, votre éternelle, sincère et reconnaissante
» amie. — CHARLOTTE. »

Revenons à Naples.

Que devenait cette malheureuse ville, livrée au pillage, sans gouvernement, que dis-je, — avec deux autorités qui ne cherchaient qu'à se contrecarrer?

Nelson, dont l'ivresse sanguinaire croissait d'heure en heure, prétendait dicter sa loi du haut du *Foudroyant* ; Ruffo, fort de l'appui de ses bandes, repoussait toute immixtion de l'Anglais. Ferdinand aurait seul pu mettre fin à ce déplorable conflit ; mais nous verrons que son arrivée, loin d'améliorer la situation, l'aggrava par l'appui qu'il accorda à Nelson.

En attendant, Ruffo, qui se considérait avec raison son lieutenant, institua une junte d'Etat. Un reste de pudeur, de justice peut-être, présida aux nominations. Le tribunal se trouva composé en grande partie de gens de bien, qui ne voulurent pas commencer leur œuvre avant l'arrivée du roi. Un calme relatif se rétablit dans la ville.

Au contraire, en mer, les pontons sous la dépendance de Nelson retentissaient des cris désespérés des victimes que les marins anglais frappaient à mort. Le vaisseau amiral *le Foudroyant* avait été transformé en ponton. Nelson, du haut de la dunette, pouvait apercevoir les prisonniers qui se tordaient sous le nerf de bœuf, en hurlant de douleur. L'accès du vaisseau était absolument interdit. Et quand, parfois, il faiblissait, Emma Hamilton était là pour lui rappeler les instructions de Marie-Caroline : — « *Sévérité — fermeté — vigueur — rigueur* contre la noblesse et la bourgeoisie. » Et nobles et bourgeois venaient s'engouffrer dans cet enfer humain. La lecture du journal de bord du *Foudroyant* arracherait des larmes à un forban... [1]

1. *Despatches and letters of Nelson.*

Le roi parut devant Naples le 8 juillet. Un manifeste annonça clairement que l'arrivée de ce tyran imbécile sonnait l'heure de mort des vaincus. Les *lazzaroni*, massés sur le rivage, saluèrent avec des hurlements de joie le vaisseau royal ; tous se précitèrent pour recevoir leur *Nazone* bien-aimé, mais Ferdinand, ne se fiant point à ses chers enfants, (comme il les appelle dans son manifeste), refusa de débarquer. Il reçut sur son bord les ministres nommés par Ruffo, les anciens courtisans, les sbires, tous attentifs et empressés à demander de ses nouvelles et de celles de la reine.

La junte d'Etat se présenta tout entière, pour exposer au roi qu'il était juste et sage que la capitulation suivît son cours ; juste, parce que rien n'avait obligé le roi ou son représentant à signer ; sage, parce qu'il serait déplorable que les peuples ne puissent plus croire à la parole d'un roi. Ferdinand gardait un silence de mauvais augure : Acton, présent à l'entrevue, déclara que si la capitulation n'était pas exécutée, la junte pouvait s'en rapporter à la clémence du roi.

Mais quelle clémence, quelle générosité attendre d'un despote hypocrite et menteur, violant d'un cœur si léger sa parole ?

Acton conclut en invitant la junte à faire une classification des quarante mille personnes arrêtées. Les magistrats répondirent que l'on devait mettre en liberté tous ceux auxquels on n'imputait que des actes commis depuis l'entrée des Français. La révolu-

tion napolitaine ne pouvait pas être considérée comme une rébellion. Les républicains n'étaient pas des rebelles et Sa Majesté ne devait pas tenir pour criminels les actes commis depuis son départ de Naples, depuis que, *par droit de conquête*, les Français avaient occupé les Etats napolitains.

La junte ajoutait que même l'on ne pouvait rechercher les républicains pour avoir professé des maximes contraires au principe monarchique, attendu que ces maximes étant celles des vainqueurs, les Napolitains avaient été obligés de subir la loi. Vouloir soutenir la doctrine qu'un peuple, malgré la conquête, doit demeurer fidèle au gouvernement déchu, c'est, de propos délibéré, fomenter la guerre civile, éterniser la guerre, et provoquer la ruine d'une nation.

Les principes de la junte étaient ceux de la raison et de la justice ; ils ne pouvaient être ceux de Ferdinand, ou plutôt des meneurs qui le faisaient parler. Une junte aussi humaine ne représentait plus son époque : elle fut remerciée pour faire place à un nouveau tribunal « plus à la hauteur de la situation. » Ce n'est pas tout : comme Nelson et lady Hamilton craignaient l'influence de Ruffo dans le choix des nouveaux magistrats, ils décidèrent Ferdinand à ne rien signer avant d'avoir reçu les avis de la reine.

En effet, peu de jours après, Marie-Caroline envoya de Palerme, non pas seulement les noms, mais *les magistrats eux-mêmes*. Elle n'avait voulu laisser à personne le soin de les choisir. Elle dressa soigneusement les listes de proscription avec l'aide des rapports des

espions qu'elle avait entretenus à Naples, durant la république ; elle n'eut plus qu'à ajouter les noms des ennemis dont elle poursuivait personnellement la mort. Ces listes furent expédiées à son policier suprême, le prince Castelcicala.

Les deux lettres suivantes sont concluantes. C'est du boudoir de la reine que partiront les ordres de vie ou de mort pour tout un peuple.

« 7 juillet 1799 »

» Ma chère Miledy. — Je vous dois milles et milles » remercimens pour vos deux lettres que, hier au soir » bien tard, j'ai encore reçus. Je vois dans elles tout » ce que avec tant d'amitié vous me dites.

» A l'heure où je vous écris, je crois que le Roi sera » déjà arrivé à Naples, parce que, Grâce à Dieu, la » barque partie le 5 de ce mois l'a rencontré à 40 mil- » les hors de Capri. Cella m'a consollé et tranquillisé. » Mon attachement à sa personne, mon zèle dans du » bien, j'ose dire mon Enthousiasme, me ferait désirer » infiniment d'aller à Naples. *Je n'ai pu l'obtenir, et ma* » *raison m'a fait sentir que c'est pour le mieux. Haïe* » *(quoique avec injustice) mais haïe comme je le suis, on* » *m'aurait tout attribué en mal et comme esprit de ven-* » *gence. Enfin la nation napolitaine même et le parti* » *Dominant qui renait avec force auraient hurlé contre* » *moi.*

» Qu'ainsi vu, les choses renaissent bien, ou le » Royaume prend une assiette de tranquillité et tout » renait sur des bases sûres, et alors j'y retournerai

» comme Etrangère ne me mêlant absolument de » rien, ou les choses restent avec des factions et alors » je resterai en Sicile, ou j'irais me retirer du monde » quelque part.

» Vous n'avez point une idée, ma chère Miledy, » comme je suis affectée, trop interessée de sauver la » Sicile et de reprendre le patrimoine de mes Enfans. » Je ne vous ai jamais assez développé combien mon » âme est afectée de tout ce que j'ai éprouvé.

» *Je vois le cardinal d'une conduite très équivoque.* Il » faudra actuellement voir comment il se conduira. » Ou il demandera de quitter sa place (et il le deman- » dera comme on fait quand on veut l'obtenir et que » ce n'est point un simple propos), ou il pliera à tout » ce qu'on lui demandera pour rester à la tête du » Gouvernement. Je sais dans l'un et l'autre cas ce » que je devrais juger et je sais quel sera celui qui » me fera trembler.

» Mais actuellement toutes ces réflexions sont inu- » tiles et ne sont que pour moi. Le roi, les ministres » sur les lieux arrangeront, je l'espère, tout pour le » mieux.

» La San Marco.......[1] (sic) Cella m'a faite bien de » la peine, mais je lui ai écrite plusieurs fois de venir,

1. La marquise de San Marco.— Dans un chapitre précédent nous avons dû arrêter court la citation du *Rapport* de Lomonaco à Carnot, précisément lorsqu'il arrive à parler de la marquise de San Marco et des « deux fonctions intimes » qu'elle remplissait, depuis des années, auprès de la reine. Pour la punir de n'avoir pas suivi la reine à Palerme, on l'avait emprisonnée comme ... *Jacobine!*

» du bord du *Vanguard* avant de partir, et de Palerme, » elle n'est pas venue. *Avec la haine qu'on me portait,* » *elle n'a point été emprisonnée!* Manthonè, Perusio, » mary de la Della Rocca, Sant'Angelo, Piscarello, » sont tous amis à elle. Tout cecy m'oblige à mon » silence. Si madame de San Marco aura des besoins » pécuniaires, elle peut compter sur moi toute sa vie, » mais tous les liens d'interet, d'amitié sont brisés » par sa conduite, ternis. Quant à ces Migliaro, lui est » un sot, un bas courtisan ou républicain, toujours un » pauvre sire; elle est une vipère, une langue infer- » nale, une femme qui a toujours fait profession de » déchirer la Cour et le Gouvernement, qui d'abord, » après notre départ, déploya un Caractère Diaboli- » que, et fut un des plus forts piliers féminins de la » Rébellion Aristocratique qui a déthroné le Roi, en » chassant son Vicaire Général, avant la venue des » Français.

» Enfin, ma chère miledy, j'ai le malheur de con- » naitre à fond la noblesse et toutes les classes napo- » litaines et je dirai toujours de même, il n'y a que » les Bourgeois artisans et le bas peuple fidèles et » attachés. Mais le dernier donne quelquefois dans la » licence, mais les sentiments sont bons. Cette convic- » tion fait que je n'ai aucune commission à vous » donner, car je suis bien décidée en revenant à » Naples de vivre entièrement isolée de tout le monde. » L'épreuve des 31 années que j'y ai vécu existe, » m'ayant fait une impression qui ne s'effacera jamais » et pour obliger chacun je me suis trouvée isolée.

» Je suis prête à retourner à Naples, au moment où » le Roi le voudra, je n'y ai aucune difficulté, mais j'y » porterai mes reflexions, convictions et mon plan » formé depuis 6 mois de pensées et suite sur tout ce » qui s'est passé.

» Je vois que les Châteaux continuent à se défendre: » il faut qu'ils aient quelque espoir de secours. (Suit » ici le paragraphe relatif à Méjéan déjà cité.)

» Ma santé est très soufrante. Nous ne soufrons » presque point de la chaleur à Palerme, vu les vents » frais de l'après midi. Toute ma chère famille se porte » bien. Nous allons tous les jours à un *Te Deum* prier » et porter processionnellement le Saint Sacrement, » bénir la mer et prier pour le roi et Naples. C'est » tout ce que je puis faire, et je le fais bien volontiers, » car pour le reste je suis inutile.

» Adieu, ma chère Miledy, continuez moi vos nou- » velles. Dans ce moment surtout, elles me deviennent » bien intéressantes et je fie à votre amitié que vous » ne me les laisserez point manquer.

» Je vous prie faites taire votre cœur Bienfaisant et » ne pensez qu'aux malheurs causés et à ceux qu'ils » sont encore prompts à faire [1]. Le pauvre Belmonte » a su, d'autre part, l'arrestation de son frère : il en » est très affecté, plus de le voir coupable que du » reste. *On ne voit que des gens malheureux et cella rend* » *bien triste* [2].

1. Une reine priant une fille des rues de ne pas se laisser attendrir !

2. Elle est triste de voir des gens malheureux, et deux lignes

» Adieu, ma chère Miledy, mille complimens au » Chevalier. Mes plus sincères remerciemens et com- » plimens au cher amiral. Que je désire vous revoir » tous! Et soyez assurée de l'invariable, sincère, » tendre amitié comme de l'éternelle reconnaissance » de votre sincère amie.— CHARLOTTE. »

Cinq jours plus tard, Marie-Caroline s'empressait d'annoncer à Emma le départ des juges de son choix.

« Palerme, 13 juillet 1799.

» Ma chère Miledy, je vous écris par le capitaine » qui m'a remis les drapeaux de Saint-Elme et qui s'en » retourne. Je l'ai prié de prendre sous son escorte le » batiment où sont embarqués les magistrats Siciliens » qui forment la nouvelle Junte d'Etat avec l'honnête » Guidobaldi et plusieurs napolitains. Il y a aussi une » seconde Polaque avec la femme de Farini et ses » enfants. Tous ont peur du Forban, et, étant sous la » protection d'un Anglais, ils se trouveront en sûreté » et tranquilles.

» Comment va votre santé, ma chère Miledy? Vous » ne m'en parlez pas du tout, et cependant vous devez » considérer combien elle m'intéresse. Je crains qu'à » bord vous ne souffriez avec les chaleurs. Faites » moi connaitre tout ce qui vous concerne, parce que » cella m'est bien à cœur.

» Des drapeaux qui m'ont été expédiés, les deux

plus haut elle recommande à la féroce Emma de se montrer impitoyable!

» Français, l'un a été porté à l'église cathédrale de » Sainte Rosalie comme trophée, et l'autre, je l'ai » envoyé au père Arcieri à Guadagna. Les deux dra» peaux Vésuviens appartenant aux rebelles, je les ai » fait brûler par le bourreau, aux quatre coins de la » ville, et jeter les cendres dans la mer, pour faire de » l'effet sur le peuple.

» Nous commençons à avoir très chaud. Je m'ima» gine combien vous devez être incommodée. Je vous » remercie pour tout ce que vous me dites; vous » l'attribuez à des accès de mauvaise humeur, j'en ai » accommodé des centaines? Dieu veuille que tout ce » qui se décide soit pour le mieux, parce que de cella » dépend la tranquillité future.

» Je suis toujours en pensée près de vous. J'aurais » eu bien du plaisir à entendre les acclamations du » peuple. Quant à moi j'ai perdu le sommeil et l'ap» pétit; je ne digère rien et cella m'affaiblit encore » plus..... Patience.

» Adieu, ma chère Miledy. Dites à mon Héros, à » notre cher Lord Nelson tout ce que je peux ressen» tir, mais non exprimer, de la reconnaissance que » j'ai pour lui. Mille saluts au Chevalier. *Ecrivez moi* » *tout, tout*. Croyez moi pour la vie, votre sincère, » affectueuse CHARLOTTE. »

Le navire sicilien avait à peine débarqué ses passagers, que Ferdinand, après avoir confirmé les choix de la reine, ordonnait à la Junte de commencer immédiatement ses travaux.

Le couvent de Monte Oliveto avait été désigné pour recevoir la Junte. Le matin même où la composition de ce tribunal funèbre fut affichée à la porte de l'édifice,[1] un pauvre médecin de campagne [2], Diomède Marinelli, prenait note de ces noms terribles pour les transcrire dans son *Journal* d'une main tremblante, en pensant à son frère, qui n'avait à attendre de pareils jugès que la mort ou l'exil. Il a copié l'ordre même du tableau, et sans omettre rien.

« MINISTRES DE LA JUNTE D'ÉTAT. »

» *Président*... Don Felice DAMIANI. — *Procureur du* » *Roi* : Giuseppe GUIDOBALDI. — *Conseillers :* Antonio » DELLA ROSSA. — Vincenzo SPECIALE. — Angelo » FIORE. — Gaetano SAMAUSTO. — *Bourreau :* Thom- » maso PARADISO. »

Un diplomate écrivait un jour de Marie-Caroline à son gouvernement « qu'elle était imprévoyante et lé-

1. Le même immeuble sert aujourd'hui à la cour de cassation. On lit sur une table de marbre, au-dessus de la porte : — « Naples ayant enfin secoué son esclavage séculaire—transmet » aux générations à venir—par cette inscription, sa haine sainte » — contre l'inhumaine cruauté de la Junte d'Etat — qui, en » 1799, siégea ici sous les Bourbons. (Par décret du conseil » provincial de Naples, le 22 septembre 1864.) »

2. D. MARINELLI. — (Manuscrit inédit. Vol. XI. Bib. Nat. de Naples). Remercions ce petit médecin de campagne : sans lui, on ignorerait bien des détails précieux. Son volumineux manuscrit mériterait d'être publié. Peut-être le serait-il déjà, sans l'étonnant mauvais vouloir des conservateurs de la bibliothèque. Il faut « la croix et la bannière » pour obtenir la faveur de prendre, en courant, quelques notes.

gère. » — Imprévoyante ! Alors que non seulement elle envoyait les juges, mais encore qu'elle les faisait accompagner d'un bourreau !

Tous ces « ministres » étaient Siciliens, à l'exception du Calabrais Della Rossa. Les meneurs du tribunal étaient Vincenzo Speciale et « l'honnête » Guidobaldi, deux méchants procureurs qui, grâce à un trait de plume de la reine, allaient disposer en maîtres de la vie de quarante mille accusés.

Speciale était un aventurier, le dernier des hommes de loi siciliens, nommé directement par la reine juge à la prêture de Palerme.

Guidobaldi végétait misérable ; lorsque Marie-Caroline établit l'Inquisition d'Etat, il s'offrit comme agent. Il déploya un tel zèle, rendit de tels services, dénonçant indifféremment amis et ennemis, qu'il fut appelé par la reine à la direction de sa police secrète. Un seul trait fera juger de sa férocité ; il disait à ses familiers : « Je ne dîne avec appétit que lorsque j'ai » envoyé la tête d'un Jacobin rouler sur l'échafaud de » la place du Marché Neuf. »

Les rares documents déposés aux Archives de Naples ont échappé, comme par miracle, à l'auto-da-fé ordonné par les Bourbons aussitôt que la Junte eut terminé sa tâche. Parmi ces pièces, les ordres d'exécution, les notes des dépenses des exécutions, portent sans exception les signatures de Speciale et de Guidobaldi. La première, très déliée, élégante, est jetée sur le papier par un homme qui a hâte de retourner à ses plaisirs, la seconde, lourde et indéchiffrable se traîne

péniblement, comme si le remords pesait déjà sur la plume qui la traçait.

Les instructions données à la Junte et rédigées par Castelcicala (un Billaud-Varenne) partaient de ce principe : « 1° *Devaient être condamnés à mort tous ceux qui* » *avaient accepté la République.*

» 2° *Etaient considérés comme l'ayant acceptée, tous* » *ceux qui avaient porté la cocarde tricolore.* »

Cette formule rectiligne envoyait à la mort quarante mille Napolitains.

Les instructions admettaient « *que le Roi était parti*, » mais elles ajoutaient que « *même le Roi absent, il était* » *toujours présent à Naples.* »

Singulière distinction qui nous ramène à Caligula condamnant à mort ceux qui pleuraient la mort de Drusilla, et ceux qui s'en réjouissaient [1].

Ferdinand IV, lorsqu'il s'agissait de punir les républicains, déclarait que le royaume n'avait jamais été perdu ; par contre, afin de pouvoir retirer à Naples et aux provinces leurs privilèges, il affirmait avoir reconquis son royaume [2].

Avant l'ouverture des audiences, le roi avisa les ma-

1. La ressemblance est encore plus frappante si l'on relève quelques chefs d'accusation capitale : — *Avoir porté les cheveux courts* (imitation des Républicains français.) Crime. — *Avoir laissé pousser sa barbe* (même motif). Crime. — *Avoir assisté en curieux à une cérémonie républicaine.* — Crime. — *Avoir quêté pour les blessés napolitains.* — Crime.

2. Les deux édits subsistent. — Dans le premier le royaume est déclaré *royaume de conquête,* dans le second le roi déclare que *le royaume n'a jamais été perdu.* (Voir les textes dans V. Coco).

gistrats qu'il pardonnait aux *lazzaroni* le pillage de son palais et tous leurs autres crimes, *parce que cela avait été exécuté en son nom*, et qu'il espérait que ses sujets, imitant son exemple, pardonneraient également le dommage qu'ils avaient éprouvé. » C'était ruiner sans merci des milliers de personnes pillées par ces bandits.

Il abolit les privilèges des villes, des provinces et de la noblesse , il confisqua les biens immenses de quelques couvents, et pour excuser devant l'Eglise ce vol sacrilège, il accusa les moines de *jacobinisme*. Des commissaires extraordinaires, dont les instructions portaient « de mettre tous leurs soins à purger le royaume des ennemis du trône et de l'autel, » aidés de tribunaux temporaires, décimèrent les provinces.

Et ce n'était point assez. Ferdinand imposa à la junte un nouveau mode de procéder. — « L'instruction doit être secrète et très rapide. — La torture est rétablie. — La défense est supprimée. — Les dénonciateurs, les espions sont acceptés comme témoins. »

Visiblement ce roi imbécile, — jusqu'alors assez inoffensif — tournait au fou furieux. Précipité dans cette voie fatale par Nelson, par Emma, par les lettres de sa femme, *il vit rouge*. Lui, si hautain naguère, si attaché à ses prérogatives, il accepta d'être prisonnier sur son propre bord. Nelson, craignant qu'il ne finît par s'émouvoir de l'affreuse situation de sa capitale, lui avait déclaré qu'il ne répondrait pas de sa vie s'il descendait à terre. Il semblait même que Nelson prît un méchant plaisir d'abaisser ce roitelet, de l'hu-

milier devant son peuple : les cachots du *Foudroyant* étant trop pleins, il osa, sans consulter Ferdinand, faire enfermer les prisonniers sur sa propre frégate !

Le geôlier royal, — prisonnier lui-même, — s'ennuyait fort. Nelson, pour le distraire, imagina des promenades dans le golfe, avec le *Foudroyant*. Une de ces excursions fut signalée par un incident, où les anciens n'eussent pas manqué de voir une manifestation céleste.

Environ une semaine après l'arrivée de Ferdinand devant Naples, un pêcheur accosta le *Foudroyant*, l'air effaré et gesticulant comme un fou ; il affirma aux officiers qu'il avait vu Caracciolo sortir du fond de la mer et nager de toutes ses forces vers Naples. Cette histoire fut rapportée à Nelson qui haussa les épaules.

La journée s'annonçant très belle, l'amiral essaya, comme à l'ordinaire, d'amuser le roi d'une promenade en mer. Le *Foudroyant* mit à la voile; mais presque aussitôt les officiers du quart signalèrent un corps humain dont le buste se tenait à peu près droit sur les flots, et qui paraissait se diriger directement vers le vaisseau. Le commandant Hardy reconnut de suite le cadavre de Caracciolo ; il fit avertir Nelson qui se promenait sur le tillac avec le roi. Mais ces allées et venues avaient intrigué Ferdinand qui regarda et, tout aussitôt s'écria : « Caracciolo ! » Puis, saisi d'un tremblement nerveux et convulsif, il s'appuya contre le bastingage, en balbutiant : « *Mais que veut ce mort ?* » L'émotion du roi gagnait les assistants, et personne n'osait ou ne pouvait répondre à sa question, lorsque

le chapelain du *Foudroyant* s'avançant, prit la parole : « Je dirai à Votre Majesté que ce mort vient réclamer une sépulture chrétienne. » — « Il l'aura, » — répondit sourdement le roi, et, sans ajouter un mot, il rentra dans le salon.

Une barque de pêcheurs recueillit le cadavre qui fut porté à terre et inhumé le même jour dans la petite église de Sainte-Marie [1]. Le patron de la barque rapporta au *Foudroyant* le boulet ramé qui avait été attaché aux pieds de l'exécuté pour le faire couler à fond ; quelques fragments de peau étaient encore adhérents au cordage. Le capitaine Hardy fit peser le tout, et s'assura que le poids était de deux cent cinquante livres. Le corps gonflé outre mesure par l'eau et les gaz avait enlevé cet énorme lest [2] !

Emma s'empressa d'annoncer l'événement à Marie-Caroline, qui cependant n'y fait aucune allusion dans

1. Les cendres de Caracciolo sont encore dans l'église de Sainte-Marie aux Liens, sur le quai Sainte-Lucie. On a découvert cette année même l'inscription funéraire gravée sur une dalle de marbre. La voici :

» *Francesco Caracciolo — Amiraglio della Republica Partenopea. — Da l'astio d'ingenerosi nemici — Impeso a l'antenna — Il 29 giugno* 1799 — *I popolani di Santa Lucia — qui — Tumularono l'onorando cadavere.* »

2. Qu'on ne croie pas que nous ayons cherché à *dramatiser* cet incident si bien fait pour frapper l'imagination. Nous avons suivi le récit de MM. Clarke et Macarthur (cité par M. Forgues) qui s'étayent d'une autorité irrécusable, savoir le livre de loch du *Sea-horse* du capitaine Foote. Enfin le capitaine du *Foudroyant,* Hardy, présent à la scène, en a rapporté tous les détails à Colletta qui termine ainsi : « Je tiens le fait du capitaine » Hardy lui-même. »

ses réponses. Indifférence? c'est probable. *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas*, avait dit Barère, et cet aphorisme du leste Béarnais ne déplaisait point à la reine de Naples. Caracciolo était revenu, il est vrai, mais pour demander pardon seulement. Telle était l'assurance qu'en donnait Emma à son auguste amie — « Voyez, sire, — aurait-elle dit à Ferdinand quand il aperçut le cadavre, — voyez, la justice divine se manifeste. Caracciolo vient implorer le pardon de Votre Majesté, sans lequel il ne saurait trouver de repos [1]. »

Non, non, seuls les vivants intéressaient la reine, seuls les travaux de la junte réclamaient toute son attention.

« Palerme, 15 juillet 1799.

« Ma chère Miledy, — je dois réponse à quatre de » vos chères lettres, pour lesquelles je vous fais mes » plus vifs remerciements tant pour ce que vous me » dites du détail touchant de l'arrivée du Roi et de » toutes les preuves d'attachement et signes de joie » que son fidelle peuple lui a montré, comme du désir » que vous, ma chère amie, auriez eu à m'y voir.

1. Lord Annesley (*Private journal of the affairs of Sicily*) place ce mot dans la bouche même du Roi. — « Lorsque Ferdinand » aperçut le cadavre de Caracciolo qui surnageait, il dit en sou» riant, que le mort se présentait devant lui, pour demander » pardon. »

La poltronnerie de Ferdinand rend cette version invraisemblable. Pourquoi ne pas laisser l'honneur du mot à lady Hamilton, qui l'a réclamé.

» J'avoue que ce moment aurait été infiniment con- » solant pour moi et peut être aurait il produit le bon » et salutaire effet d'effacer en moi des souvenirs » ineffaçables qui me tuent et me rendent malheureuse » à jamais. Mais je n'ai pas eu ce bon moment, et il » ne se donnera plus.

» Je ne puis assez vous exprimer et à toute Votre » Brave Nation tout l'Excès de ma reconnaissance » pour l'honorable capitulation faite [1]. J'en ai été bien » touché, comme des soins, peines que ces Excellens » Capitaines de Vaisseau, Élèves de notre héros, » sauveur, et respectable amy Nelson, de ce que les » braves capitaines font, le bon Troubridge, le bon » Helville et tous. Jamais nous ne pourrons assez té- » moigner notre reconnaissance si due à leurs essen- » tiels services. Je vous prie, ma chère Miledy, soyez » mon interprète et dites leur que je sens vivement et » profondément l'étendue de leur service et zèle.

» Nous aurons ce matin, en grand gala, le solennel » *Te Deum* à la Cathédrale et c'est d'un grand effet » sur le peuple. Cella arrive justement le jour de » Santa Rosalia, leur grande Sainte. Jugez quel » plaisir cella fera.

» Je prends aussy pour un heureux augure le Pavil- » lon Tricolore tombé par un coup de canon sûrement

1. La reine appelle « l'honorable capitulation » l'annulation par Nelson du traité signé entre Ruffo et les Napolitains. Tout ce paragraphe est destiné à faire remercier par Emma les capitaines de l'escadre anglaise de leur coopération à l'œuvre infâme de violation. — Coopération qui fut largement récompensée, ainsi que nous le verrons.

» dirigé par les Anglais. J'espère que cella signifie que
» le Roi de Naples ayant donné la secousse à rallumer
» la Guerre Générale, secousse dont il a été la victime,
» et l'aurait été complètement sans votre vertueux
» Lord Nelson. Je me flatte, selon toute apparence,
» que cette guerre apportera l'entière destruction de
» cette infâme République, qui nous rend tous si
» malheureux. Enfin je suis pleine de bonnes espé-
» rances.

» Je vous prie, ma chère Miledy, de dire à notre
» Brave amiral tout ce qui ne se peut que sentir mais
» jamais exprimer, enfin toute l'étendue de ma recon-
» naissance et estime et éternel attachement à sa
» digne personne. Mille remerciements à tous les
» braves officiers. Adieu, ma chère Miledy, écrivez
» moi bientôt. *Je me fie entièrement à votre amitié* et
» suis pour la vie votre sincère amie et reconnaissante
» CHARLOTTE. »

Quoi de plus vide, de moins senti que ces phrases décousues ? Ah ! c'est une lettre officielle de remerciements à des complices dont la reine n'a plus besoin, une lettre qu'Emma pourra faire passer sous les yeux de Nelson et de l'état-major anglais. Mais nous retrouvons la vraie Marie-Caroline dans les pages suivantes :

« Palerme, 18 juillet 1799.

« Ma chère Miledy. — Je suis bien touchée et re-
» connaissante de votre lettre. Je suis heureuse que
» votre santé aille mieux. Je devine combien vous

» devez être mal à votre aise sur un vaisseau et cella » augmente mon illimitée reconnaissance. Je vois avec » grand plaisir les constantes démonstrations d'atta- » chement et de loyauté du peuple fidèle. Je n'ai ja- » mais douté de cette classe, les *lazzaroni*, et je ne » me suis jamais trompée.

» Je réponds à la San Marco un de ces jours. Mon » cœur, qui ne change jamais, me pousse à le faire ; » mais je l'avoue l'oubli de toutes mes amies m'a été » sensible.

» Pour l'affaire en question, je suis infiniment recon- » naissante de ce que vous me dites. J'y mets un » grand intérêt, parceque je vois que cela tue un hon- » nête homme[1] qui est dans l'affliction, soit pour son » cœur envers un malheureux, soit pour son propre » honneur, ayant d'aussi ingrats et infâmes parents. » Je vois que cela abrège et consume la vie d'un » homme plein d'honneur. Tout cela me pousse à vous » en parler à son insu. Mais quelle chose ferons nous » pour un homme déjà arrêté et signalé en note au » Roi ? Je tiendrais cette affaire comme finie, et lui » subirait son sort qui sera, à mon sens, la Pantel- » lerie[2], étant encore tant de principaux chefs qu'on » n'arriverait à lui qu'en les pendant par centaines. » Il faudrait alors qu'il en aille tant à la potence pour » que le numéro arrive jusqu'à lui, — pour ne pas » faire tort aux autres, — *lui n'ayant jamais combattu* » *contre le Roi, ni figuré comme chef, ni écrit aucune*

1. Le prince de Belmonte, dont le frère avait été incarcéré.
2. Petit îlot de rochers près de Malte, où l'on déportait.

» *chose exècrable.* Je l'ai donc abandonné à son sort » depuis le commencement et je vous prie de le traiter » comme les autres [1].

» Montemelito aussi est dans son cas ; le fils de Ca- » pano, général contre le Roi ; celui de Stigliano mi- » litaire déserteur sont dans le même cas de Monte- » melito, bien qu'ils n'aient pas une femme aussi » coupable. *Aussi je vous prie de ne faire aucune faveur* » *particulière.* Le sort de Belmonte doit être pareil à » celui des autres. Le public et la famille des autres » pourraient trop se lamenter et murmurer. Certaine- » ment il arrivera un moment qu'on sauvera et enverra » en exil quelques uns, grâce à la loi faite auparavant » du pardon accordé, loi faite en raison de motifs » dont je n'ai jamais pu comprendre la cause.

» Ainsi je vous prie de ne plus me parler de tout » de cela ; qu'ils subissent leur sort avec les nombreux » et encore plus coupables compagnons, hommes et » femmes. J'espère que son honnête et malheureux » frère, *qui sûrement m'aurait empêché de faire aucune* » *démarche pour lui si je le lui avais dit*, souffrira avec » constance les événements pour lesquels son mal- » heureux frère s'est jeté et déshonoré.

» Donc aucun remerciement pour votre fatigue, et » soyez certaine que lui est dans le nombre des autres » sans plus vous en occuper. *Je retiens toute l'impor-* » *tance de vos raisons.* Mes saluts à lord Nelson. — » CHARLOTTE. »

1. Qu'eût donc fait de plus la reine, si elle l'eut cru coupable ?

Au fond de quoi s'agissait-il ? D'un malheureux prisonnier « qui n'avait jamais combattu contre le Roi, ni figuré comme chef, » donc un simple suspect. Marie-Caroline, touchée par les prières de son frère le prince Belmonte, avait demandé à lady Hamilton, — non la grâce entière — mais un simple adoucissement à la punition. Mais l'atroce femelle avait riposté par un refus ! Et la fille de Marie-Thérèse, s'inclinant devant la courtisane, avait dû renoncer au plus beau de ses droits, au droit de grâce ! Elle se contraint, elle dissimule sa colère sous une sécheresse inusitée, — (*je retiens toute l'importance de vos raisons*) ; mais malgré toute son envie de paraître indifférente, elle termine brusquement sans un seul de ces mots affectueux qu'elle prodiguait si facilement : « *Mes saluts à lord Nelson.* — » Rien pour la chère Emma.

Nous voulions tenir compte à Marie-Caroline de ce mouvement de pitié, — le premier —, mais en tournant la feuille, nous trouvons une seconde lettre écrite quelques heures plus tard. Le calme est revenu dans l'esprit de la reine... et aussi le naturel.

« 18 juillet 1799.

« Ma chère Miledy. — Ma première lettre était » écrite lorsque j'ai reçu votre seconde. J'y relève que » vous avez vu la duchesse de Corigliano, je vous » prie de lui envoyer ce billet de ma part. C'est la » seule qui ait donné des preuves non douteuses de » son attachement, que les gens de sa classe étaient » censés avoir pour moi. Elle en sera éternellement » reconnaissante.

» Je vois que vous irez à Saint-Elme. Il y a une vue » superbe et vous pourrez y respirer un air meilleur, » comme aussi vous pourrez y voir toutes ces dames » et messieurs et faire vos affaires [1]. Pour les chaî- » nes mises [2], c'est une conséquence du reste, et je » vous ai déjà écrit ce matin mon sentiment : aussi je » le mets dans le nombre général.

» J'espère que les membres de la Junte *feront rase » justice, ne se laissant séduire ni par les larmes, ni les » protections ni les richesses des parents des accusés.* » Pour celui-ci, Belmonte, son pauvre oncle aveugle, » l'honnête évêque, la tante honnête femme, et l'hon- » nête frère n'y penseront plus, étant trop fidèles ser- » viteurs du Roi pour y penser et l'abandonneront au » mauvais sort que son obstination et perversité ont » amené. C'est pourquoi silence sur ce point. Si on » envoie une centaine à la potence, j'ai calculé que » l'on ira jusqu'à lui, mais si l'on envoie qu'une cin- » quantaine, il ne peut être du nombre, ses crimes » n'étant pas aussi grands. *Je n'en parlerai ni n'y pen- » serai plus et je regrette seulement de vous avoir donné » le plus petit embarras pour lui.*

» Pour le cardinal Ruffo, je ne sais comment cela » finira : sûrement il ne m'inspire à moi aucune con-

1. La phrase est énigmatique. Les seules *dames* et les seuls *messieurs* habitant Saint-Elme, étaient des prisonniers des deux sexes. « *Et faire vos affaires* » est bien étrange. Toutes les suppositions sont possibles. Jusqu'alors lady Hamilton, depuis son arrivée devant Naples, n'avait pas quitté le *Foudroyant*.

2. Au prisonnier Belmonte.

» fiance, et je crois qu'il se moque de tous pour rester » au départ du Roi et commander en maître.

» Adieu, ma chère Miledy, mille et mille compli» ments à lord Nelson, au Chevalier, et croyez moi, » mes chers amis, toujours et pour la vie, votre vraie » et constante amie de cœur, la reconnaissante. Ca» rolina [1].

C'est ainsi que froidement, jour par jour, la correspondance entre les deux amies amoncelait sur la malheureuse Naples le terrible orage de sang qui devait l'inonder. Tout en respirant l'air frais de Saint-Elme, Emma n'oubliait point les recommandations de Marie-Caroline. Certes, elle se fit un vrai devoir de recevoir « ces dames et messieurs. » Elle ne pouvait y trouver que profits et satisfactions. Mères, épouses, sœurs, toutes vinrent, une à une, implorer sa clémence.

Oui, cette prostituée des rues de Londres put voir sangloter à ses pieds les plus nobles dames de Naples! Vaines furent les prières de la princesse de Satriano, demandant grâce pour son frère ; inutiles, les supplications désespérées de la vieille princesse de Stigliano pour la vie de son fils Julien. Ces deux patriciennes avaient refusé de recevoir l'indigne créature.

En relisant aujourd'hui les innombrables suppliques

1. Cette lettre signée *Carolina* est mi-partie d'italien et de français (V. Palumbo, page 99).

qu'elle reçut [1], on se demande qui était le plus à plaindre de la victime qu'on voulait sauver, ou du suppliant qui, le mépris et l'horreur dans l'âme, était obligé d'implorer à genoux la sanguinaire femelle !

1. Emma Hamilton les conserva précieusement. Qui sait ? peut-être comptait-elle s'en servir plus tard. Le Musée Britannique racheta tout le dossier à sa mort. (*Bib. Eg.* vol. 1620-1621.)

XI

LES MARTYRS (*suite.*)

Guidobaldi et le bourreau. — L'échelle des peines. — Les exécutions. — La Sanfelice. — Destitution de saint Janvier.

Le premier soin de Guidobaldi fut de transiger avec le bourreau.

En présence du nombre immense des victimes qu'il destinait à la mort, il trouvait, — en bon père de famille — que les six ducats (30 francs), accordés au bourreau pour chaque exécution, constituaient une rémunération trop élevée. Il exposa donc à son digne acolyte que le tribunal devant lui donner un travail quotidien et assuré pendant une année au moins, un traitement fixe par mois serait suffisant. L'homme rouge se récria, se fâcha même, mais finalement il dut en passer par les mesures économiques de Guidobaldi, en se contentant de cent ducats par mois, plus le remboursement des dépenses [1].

1. COLLETTA.

La hache affilée n'attendait plus que ses victimes.

L'échelle des peines ne comportait que deux degrés : la mort, — l'exil. Encore l'exil ne devait point être appliqué : le Roi (comme adoucissement !) le changeait en prison perpétuelle.

Article Ier — Sont considérés comme accusés de premier ordre et dignes de mort :

1° Tous les principaux employés de la République napolitaine, soit les représentants du peuple, le Directoire, les généraux, les commissaires organisateurs, les membres de la haute commission militaire, les membres du tribunal révolutionnaire.

2° Tous les membres des clubs antérieurs à l'arrivée des Français.

3° Tous ceux qui ont concouru à la prise de Saint-Elme, tous ceux qui se sont battus dans les rangs français ; tous ceux qui ont fait feu sur le peuple napolitain, ou sur l'étendard royal.

4° Tous ceux qui, par écrit ou verbalement, ont dit du mal du Roi, de sa famille et de la Religion.

5° Tous ceux qui auront donné des signes évidents de leur impiété, en ne s'opposant pas au renversement de la République.

Ces deux derniers paragraphes englobaient tout ; disons mieux, tous les autres devenaient inutiles.

Les mailles du filet étaient si artistement serrées que nul, en lisant le décret, ne dut conserver l'espoir de passer au travers. Et comme la mort *sans phrases* paraissait encore trop douce, on remit en état, pour la circonstance, le vieil arsenal rouillé de l'Inquisition ;

l'esprit ingénieux de Guidobaldi sut même trouver des tortures inédites. Le jeune Accongiagioco, accusé d'avoir conspiré pour le renversement de la royauté, refusa de dénoncer ses prétendus complices. Pour le décider à parler, la Junte fit appeler le bourreau qui, séance tenante, promena lentement un fer rouge sur les doigts et sur les mains du courageux enfant [1].

Horrible était le traitement infligé aux prisonniers. On espérait briser leur énergie indomptable et faire passer pour de la lâcheté, la faiblesse physique des torturés que l'on menait à l'échafaud. On les laissait sans feu, sans lumière, privés d'eau ; un mois entier, on supprima le pain, en n'accordant que des lentilles et des haricots germés à ces pauvres affamés. Ces riches patriciens, ces bourgeois aisés résistèrent à des privations que des galériens endurcis n'auraient pu supporter. Tous les deux jours, les argousins les faisaient déshabiller, et les visitaient de la tête aux pieds. Ensuite ils..... [2].

Grâce à Dieu, les dames de Naples furent héroïques. Elles voulurent prouver à la postérité qu'elle ne devrait pas envelopper dans le même anathème les Eponines et les Messalines. Si quelques rares prisonniers échappèrent à la mort soit par un acquittement, soit par une commutation de peine, ce fut grâce à leur dévoûment de tous les instants. Dans leur pitié sublime, elles ne craignaient pas d'affronter les sarcasmes grossiers des sbires pour pénétrer dans

1. Lomonaco, (*Rapport au citoyen Carnot*, etc., etc.)
2. La plume s'arrête honteuse. (V. le rapport de Lomonaco.)

cet antre de sang, le cabinet d'un Guidobaldi, ou d'un Speciale !

Une patricienne voulut même voler d'un seul coup au bourreau les prisonniers enfermés dans une basse-fosse du Château-Neuf. En prodiguant l'or, elle leur fit passer les outils nécessaires pour percer les murailles et creuser un souterrain conduisant au port, où attendait un léger bâtiment, nolisé tout exprès. Le travail était presque achevé, les dix-neuf prisonniers comptaient déjà les minutes qui les séparaient de l'air libre, lorsqu'au milieu de la nuit, un juge et une nuée de sbires se précipitant dans le cachot, enchaînèrent les malheureux. Deux traîtres pour racheter leur vie, avaient livré le secret.

Ferdinand, du haut de son bord, pressait le tribunal. Il fallait se hâter, car les Français étaient encore maîtres de la plus grande partie de l'Italie : des détachements occupaient Rome et la Toscane ; à Gênes, l'héroïque Masséna résistait intrépidement ; le Piémont était gardé par Lecourbe, enfin Macdonald marchait à la rencontre de Moreau. Une seule défaite essuyée par les Austro-Russes et l'Italie entière redevenait française. Donc, il fallait se hâter, tout en prenant des précautions contre un retour possible des Français. La Junte prépara deux listes : une, des victimes qu'elle condamnerait à mort et ferait immédiatement exécuter ; la seconde, des victimes qu'elle condamnerait également, mais dont on suspendrait l'exécution jusqu'à l'issue de la lutte entre les Austro-Russes et Macdonald. On comprend qu'il s'agis-

sait de ceux dont la vie et les biens avaient été garantis par la capitulation. Mais pour plusieurs d'entre eux, la soif de vengeance l'emporta sur toute prudence : on les exécuta immédiatement. Le général Massa, le signataire de la capitulation, accablant témoin si les Français revenaient, fut décapité, le 14 août, dans le fort del *Carmine*. Comme noble (il était des ducs de Galignano), on lui fit grâce de la potence.

On inscrivit en tête de la fournée suivante, Eleonora Fonseca Pimentel, directrice du *Moniteur Napolitain*. Cette charmante femme périt victime de la haine de Marie-Caroline. Elle s'était moquée de ses mascarades au camp de San-Germano. Eleonora marcha au supplice avec une indifférence égale à son courage. Avant de quitter la prison, elle demanda du café et le but, en disant : *Forsan hæc olim meminisse juvabit.*

Un peuple immense assistait à l'exécution des huit condamnés. Durant le trajet, et avec une tranquillité parfaite, elle demanda à une femme quelques épingles pour rajuster son corsage dérangé par le bourreau. Eleonora, noble elle-même, mourut en bonne compagnie : un évêque, un prince, un duc, un avocat, un professeur, un banquier et son fils.

Les séances de la Junte se tenaient la nuit, afin de frapper davantage l'imagination des accusés. Les jugements étaient rédigés le jeudi, prononcés le vendredi et exécutés le samedi.

Ceux qui avaient capitulé, et dont on était obligé de ménager la vie, entendaient leur sentence de mort commuée en prison perpétuelle dans l'île Favignana.

Cet îlot des mers de Sicile (l'ancienne *Ægusa* des Romains), servait déjà de prison sous les règnes de Néron et de Tibère. C'est un cône très élevé, — visiblement un cratère éteint — ; les geôliers de Néron ont taillé, le long des parois, un escalier conduisant à une grotte dénommée à juste titre *la Fosse*. C'est le fond même du cratère : ni soleil, ni jour, un froid intense, une humidité pénétrante. Les animaux ne peuvent y vivre, un homme robuste succombe en quelques jours. Le premier convoi comptait neuf condamnés : le prince de Torella, un vieillard infirme, le marquis Corletto, le chevalier Abbamente, etc., etc.

En réalité la volonté capricieuse de Ferdinand, souvent aggravait, rarement atténuait, d'un trait de plume, les jugements. Habituellement même, une lettre royale faisait enfermer à perpétuité l'accusé reconnu innocent par la Junte. Un Mancini, condamné à l'exil, était déjà sur le navire qui devait le transporter, lorsqu'un ordre du roi le fit reconduire à terre et pendre le même jour.

Mais il était écrit que ce peuple infortuné ne pourrait échapper à son sort. Les batailles de la Trébbie et de Novi, perdues par Macdonald et Joubert, délivrèrent enfin les bourreaux de toute crainte. Immédiatement on décida qu'aucune peine ne serait plus commuée et que ceux qui avaient capitulé seraient mis en chapelle, « pour leur donner le temps de se réconcilier avec l'Eglise, » — en réalité, pour prolonger leur agonie [1].

1. La mise en chapelle est encore en usage en Espagne.

La postérité connaît-elle au moins les noms de tous ces martyrs ? Il ne s'agit point, bien entendu, des condamnés à mort des conseils de guerre de Ruffo depuis son débarquement à Reggio jusqu'à son entrée à Naples, ni des victimes tombées çà et là dans les provinces, ni des exécutés de Procida et d'Ischia, alors que Troubridge réclamait « un honnête juge » ; nous parlons de l'hécatombe qui enleva à Naples — et même à l'Italie —son élite. Depuis vingt-cinq ans la justice de Dieu a puni le persécuteur dans ses petits-enfants, depuis vingt-cinq ans Naples respire libre et fière, et c'est aujourd'hui seulement que nous pouvons connaître tous les noms de ces premiers martyrs de la liberté italienne, de ce gouvernement légal, qui périt tout entier dans l'espace de quatorze mois. (du 29 juin 1799 au 11 septembre 1800.)

Nous ne pouvons donner le récit complet des jugements et des exécutions, ni même la liste des victimes. On en connaît trois : la première est celle de Lomonaco en 1800, la seconde est celle du général d'Ayala en 1865 ; toutes les deux sont fautives. La dernière les complète et les rectifie grâce au *Journal* inédit de *Marinelli* et aux registres de la *Congrégation des Blancs de la justice,* qui accompagnait les condamnés à l'échafaud [1]. Elle comprend quatre-

Vingt-quatre heures avant son exécution, le condamné est mis en chapelle pour recevoir les consolations de l'Eglise. Cet usage barbare a subsisté à Naples jusqu'en 1860.

1. Cette liste est celle de M. G. Fortunato. Une erreur (typographique certainement) s'est glissée dans son intéressant travail. Caracciolo, — la première victime, — a été pendu le

vingt-dix-neuf noms : dix-huit princes ou ducs, deux femmes nobles (Eleonora Fonseca Pimentel et Luisa Molines Sanfelice), (ces vingt condamnés, par privilège de noblesse, furent décapités.) Viennent ensuite quinze rentiers, quatorze généraux, trois évêques, onze prêtres, onze avocats, huit hommes de lettres ou professeurs, sept négociants, cinq médecins, trois propriétaires, deux magistrats, deux étudiants, un notaire. Tous les âges, toutes les conditions étaient représentés. Ceux-là étaient les chefs. Mais on ne connaîtra jamais les noms des milliers de prisonniers, exécutés sans jugement sur les pontons anglais, ou dans les forts par les Sanfédistes et les Russes. Si l'on ajoute ceux qui périrent dans la lutte, ceux qui moururent en prison ou en exil, on comprendra l'immensité de la perte éprouvée par Naples. En réalité la noblesse, le clergé, l'armée, la marine, la magistrature, les professions libérales furent décimées. Les biens des condamnés devinrent une source scandaleuse de profits pour le roi, la cour et les dénonciateurs. Les plus riches familles se trouvèrent réduites à la dernière misère ; principalement les grands seigneurs terriens, qui ne vécurent que grâce à la pitié reconnaissante de leurs anciens fermiers.

Le général en chef G. Manthonè, le seul opposant

29 juin et non pas le 24. La date est importante, car si c'eût été le 24 juin, Nelson seul serait coupable de la violation de la capitulation, tandis que le 29, (ainsi que nous l'avons prouvé il avait déjà reçu les ordres de Marie-Caroline.

à la capitulation, suivit de près son collègue et ami Massa. Dans son interrogatoire, Speciale lui demandant : « Qu'avez-vous fait durant la République ? » Manthonè lui répondit : « — De grandes choses, mais point suffisantes : nous avons dû capituler. » — « Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? » — « J'ai accepté une capitulation. » — « Ce n'est pas une réponse. » — « Vraiment ? alors je ne discute pas avec un misérable qui ne respecte pas la fidélité des traités [1]. »

Le professeur Fiano, ami d'enfance de Speciale, comparut devant lui. Pour obtenir un aveu, Speciale lui témoigne un grand intérêt ; il l'embrasse et fait enlever ses chaînes. — « Comment c'est toi ? Ah ! Fiano, mon ami, dans quelle situation je te retrouve ? » — A ces mots le malheureux s'attendrit : il avoue en pleurant que, pour gagner le pain quotidien, il a rempli des fonctions sous la République. — « C'est fâcheux, » — dit froidement Speciale, qui s'empressa d'envoyer son ancien ami à la potence [2].

Nicolas Fiorentino, un jurisconsulte éminent, avait rendu d'importants services au famélique Guidobaldi. Celui-ci tint à l'interroger — : « Peu de paroles entre nous ; dites simplement ce que vous avez fait sous la République. » — « Rien, — répondit l'ac-

1. L'exécution eut lieu le 24 septembre. Manthonè fut pendu en même temps que Joseph Sieyès, consul de France à Naples. C'était probablement un parent du célèbre abbé Sieyès.

2. Colletta — V. Coco. — Lomonaco.

cusé —, j'ai vécu en obéissant aux lois et à la nécessité, cette loi suprême. » Sa parole honnête attendrit un instant les juges : ils s'en vengèrent en l'envoyant le même jour à l'échafaud [1].

Velasco, un officier général d'une force colossale, poussa d'un coup de tête Speciale contre la fenêtre, en tentant, malgré ses chaînes, de l'entraîner avec lui. Le misérable hurlait de terreur ; les sbires l'arrachèrent des mains du condamné : alors Velasco les renversant d'un coup de tête, se précipita dans le vide.

Le vaillant général comte Hector de Ruvo arrêta court les basses injures du même Speciale en lui criant : « Coquin, mes chaînes te rendent brave ; si » nous étions libres tous les deux, tu chanterais moins » haut. » — Et se précipitant sur l'infâme protégé de Marie-Caroline, il lui brisa la mâchoire avec les fers de ses poignets. Comme noble, Ruvo fut décapité.

Nous ne pouvons oublier Mario Pagano, avocat et jurisconsulte et Domenico Cirillo, un médecin connu de l'Europe savante par sa découverte de la théorie des pulsations. Ils furent deux amis inséparables dans la vie, inséparables à l'heure de la mort, inséparables encore dans la postérité.

Mario Pagano ne daigna pas se défendre. Il dit simplement : « La perversité humaine, la tyrannie des temps présents me rendent la vie à charge, je souhaite une prompte mort. »

1. Colletta.

Domenico Cirillo avait été le médecin du roi et de la famille royale : c'était un honneur qu'il avait subi et non sollicité, car l'austérité de sa vie le rendait impropre au métier de courtisan. Speciale lui demanda son nom — « Domenico Cirillo. » — « Votre âge ? » — « Soixante et un ans. » — « Qu'étiez-vous sous le gouvernement du roi ? » — « Médecin. » — « Et sous la République ? — « Médecin et représentant du peuple. » — « Et maintenant ? » — « Devant toi, lâche, je suis un homme ! »

On a prétendu que lady Hamilton, dont il avait été le médecin, avait demandé sa grâce à Ferdinand. Mais ce bruit mensonger n'a obtenu aucune créance. La populace qui encombrait la place de l'exécution, ne poussa pas ses cris habituels de cannibales ; elle demeura muette et se découvrit respectueusement.

Enfin Pasquale Battistessa qui, mal exécuté, donna quelques signes de vie pendant qu'on le descendait de la potence pour l'enterrer. Sur-le-champ, — affirme Colletta — on fut quérir le bourreau qui l'acheva à coups de couteau, sur le bord même de la fosse préparée.

Le marquis Vincenzo Bruno, imitant l'exemple de son ami Velasco, prévint son supplice en se fracassant la tête d'un coup de pistolet.

Nous l'avons dit : une vengeance de Nelson inscrivit le premier nom sur la sanglante liste, une haine personnelle de Ferdinand IV apposa le dernier.

Parmi les personnes arrêtées dès la première heure

figurait Luigia Molinès Sanfelice. Son amant, le jeune Ferri était mort ou réfugié en France, et les parents des Baker d'autant plus acharnés, demandèrent vengeance à Ferdinand qui la promit éclatante. L'infortunée créature, plongée dans un cachot infect, n'en fut retirée que pour être traduite devant la Junte qui la condamna à mort en vertu du paragraphe V de l'article Ier des ordonnances : « *Sont dignes de mort tous ceux qui auront donné des signes de leur impiété, en ne s'opposant pas au renversement de la République.* »

Luigia Sanfelice déclara sa grossesse ; l'exécution fut ajournée. Le roi, perdant toute pudeur, adressa par écrit de vifs reproches à la Junte : — « cette grossesse était un subterfuge ; les médecins experts avaient été achetés. » La Junte fit procéder à un second examen qui confirma pleinement la sincérité du premier. Alors le roi, ne se possédant plus, ordonna le transfèrement de la condamnée en Sicile, *pour être visitée par les médecins de la reine.* Ferdinand jouait de malheur : en dépit des pressions, ces honnêtes gens confirmèrent la grossesse. Sur un ordre du roi, la Sanfelice dut attendre le terme dans un cachot de Palerme. Le premier vagissement de l'enfant marquerait la dernière heure de vie de la mère.

Le 30 mai 1800, Ferdinand lassé de nourrir tant de prisonniers, se décida à proclamer une amnistie. Bien entendu, le pardon consistait à promettre de ne plus rechercher pour le passé, à relâcher les prisonniers encombrants, à garder ceux que l'on redoutait, à conserver enfin tous les biens confisqués, « car la grâce

» ne vient pas d'un arrêt de justice, mais de la clé-
» mence du Roi. »

La nuit même le bourreau reçut l'ordre de démolir l'échafaud de la Place du Marché. Les amis de la Sanfelice respirèrent : ils la crurent sauvée, persuadés qu'elle en serait quitte avec quelques années de prison. Comme ils se trompaient! En août, la princesse Marie-Clémentine, belle-fille du roi, donna un héritier à la couronne; et l'enfant fut appelé Ferdinand comme son grand-père. Or, une coutume très ancienne des diverses maisons royales de Naples voulait que le roi régnant accordât trois grâces à la jeune mère de l'héritier présomptif. La princesse Marie-Clémentine, apprenant que le roi n'avait jamais entendu comprendre la Sanfelice dans l'amnistie, résolut de la sauver. Pour mieux assurer le succès, elle ramena ses trois grâces à une seule, celle de l'infortunée Sanfelice qui devait être exécutée aussitôt relevée de ses couches.

Un pli contenant la supplique de la condamnée et la demande de la princesse fut placé en évidence sur le berceau de l'Infant, à l'heure où le roi avait l'habitude de le visiter. Dès son entrée, Ferdinand aperçut la large enveloppe et demanda ce que c'était.

— « C'est une grâce que j'attends, — dit la belle-
» fille, — une seule grâce, et non trois, tant je désire
» l'obtenir du bon cœur de Votre Majesté. »

— « Mais pour qui priez vous aussi chaleureusement? répondit le roi en souriant.

— « Pour la malheureuse Luigia Sanfelice... »

Mais la voix manqua à la princesse lorsqu'elle vit

l'effrayante contraction de la figure du roi. Sans répondre un seul mot, sans même s'inquiéter de sa belle-fille qui s'était affaissée évanouie sur le parquet, il rejeta la supplique sur le berceau, et sortit brusquement de la chambre pour n'y jamais rentrer [1].

Et comme la grâce lui rappelait que la Sanfelice vivait encore, immédiatement il expédia l'ordre à Palerme de la transporter à Naples, quel que fût son état.

Diomède Marinelli nous donne, (à la date du jeudi, 11 septembre) dans une phrase cruelle et laconique la fin de cette lamentable tragédie.

« Aujourd'hui a été décapitée Donna Luisa Molinès » Sanfelice. Cela a mis la place du Marché en rumeur. » Donna Luisa avait été mise déjà deux fois en cha- » pelle, mais elle en était sortie. Cette fois elle ne l'a » point échappé. Avant de marcher au supplice, elle » s'était ouvert l'utérus, aussi a-t-il fallu la porter. La » hache en tombant, au lieu de la tête, a frappé une » épaule. A cause de cela le bourreau a achevé de lui » couper la tête avec son couteau [2]. »

Ah ! que le lecteur, dont le cœur s'est soulevé en

1. Colletta. — V. Coco. — Lord Annesley (*Private Journal, etc.*). — Ce despote impitoyable, en tuant la Sanfelice, tua du même coup son petit-fils et sa belle-fille. En effet, la princesse Marie-Clémentine, qui n'était point encore rétablie de ses couches au moment de cette scène sauvage, ne fit plus que languir et mourut un an après. Son fils l'Infant Ferdinand l'avait précédé dans la tombe, un mois auparavant.

2. Diomède Marinelli. — (*Manuscrit inédit des Archives de Naples.*)

lisant ces lignes, donne libre cours à sa généreuse indignation ! Ferdinand IV fut un scélérat. Ce mot dit tout : il n'implique pas seulement le crime, mais aussi la perversité réfléchie, la corruption voulue de l'esprit et du cœur. Nelson a pu être une bête sauvage, un chien enragé, mais Nelson n'a jamais été un scélérat.

Ainsi finit l'hécatombe napolitaine.

Peu de jours après, le despote craignant, avec raison, les recherches de la postérité, ordonna à la Junte d'Etat de brûler tous les papiers [1].

Ces pages douloureuses nous ont fait négliger la correspondance de Marie-Caroline, toujours exaspérée de son éloignement forcé. Cependant elle continuait active, journalière et réclamant avec instance le retour des personnes si chères.

La première lettre, dans l'ordre, porte la date du 26 juillet, et son premier mot nous indique qu'elle fait suite à une lettre du 25, qui ne se retrouve plus dans la collection.

A cela, rien de surprenant. Certainement les lettres intimes, *plus qu'intimes*, de Marie-Caroline à Emma Hamilton ont été détruites, ou sont enfouies pour toujours dans les archives secrètes de l'ex-maison de Naples. La reine dut les racheter elle-même, lorsque

1. Nous renvoyons pour les détails complets à Palumbo, à C. Cantu, à G. de Castro, à de Sanctis, à Vannuci, à Botta, à Colletta, à V. Coco, à Lomonaco. Ces quatre derniers sont des contempôrains, et les deux derniers, des victimes échappées.

son ancienne amie, pressée par le besoin, brocanta ses plus chers souvenirs. Les lacunes de la correspondance sautent aux yeux, et aussi, le triage. Que sont devenues les réponses d'Emma? Existent-elles encore? Il est permis d'en douter. La liaison des deux femmes, — d'une durée de dix ans, 1792-1802, — cessa réellement en 1800; la reine touchait à la cinquantaine. Cet âge, ayant sinon éteint, du moins calmé l'ardeur de sa passion, il est douteux que Marie-Caroline ait voulu laisser après elle les preuves écrites de ses faiblesses passées.

Car enfin, (et pour entrer dans le vif de la question), toutes les lettres de la collection ne contiennent pas un mot, ne recèlent pas une pensée que l'on ne puisse faire lire à une jeune fille. Marie-Caroline se révèle à nous comme une femme dévorée d'ambition, sans aucun scrupule politique, impitoyable, descendant même jusqu'au crime, mais absolument correcte dans sa vie privée. Devons-nous en conclure que là seulement est la vérité? Certes non, les preuves du contraire sont trop accablantes.

En résumé toutes les lettres intimes, de femme à femme, (et non de souveraine à ambassadrice) — ont disparu; ne sont restées dans les mains de lady Hamilton que les lettres politiques, dont la divulgation posthume était indifférente à la reine [1]. Et que lui im-

1. Et les lettres intimes étaient les plus nombreuses. Car, sans parler des lacunes continuelles, nous en relevons une d'une année entière (1797) : or Nelson écrivait à son chef — en décembre 1798 — que la reine et Emma correspondaient journellement depuis plusieurs années.

portait que la postérité apprît qu'elle seule avait voulu violer la capitulation! N'agissait-elle pas au nom de la *raison d'Etat*, et pour la défense *du patrimoine de ses enfants?*

« Palerme, 26 juillet 1799.

« Ma chère Miledy, j'étais si pressé hier au soir
» que je n'ai répondu qu'à la hâte à votre chère lettre.
» Je sens que vous devez tous beaucoup souffrir par
» les chaleurs. Je vous en remercie bien et sent tout
» le prix de ce que vous faites pour moi et pour notre
» bien-être. Croyez, ma chère Miledy, que si je n'avais
» point été avant infiniment attachée à vous, ceci
» m'aurait lié pour la vie. Ainsi sachez combien est
» augmentée ma reconnaissance.

» Mon cœur est bien agité pour les décisions où
» aller et pour mon avenir. Je sens la nécessité de la
» présence du roi à Naples et sur le continent, surtout
» actuellement que les Russes de terre viendront, que
» le sort de l'Italie va se décider [1]. Mais je me sens
» une répugnance mortelle à revoir l'endroit, les gens,
» personnes qui ont été si injustes pour moi et ce con-
» traste me tourmente. Le combat de la raison est
» entre le cœur et le sentiment. Enfin ce que l'on m'or-
» donnera, je le ferai bien convaincue que je ne serai
» jamais plus heureuse par la combinaison des choses.
» Si je pouvais, ayant à vivre commodément être
» retirée avec un petit nombre d'amis dans un pays
» où je n'eusse pas été déchirée, cella pourrait aller,

1. Allusion à l'arrivée de Souwarow dans le Nord de l'Italie

» mais ainsi, cella est impossible. Patience. Il faut se » soumettre et je vous demande pardon de vous en » avoir parlé.

» L'affaire de l'escadre m'inquiète [1]. Je connais en» core le cœur et le caractère incomparable de notre » cher Lord Nelson, mais je vous avoue que je ne » crois point que l'escadre aille dans l'Océan avec les » Espagnols, je crains qu'elle ne veuille attirer dehors » Milord resté à Naples avec son escadre, puis tout » à coup virer de bord à son insu et s'en aller à Gênes, » Livourne, Naples ou Palerme avec leurs forces et » tenter un mauvais coup.

» Telle est mon opinion. Je désire me tromper.

» L'éloignement de lord Saint-Vincent a été fatal et » je suis persuadé que Milord Keith est travaillé par » un sentiment de jalousie la plus mortelle, mais que » personne, aucun événement ne pourra nous ravir » notre cher et vertueux amiral. Voillà mon opinion » qui me tourmente seulement.

» Avisez moi, je vous prie, ma chère Miledy, quand » on compte de revenir pour que je fasse être attentif » et sois prompte à venir à votre rencontre. Que dire, » ma chère Miledy, de toutes les obligations que je » vous ai? Elles sont infinies, éternelles et bien gra» vées dans mon reconnaissant cœur.

» Adieu. Ne m'oubliez point. Mille compliments au » chevalier et à mon héros, le brave Nelson. — CHAR» LOTTE. »

1. Le bruit courait que l'escadre française était sortie de Toulon pour opérer sa jonction avec les Espagnols.

« Même jour.

» Ma chère Miledy, je vous ai déjà écrite ce matin, » ainsi je serai très bref aujourd'hui, d'autant plus » que je n'ai point reçu de lettres, ce qui est toujours » pour moi une grande privation.

» Par madame Tallerand j'ai reçu lettres de la » fille et belle-fille de la duchesse Popoli et de la du- » chesse Cassano, priant pour ses parents, nous disant » qu'ils sont innocents. J'ai répondu ne point m'en » mêler, mais je vois qu'elles remuent ciel et terre.

» Ma santé souffre des chaleurs quoique nous ayons » toujours beaucoup d'air. Ménagez votre santé, ma » chère amie, et croyez moi pour la vie toute à vous. » — A vous attachée jusqu'au tombeau. — CHAR- » LOTTE. »

Cette « madame Tallerand » était la femme du comte Louis de Talleyrand, ambassadeur à Naples en 1788. Les familles Pepoli et Cassano étaient inscrites sur les tablettes noires d'Emma Hamilton, les deux duchesses ayant toujours refusé de la recevoir et même de la saluer. Aussi furent-elles emprisonnées dès l'arrivée de lady Hamilton devant Naples; puis, par grâce suprême, la Junte se contenta de les exiler en confisquant tous leurs biens, *pour avoir organisé des quêtes au profit des blessés de l'armée républicaine.*

Le martyrologe indique à la date du 20 août, à la suite du nom d'Eleonora Pimentel, celui de Gennaro Serra, de Duchi di Cassano.

Les deux lettres suivantes ont surtout trait aux espions de la reine.

« Sans date, mais du 26 au 30 juillet.

« Ma chère Miledy, je profite avec un grand plaisir » de chaque occasion de vous écrire, ma chère et bonne » amie.

» J'ai reçu votre lettre du jeudy, et vous remercie » bien sincèrement de tout ce que vous me dites. » Croyez que mon attachement pour vous est infini et » durera autant que ma vie. Votre assiduité à m'écrire » me touche infiniment, et ma reconnaissance en est » et sera éternelle.

» Je vois avec peine qu'on dégoute l'honnête Scipion » Lamarra, homme très attaché et il serait à désirer » que le roi en eut des centaines de pareils officiers. » Les propos du cardinal de le taxer d'Espion [1] sont » très ridicules, mais il les a tenus du commencement » de son voyage en Calabre, et imbu de ce principe, » (que les coquins de Naples ont inventé pour me ren- » dre odieuse et me faire du tort, et qui, dans le fond, » n'est que la crainte que l'on ne découvre leurs cri- » minelles démarches) le cardinal a, depuis les Cala- » bres, renvoyé, remercié plusieurs personnes que le » Roi et le gouvernement lui avait envoyé.

» *Homme qui craint l'Espion est signe qu'il fait quel-* » *que chose de douteux.*

» J'avoue avec tous les liens que l'on met au cardi- » nal pour le brider, que si malgré tout cela, il reste,

1. Et le cardinal avait joliment raison, à en juger par diverses pièces du *Bristish Museum*, qui le concernent ainsi que le sieur Tschoudy, dont la reine va nous parler : deux misérables gredins capables de vendre père et mère.

» accepte et continue le gouvernement au départ du » Roi, cella me donne beaucoup à penser et à craindre » pour sa conduite et projets.

» Je désire beaucoup vous revoir à Palerme bientôt » *et vous pouvoir parler sur milles points qui ne peuvent* » *pas s'écrire.* J'attends le vaisseau *le Foudroyant* qui » me reportera tant de personnes si chères, et je vous » prie, ma chère Miledy, d'interpréter et de me faire » interprêter à Milord mon silence comme une im- » possibilité d'exprimer toute l'étendue de ma recon- » naissance qui, (par la fermeté héroïque de Lord » Nelson de ne point nous quitter dans le scabreux » moment,) est augmentée au delà de toute mesure.

» Je suis charmé que l'honnête évêque de Caserte » est venu et a été bien reçu par le Roi. Je vous re- » mercie, mes chers amis, des ASSURANCES (*sic*) et » des consolations que vous lui aurez donné, et c'est » une obligation de plus à toutes celles que je vous » dois [1].

» Je vous remercie pour les trois dessins que vous » m'avez envoyé ; c'est un présent véritable et ils me » font un grand plaisir. Ils ont été vus et examinés » par tout le monde dans l'antichambre et je vous prie » de me commander tous les tableaux faits au sujet » de la République, comme de la venue du Roi. Je dé-

1. L'évêque de Caserte était un Belmonte. Il s'agit d'une dernière démarche auprès du roi, en faveur de son neveu le prince Belmonte. *Comme grâce*, Ferdinand le tint quitte avec un emprisonnement perpétuel et la confiscation de tous ses biens. Et la reine reconnaît qu'il n'était que suspect!

» sire les acheter et m'en faire une collection. Votre » bonne et charmante attention m'en a fait naître » l'envie.

» J'ai lu tout ce que vous me dites hier. Je suis » flattée que vous rendiez justice à un homme que » j'estime, mais la conduite de sa famille dans cette » infâme Révolution rend impossible l'éxécution de » ce projet. D'ailleurs il faut à notre noblesse un » homme qui leur en impose, cella est nécessaire ; » d'ailleurs un emploi dans ces temps ci est le comble » des malheurs. Voilà ce que j'en pense, mais nous en » parlerons de vive voix quand j'aurai le bonheur de » vous voir.

» Je suis charmée que vous ayez été contente de » Custode : c'est un homme d'esprit, d'activité, d'in- » telligence, mais un homme qu'il faut tenir. C'est lui » qui a enlevé tous les papiers et archives de la mai- » son de Mackau, et sans le coquin de Medici, nous » aurions d'alors su les trahisons et coupé le fil aux » horreurs, mais il en avertit le secretaire [1]. Malgré » cela tous les papiers furent dans nos mains. Custode » est habile et zélé, *mais leste*. Il a été enchantée de la » réception reçue de votre part, et il m'en a dejà » écrit.

» Je vous recommande aussi Tschudy : c'est un » brave, loyal officier, attaché à son service et à votre

1. On se rappelle qu'en 1795 la reine fit envahir par ses sbires l'ambassade de France, sous le prétexte que des conspirateurs s'y cachaient. Marie-Caroline chargea de ce coup de main Custode, un de ses plus habiles agents.

» retour je vous montrerai toutes ses lettres. Enfin » croyez qu'il est entièrement même enchanté des » Anglais.

» J'envoie ce soir au Roi et au général (*Acton*) une » lettre du malheureux Pignatelli [1]. Si le Roi, à son » retour, pour la reprise de Naples, voulait lui faire » grâce, de même à (*nom illisible*) et à Magliano. Ces » trois malheureux ont manqué, mais ne sont pas ja- » cobins, quoique l'apparence est la même : *on l'a dit* » *pour satisfaire les alliés*. Sept mois de disgrâce de- » vaient suffire : je recommande à votre bon cœur un » bon mot pour eux, si le héros tutélaire Nelson l'ap- » prouve. Le général Pignatelli demande qu'à Naples » ou prend conte (*information*) de lui. Pour moi je le » crois un homme dévoué, attaché, mais qui a été » confondu de tant d'horreurs. — Pardon, ma chère » Miledy, mais vous aimez à faire un bienfait, c'est » donc vous faire plaisir.

» Croyez moi pour la vie, votre attachée et reconnaissante amie. »

Si le héros tutélaire Nelson l'approuve. — Que ces mots sont éloquents ! Ainsi, il fallait l'approbation d'un étranger pour qu'un souverain pût pardonner à un de ses sujets « dévoué, attaché », après sept mois de disgrâce, et aussi de prison ! Au surplus l'illustre famille Pignatelli figure au livre d'or des martyrs de 1799.

1. Le prince Pignatelli, ex-vice-roi de Naples, interné à Girgenti.

« — 30 *septembre.* — Ferdinando Pignatelli, prince de Strongoli.

» — *Id.* — Mario, prince Pignatelli. »

Et l'on s'étonnerait de l'accueil fait à Garibaldi par l'élite de la population napolitaine, c'est-à-dire par les descendants de toutes les victimes !

Encore une recommandation pour un espion qui rentre à Naples, et un envoi d'argent pour une espionne. Cette dernière lettre dut parvenir à Emma la veille ou le jour même de son départ, car elle est datée du 30 juillet, et lady Hamilton repartit pour Palerme le 4 août.

« 30 juillet 1799.

» Je vous écris par un homme sûr qui part pour » Naples, il s'appelle Angelo de Cosenza. Je l'avais » envoyé, il y a à peu près un mois, pour aller à Na- » ples montrer les souterrains, les chemins cachés de » Saint-Elme mais il a eu le malheur d'être pris par » les Pirates et porté à Cagliari dans le moment où » l'on s'est déclaré au bon parti, et cella fait qu'il a été » délivré. C'est un homme de courage et qui ne dé- » sire que d'être utile au service du Roi, *et qui connaît* » *tous les Coquins de Naples.*

» J'ose vous incluer cette lettre, chère Miledy, pour » le premier août, jour à jamais mémorable. (Abou- » kir). Vous présenterez cette lettre à notre héros, le » défenseur de 'Italie, libérateur des Deux-Siciles, » pour lequel, autant que mes yeux seront ouverts, » ma reconnaissance sera éternelle.

» Je crains bien que votre santé, ma chère Emma,

» souffrira de cette chaleur et de vous voir ainsi en- » fermée sur un vaisseau. Je compte les moments » pour vous revoir tous. Et combien d'obligations » mon reconnaissant cœur ne vous doit-il pas pour » toutes vos peines ! Aussy je ne les oublierai jamais.

» Je vous prie de vouloir bien distribuer ces mille » ducats que je vous envoie, comme vous croyez » mieux. Il y a outre cela Luciana, qui s'appelle aussi » Fortunata, une grosse femme du peuple de la *Pietra* » *del Pesce*, près de la Statue de Saint-Janvier.

» Adieu, ma chère Miledy, je compte les moments » pour vous revoir et vous assurer de mes sentiments » de reconnaissance et d'amitié qui dureront autant » que la vie de votre sincère amie — CHARLOTTE. »

La reine, probablement, ignorait que les statues de saint Janvier avaient été toutes ou brisées, ou descendues de leurs niches. Au plus fort de la réaction, saint Janvier, le patron vénéré de Naples, de par le Roi, fut solennellement destitué de ce poste officiel, « comme atteint et convaincu de jacobinisme », et remplacé par saint Antoine, d'opinions, paraît-il, beaucoup plus monarchiques.

Mais tous les édits d'un roi ne prévalent point contre un fétiche. — Un fétiche comme saint Janvier est ou adoré ou battu, mais il ne se discute pas et surtout ne se remplace pas. L'ancien patron de Naples reprit tôt sa place, pour ne plus la quitter.

XII

RENTRÉE DES VAINQUEURS A PALERME

Retour de Ferdinand, de Nelson et de lady Hamilton à Palerme. — Le prix du sang. — Mécontentement des officiers de l'escadre anglaise. Nelson au siège de Malte. — Lady Hamilton, chevalière de Malte.

Ces saturnales sanglantes s'étaient passées devant le roi, qui stationnait devant le golfe sans jamais descendre à terre. L'apparition de Caracciolo l'avait épouvanté ; nuit et jour il revoyait ce cadavre qui s'avançait menaçant. La solitude lui pesait à tel point, qu'il s'empressa de quitter sa frégate pour accepter l'hospitalité de son libérateur sur le *Foudroyant*.

Le 1er août on célébrait à bord l'anniversaire d'Aboukir, lorsqu'une dépêche de lord Keith interrompit la fête. L'amiral en chef enjoignait à Nelson de se porter à la rencontre de la flotte française, qu'il supposait combinée avec celle d'Espagne. Nelson ne pouvant obéir à cet ordre sans trahir son serment à la

reine, prit le parti de le considérer comme non avenu. Loin de rappeler les bâtiments occupés à assiéger Gaëte, il étendit encore sa ligne de blocus en envoyant Troubridge devant Civita-Vecchia, occupée par les Français ; puis, laissant une forte garnison à Naples, il résolut de couvrir la Sicile en revenant à Palerme.

Le 4 août, Ferdinand, Nelson, sir William et lady Hamilton quittèrent l'infortunée Naples, avec le seul regret de n'avoir pu assister, jusqu'à la fin, à la répression. — « Mais, dit Palumbo, Emma fit ses recommandations à la Junte et lui remit la liste de ceux qui étaient encore en vie, et qu'il fallait absolument exécuter. »

Quant au roi, se méfiant, non sans raison, des jugements de la postérité, il préféra les devancer en commandant à Canova sa statue équestre en marbre blanc et de grandeur colossale. Il institua également l'ordre de Saint-Ferdinand et du Mérite pour récompenser les nationaux et les étrangers qui s'étaient distingués. Dans tous les temps la victoire a été d'autant plus célébrée, exaltée, qu'elle était abusive et inattendue.

On rapporte qu'au moment de l'appareillage, le roi, sir William et Emma réunis sur la dunette du *Foudroyant*, manifestaient une joie indécente du départ, tandis que Nelson, appuyé contre son banc de commandement, restait triste et préoccupé. Se doutaient-ils, tout en contemplant les blanches murailles de Saint-Elme qui s'effaçaient peu à peu, que trois d'entre eux n'y reviendraient jamais ?

Un peuple idolâtre, pressé sur les quais de Palerme, attendait les triomphateurs. Pour fêter le retour du souverain, on avait dressé sur la jetée un arc de triomphe, construit dans de magnifiques proportions, mais en simple charpente que déguisait une peinture en détrempe. Des trophées de plâtre, des statues de carton sur des piédestaux de bois, auxquels on avait donné la couleur du granit et du marbre, encombraient les rues et les places publiques. Ces économiques semblants de magnificence, bien dignes du roi qu'on voulait fêter, donnèrent lieu à cette sanglante épigramme, placardée de tous les côtés sur les murailles :

Ad un re di Stucco
Trofei di carta pinta [1].

Suivant sa promesse, la reine s'était rendue en canot au-devant de son amie, qui l'attendait sur le pont du *Foudroyant*, en agitant une écharpe blanche. Après un échange de baisers passionnés, Marie-Caroline voulut aussitôt passer autour du cou d'Emma son portrait en miniature, suspendu à un collier de diamants, et dont elle lui fit lire l'exergue : — « *Eterna gratitudine.* » Dans la soirée, Marie-Caroline lui envoya encore, de la part du roi, deux voitures de gala et le portrait de Ferdinand, dont le cadre entouré de diamants valait mille guinées; pour sir William, un se-

1. *A un roi de stuc, trophées de papier peint.* (Forgues. *Vie de Nelson.* La chose est exacte, mais c'est à Palerme et non à Naples qu'elle s'est passée.

cond portrait avec un cadre de même valeur. En totalité, le cadeau se montait à six mille guinées. (150,000 *francs*.)

Six mille guinées payaient les têtes de l'élite d'un peuple! Certainement l'avide courtisane anglaise ne s'est point contentée d'un salaire aussi maigre. Nelson avait été plus généreusement traité. Ce qui n'empêcha point Ferdinand de le récompenser encore en lui offrant une épée, dont la garde en or massif disparaissait sous d'énormes diamants. Sans parler de la valeur intrinsèque de cette arme, — valeur très considérable, — elle eût dû être sacrée pour un prince de la maison de Bourbon : c'était l'épée remise par Louis XIV à son petit-fils Philippe V, lors de son départ pour l'Espagne, et que Ferdinand IV reçut de son père Charles III en même temps que l'investiture royale.

Marie-Caroline n'oublia pas non plus « son cher amiral »; lorsque Nelson pénétra dans le palais royal le prince héritier s'avança pour déposer sur sa tête une couronne d'or massif.

Après les chefs, les subalternes. Tabatières, bagues et montres enrichies de diamants tombèrent comme une pluie bienfaisante sur les officiers anglais. Les cadeaux les plus riches étaient destinés aux capitaines Hardy, Hope et Troubridge. Marie-Caroline tint à honneur de créer baron, « le héros d'Ischia et de Procida, » Troubridge.

Restait à satisfaire les sanfédistes. — Au cardinal Ruffo, l'abbaye de Saint-Etienne, le titre de lieute-

nant général du royaume, avec une pension de deux cent mille francs, réversible sur ses héritiers.

Les chefs des bandits et des égorgeurs, les Pronio, les Frà Diavolo, les Sciarpa, les Mammone furent nommés généraux ou colonels, créés barons, décorés de l'ordre de Constantin, enrichis de pensions, gorgés de biens confisqués. Quant aux bandes sanfédistes, la reine conserva soigneusement leurs cadres : elles devinrent les *calderari del contrappéso* (chaudronniers du contre-poids), une société secrète que les Bourbons de Naples opposèrent aux *Carbonari*.

Qu'on nous dispense du détail des fêtes, des bals, des tournois, des parties de chasse qui se succédaient en Sicile, pendant qu'à Naples, les proscriptions, les confiscations et la famine continuaient sans merci.

Tel jour, lady Hamilton s'embarquait sur une barge décorée de fleurs, pendant que les canons des forts tonnaient et que ceux des vaisseaux répondaient. La nouvelle Cléopâtre passait en revue la flotte pavoisée.

Tel autre jour, elle exigeait de son amant une fête navale. Nelson, lady Hamilton et la Reine prirent la tête du cortège dans un canot tiré par douze avirons, tandis que celui du roi, qui suivait avec sir William, n'en comptait que huit. Mais Ferdinand ne s'aperçut même pas de ce manque d'étiquette, occupé qu'il était à fusiller les goëlands qui planaient sur sa tête. Le soir, après un souper à bord du *Foudroyant*, Nelson et lady Hamilton, en dominos et sous le masque, parcoururent la rade splendidement illuminée.

L'insubordination de Nelson,— dont on connaissait le motif secret,— reçut de l'Amirauté un blâme sévère. Il y fut d'autant plus sensible que, pour prévenir la censure de ses supérieurs, il s'était adressé à tous ses protecteurs, au prince royal duc de Clarence, au comte Saint-Vincent, et au comte Spencer, premier lord de l'Amirauté.

— « Ne permettez point, mon cher lord,— écrivait-
» il à ce dernier — que l'Amirauté m'écrive en termes
» trop durs. Mon cœur généreux ne peut supporter
» des reproches que je regarde comme immérités. »

L'Amirauté n'en jugea point ainsi. Nelson baissa la tête, sans pour cela revenir à résipiscence. Ses inférieurs,— complices pourtant si soumis du guet-apens de Naples, ne lui épargnaient pas leurs remontrances. Troubridge lui écrivait de Naples :

« D'honneur, Milord, je crains que toutes ces fêtes
» consécutives ne finissent par détruire votre santé.
» Le roi ferait bien de revenir à Naples : son absence
» et ses dépenses excitent un mécontentement géné-
» ral. Cinquante mille individus sans travail, le
» commerce anéanti, les manufactures abandonnées,
» voilà les moindres traits de la calamité générale
» dont je suis le témoin.
» Plus de quarante mille familles ont des parents
» emprisonnés ! Si l'on n'accorde pas une amnistie,
» je ne vois pas de terme aux persécutions, car les
» gens du pays ne rêvent que vengeances, et pour

» gagner un centime, ils prêteraient dix mille faux
» serments.

» Mais il existe des personnes qui ont intérêt à
» tenir le roi éloigné. Que deviendraient-ils,— pensent
» avec raison ces individus — si l'on faisait cesser les
» crimes dont ils vivent. »

Pour éloigner de Naples cet esprit chagrin, Nelson l'envoya devant Malte. Mais si Naples pleurait, Malte ne riait pas. Troubridge, de plus en plus mécontent, ne le cachait point à Nelson.

« Malte, 1er de l'an 1800.

» Milord.— Nous mourons de faim ici. J'apprends
» par les communications que j'ai conservées avec
» Messine qu'il y a du blé en abondance dans cette
» ville. Mais sir William prétend que le ministre
» Luzzi lui a refusé de nous en expédier.

» Milord, cette situation pénible ne saurait durer,
» *et s'il arrive un malheur, ne doutez point que la faute*
» *ne retombe en plein sur Votre Seigneurie.*

» Je voudrais être à votre oreille pendant une heure;
» je vous soufflerais bien des choses. *Jusqu'ici j'ai*
» *paré le coup dirigé contre vous*, mais je ne puis ré-
» pondre des suites. Je prévois bien des contretemps,
» sur lesquels je ne m'étends pas.

» Dieu bénisse Votre Seigneurie ! Quant à moi je
» suis malheureux par rapport à elle. Dieu vous ac-
» corde beaucoup d'années ! Je n'ai jamais passé un
» premier jour de l'an aussi triste. Quel spectacle j'ai
» sans cesse à supporter ! Et cependant on dit que je

» n'ai pas le cœur tendre ! Ma foi, je crois que même
» un Napolitain serait ému de ce que je vois. »

Tout respect hiérarchique était oublié dans ce dernier billet, daté de Malte, 5 janvier.

« Milord — Aujourd'hui même j'ai encore préservé
» de la famine trente mille malheureux qui m'entou-
» rent. Mais, dès à présent, je cesse de pouvoir remé-
» dier à leurs maux, et puisque le roi de Naples *ou*
» *plutôt la reine et ses favoris* sont disposés à nous
» laisser mourir de faim, je ne vois pas d'autre alter-
» native que de nous retirer, pour n'être pas témoin
» des souffrances de ce malheureux peuple.

» Ah ! je maudis le jour où j'ai pris les armes pour
» le roi de Naples. — TROUBRIDGE [1]. »

Ce cri d'affamé réveilla Nelson. Le dogue cassa sa chaîne et courut au palais, bien décidé à un éclat. Mais Marie-Caroline ne se montra pas ; elle avait été prévenue par Emma, qui se chargea de calmer l'amiral et,— ce qui était plus fort,—Troubridge lui-même.

Nelson, dont les mains furent toujours nettes, Nelson, qui toute sa vie méprisa l'argent et les manieurs d'argent, ne pouvait supposer qu'un sentiment aussi vil fût la cause principale de la colère de son subordonné. Mais Emma, avec sa grande expérience, estimait que cette indignation tapageuse provenait surtout de ce que Troubridge n'était pas satisfait de

1. Ces trois lettres sont tirées des *Despatches and letters of Nelson*. (London, 1844.)

la récompense accordée à ses services; elle promit à Nelson de le calmer en lui demandant s'il préférait accepter une pension, ou toucher immédiatement une somme fixe.

Rien ne peut nous surprendre du capitaine Troubridge, après sa conduite à Ischia, même sa réponse à Emma.

« Je viens de recevoir votre aimable lettre de » Palerme dans laquelle vous me demandez si je veux » recevoir une pension payable soit dans ce pays, soit » en Angleterre. J'en ai tant vu du gouvernement » napolitain, que je doute qu'il ait l'intention de faire » quelque chose. Si la reine *a l'intention* et le pouvoir » de faire quelque chose, une somme modérée et mise » immédiatement à ma disposition me contenterait. »

Laissons ces honteux marchandages. L'or et les diamants prodigués aux vainqueurs n'ont pas plus ébloui les contemporains, qu'ils n'ont donné le change à la postérité.

Un cri d'horreur retentit en Europe à la nouvelle des cruautés de Naples.

En Angleterre, Fox et Sheridan écrasèrent de leurs invectives « ce roi insensé et l'amiral anglais qui s'é» tait constitué son exécuteur. » Nelson voulut répondre, mais il ne trouva pour se justifier que mensonges impudents et basses injures à l'adresse du noble Fox. — « Les amis de Nelson, dit son historien, jugèrent » à bon droit que ses assertions contredites par les » faits, n'atténuaient point les reproches de Fox, et

» ils supprimèrent,— autorisés à ceci par l'amiral, —
» sa malencontreuse réplique. »

En France, Aréna et Briot dénoncèrent ces mêmes attentats à la tribune des *Cinq-Cents*.

Cette réprobation unanime impressionna Nelson. Il conseilla à la reine d'accorder une amnistie et de presser le retour définitif du roi à Naples. Marie-Caroline était absolument opposée à ces deux mesures, soit qu'elle crût que l'échafaud du Marché-Neuf n'eût pas suffisamment converti ses sujets, soit qu'elle craignît d'être reléguée pour toujours à Palerme. Rompre en visière avec Nelson? il n'y fallait point songer. Elle promit donc à l'amiral d'appuyer auprès du roi ses conseils si sensés. En effet, devant Nelson elle pressait Ferdinand, mais dans l'intérieur intime, elle pesait et faisait peser sur son esprit pour ajourner toute décision.

Nelson se vit joué : il en écrivit vivement à lord Minto, ambassadeur d'Angleterre à Vienne. Sa dépêche visait d'autres destinataires; il supposait, avec raison, que lord Minto la communiquerait au cabinet autrichien, et que l'Empereur déciderait enfin son beau-père à rentrer à Naples. — « J'ai tenté tous les
» moyens pour décider le Roi à retourner à Naples,
» mais en vain jusqu'à présent. Je me méfie beaucoup
» de la sincérité d'Acton.

La lettre se termine par ces mots significatifs : « Pour
» des motifs *que je ne comprends pas*, le pardon et
» l'acte d'amnistie n'ont pas encore été publiés, bien
» qu'ils aient été signés depuis trois mois. »

» *Les têtes d'une nation entière ne peuvent se couper* » *toutes, seraient elles aussi coupables qu'on le voudra !* »

Volontiers nous tiendrions compte à Nelson de sa généreuse, — bien que tardive, — intervention, si nous la jugions spontanée, *désintéressée.* Mais comment taire le motif pressant qui la lui dictait? Il ne pouvait prolonger plus longtemps son séjour à Palerme, sachant fort bien par les allusions transparentes de Troubridge, que son insubordination allait lui attirer non plus des reproches, mais une sévère punition. Pour retenir les foudres de l'Amirauté, il fallait que le roi, se décidant enfin à revenir à Naples, fît oublier à l'Europe par les cris d'allégresse d'une amnistie, les sourds gémissements des victimes.

Cependant son extrême mérite et sa victoire décisive d'Aboukir imposaient des ménagements. L'Amirauté chargea son chef direct, lord Keith, de le ramener à de meilleurs sentiments, et ce dernier le fit avec tous les égards possibles.

Nelson montra une fois de plus le cas qu'il faisait des supérieurs qui lui étaient donnés : il ne répondit pas. Toutefois il daigna lever l'ancre, mais au lieu de mettre le cap sur Toulon, comme le lui recommandait expressément lord Keith, il cingla sur Malte pour y surprendre les débris de la flotte d'Aboukir.

Il ne surprit rien. Le but réel de cette promenade était d'obtenir une croix de Malte pour son Emma. Et afin de pouvoir écrire directement, sans blesser l'étiquette, à l'empereur de Russie, grand maître de l'Ordre, il saisit habilement le prétexte de sa présence à

Malte pour adresser à Paul Ier une relation du siège.

Après avoir prolixement décrit les opérations du siège, il ajoutait que lady Hamilton avait donné six mille francs de « son argent » pour les blessés de Malte. — « Si Votre Majesté daigne honorer cette dame » d'une décoration de l'Ordre, je puis lui assurer » que jamais personne n'en fut plus digne, et que cette » distinction sera bien agréable au très humble et » très dévoué serviteur de Votre Majesté. »

Paul Ier répondit à Nelson qu'il accordait avec plaisir, à sa requête, la croix de chevalier de Malte à lady Hamilton. — « Et je vous prie de la lui remettre avec cette lettre de ma part. »

Au demeurant, il n'était pas plus surprenant de voir Emma Hamilton chevalière de Malte que l'empereur de Russie grand maître du même ordre. Après la reddition de l'île, Paul Ier s'était proclamé grand maître avec autant de droits que le Mogol ou le Sultan de Bornéo. En réalité, le dernier chef de l'ordre de Malte fut Hompesch, *détrôné* par Bonaparte en 1798.

XIII

JUSTICE

Enquête secrète du *Foreign office.* — Rappel de sir William Hamilton. — Démission de Nelson. — Marie-Caroline veut accompagner jusqu'à Vienne lady Hamilton. — Les adieux éternels. — Nelson et lady Hamilton en Allemagne. — Leur arrivée à Londres. — L'enfant du mystère. — Mort de sir William. — Dernières lettres de Marie-Caroline. — Pamphlets de lady Hamilton contre la reine.

En Angleterre, l'orgueil national, la partialité du peuple pour l'illustre marin s'efforcèrent longtemps d'atténuer ses actes inhumains, en les attribuant à l'influence néfaste de lady Hamilton : mais l'indignation toujours croissante de l'Europe atteignit enfin la grande île. Des meetings s'organisèrent : le gouvernement mis en cause s'entendit accuser de complicité pour la déférence qu'il témoignait aux complices de Ferdinand IV. Pour l'honneur national, si l'enquête que réclamait le pays prouvait l'accusation, justice devrait être faite.

En même temps l'Amirauté recevait plaintes sur plaintes de Palerme. Ce n'étaient que dilapidations, vols et concussions. Emma disposait des promotions dans l'escadre, et toujours ses recommandations tombaient sur des sujets peu faits pour honorer le choix de Nelson. On disait hautement que les grades étaient accordés au plus offrant. On dénonçait aussi des marchés scandaleux passés par l'intermédiaire des agents de l'ambassadrice.

Un pareil état de choses était intolérable. Le *Foreign office* envoya lord Paget à Palerme, en le chargeant de faire une enquête prompte et secrète.

Bien que ce diplomate gardât le plus strict incognito et dissimulât l'objet de sa mission, il ne pouvait échapper longtemps aux soupçons de Marie-Caroline. Les rapports de ses agents secrets la confirmaient dans ses pressentiments ; elle ne pouvait plus douter que la situation de ses amis ne fût sérieusement menacée. Elle le donnait clairement à entendre à Emma dans un billet :

Sans date, mais d'avril 1800.

« Ma chère Miledy, je désire savoir comment va » votre santé, votre humeur, votre bien être, parce » que cela m'intéresse grandement. *Je suis attristée de » tout ce que je vois et je sens.* Ma fille Louise a perdu » en quelques heures un fils de six ans et elle en est » au désespoir : ce qui est naturel. Quant à moi j'en- » vie le fortuné bambin de n'être plus de ce bas » monde.

» Des affaires... Je n'en sais aucune. *Intrigues, ca-*
» *bales mauvaise humeur* semblent décidées à me faire
» la guerre. Ma fille m'écrit qu'elle désire beaucoup
» que j'aille la trouver [1].

» *Que fait ici ce Paget? Il conservé un long inco-*
» *gnito! J'aurais désiré qu'il ne fut jamais venu!*

» Emma, ma bonne amie, conservez-moi votre affec-
» tion et comptez sur la mienne qui finira avec la mort
» seulement. A votre brave héros Nelson et au che-
» valier présentez mes saluts. »

Pendant que Marie-Caroline se désespérait de l'arrivée de Paget, Ferdinand et Acton avaient peine à contenir leur joie. C'était la revanche tardive d'un mari méprisé, bafoué et d'un amant disgracié. Le roi avait vivement ressenti les petites vexations, les humiliations de tout genre de Nelson. En réalité, depuis Aboukir, il obéissait à l'amiral, qui lui-même n'était qu'un instrument dans les mains de la reine et de sa favorite.

Cette attitude nouvelle de Ferdinand le fit même soupçonner d'avoir secrètement provoqué l'envoi de Paget. Les deux femmes se réveillaient avec la surprise d'un mécanicien qui aurait entendu son automate l'interroger. N'osant supposer tant d'audace et surtout tant d'intelligence à ce muet de naissance, persuadées que, devant elles, il avouerait sa faute et se soumettrait en promettant de contrecarrer les projets du *Foreign*

1. L'impératrice d'Autriche. — Ce petit mot nous prouve que la reine savait déjà que le départ de son amie était prochain.

office, les deux femmes résolurent de l'interroger directement. Emma l'attendit à l'heure où il venait chez la reine, et là, brusquement, presque avec menace, elle le mit au pied du mur. Le roi, bien stylé par Acton, demeura impénétrable. La scène n'en fut pas moins des plus violentes, (Ferdinand comme vivacité de langage en remontrait aux *lazzaroni*), si violente même qu'Emma dut quitter la pièce au plus tôt.

Un billet de la reine apprit à son amie ce qui s'était passé ensuite entre elle et son mari.

(Sans date, mais d'avril 1800 [1]).

« J'ai reçu hier soir votre obligeante lettre et les » papiers. J'aurais soin que cette intéressante duchesse » Sorentino justice lui soit faite et radoucir son cruel » sort. Hélas ! d'ôter et diminuer les peines et dou- » leurs des autres est l'unique avantage et satisfaction » dont je suis capable.

» *J'ai eu hier à votre départ une scène de forcené, —* » *cris, hurlements, voulant vous tuer, jetter par la fenê-* » *tre, appeller votre mary pour se plaindre de ce que vous* » *avez tourné les épaules. La scène a été violente et votre* » *mary surement en recevra les plaintes. Je vous l'avise* » *pour vous régler en conséquence.*

» Je suis extrêmement triste. J'ai bien des peines. » Je n'ai que deux partis à prendre, ou de partir, ou » de mourir de chagrin, — et c'est une mort bien pé- » nible.

1. Les allées et venues de lord Paget entre Palerme, Vienne et Londres, nous permettent de fixer sinon le jour, du moins le mois.

» Et si vous partez, ma chère amie, au printemps » et me laissiez dans ma position actuelle, soyez sure » que même ayant l'amitié de revenir en Novembre, » votre amie ne sera plus en vie.

» Dites moi quelles nouvelles vous avez de notre » cher et vertueux héros Nelson [1].

» *Le maudit Paget est à Vienne.*

» Enfin tout m'afflige, peine et désole, mais je suis » jusqu'au tombeau, votre éternelle sincère et recon- » naissante amie. »

Le voyage de lord Paget à Vienne faisait partie de sa mission : il devait compléter ses renseignements avec ceux que lord Minto, l'ambassadeur à Vienne, avait recueillis de son côté. Dès la fin d'avril, lord Paget rapportait à Londres des documents accablants.

Le ministère ne pouvait plus hésiter : il prit le parti, non de rappeler l'amiral, mais de destituer sir William, ce qui devait amener le même résultat. En effet, l'idée ne vint même pas à Nelson qu'il pût se séparer de son Emma. Saisissant immédiatement l'occasion de désobéir encore une fois à lord Keith et feignant de se piquer des reproches qui lui étaient adressés, sous le prétexte de soigner sa santé il réclama le droit de revenir en Angleterre.

Comment décrire le désespoir de la reine? Elle perdait tout, amitié, protection : et cette dernière perte — il faut le reconnaître — paraissait l'affliger autant que le départ de l'amie.

1. Nelson était encore à Malte.

« Ma chère Miledy — j'ai été contrainte d'assister
» à une douloureuse séance, ce qui a retardé ma ré-
» ponse.

» Je vous écris, ma très chère amie, la présente
» avec la plus vive douleur, qui me tourmente depuis
» l'arrivée des dernières lettres.

» Vous rappelez-vous quand mardi soir je vous ai
» demandé si vous aviez reçu des lettres ? Vous me
» répondites non. Mes yeux se remplirent de larmes
» et je dus vous laisser. Je vous écrivis que je me
» sentais mortellement attristée ; je vous redemandai
» encore si vous aviez reçu des lettres, mais voyant
» que vous ne saviez rien, j'avais espéré alors, (comme
» je l'espère encore) que la nouvelle était fausse.

» Je vous envoie les lettres de Circillo [1]. Cette let-
» tre originalement me paraît ne rien dire de plus,
» mais tout semble dépendre de ce fatal envoi de
» Paget. Pour ne pas laisser... [2] ministre durant l'ab-
» sence de votre mary, je crois que cela pourrait en-
» core se remédier.

» Je suis dans la désolation.

» Je suis en colère contre Circillo pour ne pas s'y
» être opposé fortement. Et si vous mes bons, honnê-
» tes, loyaux amis me laissez, *qu'au moins on laisse*
» *lord Keith dans la Méditerranée !*

» Nous aurons commencé par perdre nos bons
» amis qui êtes vous, ensuite notre héros Nelson et
» finalement l'amitié et l'alliance de l'Angleterre,

1. Circillo, l'ambassadeur des Deux-Siciles à Londres.
2. Trois mots indéchiffrables.

» parce qu'un jeune homme sera conduit par quelques » têtes chaudes qui le feront abuser de son pouvoir [1]. » Alors c'est nous qui en souffrirons et qui en suppor- » terons les suites.

» Je suis désolée de vous causer cette affliction : je » renferme la mienne de tous ces jours ci, amèrement » dans mon cœur. Avec ma sincérité habituelle, j'en- » voie à mon amie Emma la lettre originale de Cir- » cillo : ne la faites pas voir, ni savoir à Campbell [2]. » Faites moi l'amitié de me la rendre demain matin » en me répondant.

» Suggérez moi ce qu'il y aurait à faire pour empê- » cher cette aventure que je regarde comme mortelle » pour l'Etat et pour mon cœur [3]. Lundi soir ou mardi » à midi partira un courrier pour Vienne qui pourrait » porter les lettres à lord Minto : vous n'avez qu'à me » conseiller, je ferai tout.

» Adieu, ma chère amie, ma chère Emma, ne vous » affligez pas trop. Dites au chevalier que je n'aie ja- » mais tant senti à cette heure combien je lui suis » affectionnée, et combien je lui dois et qu'en ce mo- » ment mes yeux se remplissent de larmes.

» Je dois finir, mais en vous priant de me suggé- » rer ce que j'ai à faire et retenir que pour la vie, » heureuse ou malheureuse, je serai toujours votre

1. Probablement une allusion à Pitt, âgé de quarante ans, et chef du cabinet anglais. Comme ambassadeur, sir William dépendait directement de lui.

2. Campbell, contre-amiral, commandant l'escadre de Palerme, en l'absence de Nelson, alors à Malte.

3. Pour l'Etat d'abord, pour le cœur ensuite.

» *sincère, intime, affectueuse, reconnaissante dévouée,*
» *affligée amie.* — CHARLOTTE. »

« Mes compliments au chevalier. Suggérez moi ce
» qu'il faut faire, *je suis prête à tout.* »

Cette lettre clôt la correspondance intime, journalière de la fille de Marie-Thérèse avec Emma Lyon. Nous disons *intime,* car, de 1800 à 1803, Marie-Caroline écrivit encore cinq fois à son ancienne favorite ; mais le charme était rompu : la reine avait repris son rang et l'aventurière sa place.

Pour retarder, autant qu'elle le pouvait une séparation si cruelle, Marie-Caroline prétextant le désir de voir l'impératrice sa fille, résolut d'accompagner ses amis jusqu'à Vienne, — l'étiquette ne lui permettant pas d'aller au delà.

Son absence au surplus ne pouvait que faciliter la rentrée définitive de Ferdinand à Naples. Lorsque tout fut décidé, sir William et lady Hamilton se rendirent à Malte auprès de Nelson, qui remit à Troubridge le commandement de l'escadre. Ils revinrent à Palerme pour embarquer avec eux sur le *Foudroyant* la reine, trois de ses filles et son fils Léopold.

Au commencement de juin, les voyageurs débarquaient à Livourne où le grand-duc de Toscane les accueillit avec des honneurs inusités. Il leur offrit une fête magnifique pour célébrer la reddition de Gênes par Masséna.

Le 16 juin, à cinq heures du soir, on reçut un

premier bulletin de Mélas, annonçant qu'il avait gagné une bataille dans les plaines de Marengo. Marie-Caroline et son amie se rendirent immédiatement à la cathédrale pour entendre un *Te Deum*. Le soir, au moment de se retirer dans ses appartements, elle recommanda qu'on la réveillât, à n'importe quelle heure, pour l'arrivée du second bulletin. Au milieu de la nuit, une de ses femmes lui présenta le pli cacheté de Mélas ; la reine saisissant brusquement l'enveloppe, la tint quelques secondes avant de l'ouvrir — : « Nous allons donc apprendre, dit-elle, la » destruction du petit Bonaparte et de son armée. » Mais dès les premières lignes, son émotion fut si vive quelle s'évanouit sans pouvoir en achever la lecture [1].

Le lendemain, le bruit s'étant répandu que les Français devaient attaquer Livourne, le peuple, sous prétexte de repousser l'ennemi, envahit l'arsenal en acclamant Nelson comme chef. On dit que dans cette crise équivoque, lady Hamilton harangua elle-même les rassemblements et parvint à les disperser [2]. Malgré tout, Marie-Caroline, ne se souciant pas de rester plus longtemps à la merci de pareils hôtes, jugea prudent de quitter de suite Livourne. Les voyageurs parvinrent sans encombre à Ancône, où les attendait une frégate russe qui les transporta à Trieste. Là, ils se séparèrent. La reine qui voulait assurer à son amie une réception sinon cordiale, du moins polie,

1. Colletta.
2. Forgues.

partit pour Vienne deux jours avant, afin de préparer les esprits de la prude cour impériale. Cependant aucun document ne mentionne la présentation officielle de lady Hamilton à l'impératrice d'Autriche. Mais si la cour se tint à son égard sur une réserve bien excusable, il n'en fut pas de même pour Nelson. Sur tout le parcours du territoire allemand il fut l'objet d'un respect et d'une curiosité inouïs.

Le prince Esterhazy se distingua surtout par son empressement et sa magnificence. Nelson passa quatre jours à son château d'*Eisenstadt*, et pendant tous les repas, quatre-vingts grenadiers hongrois, dont le moins grand avait plus de six pieds, servirent à table.

Le vénérable Haydn, maître de chapelle du prince, avait composé pour la circonstance le célèbre oratorio de *La Création* ; il en dirigea lui-même l'exécution dans le concert offert à Nelson [1].

Toutes ces fêtes terminées, on dut songer au départ. Marie-Caroline ne pouvait envisager ce moment sans éclater en sanglots. Les deux amies s'embrassèrent une dernière fois, en se jurant une ami-

1. Il est peut-être curieux de rappeler que l'oratorio de *la Création*, donné pour la première fois au mois d'août 1800, en l'honneur de Nelson, faillit coûter la vie, quatre mois plus tard, à son plus mortel ennemi, Bonaparte. En effet, le même oratorio fut exécuté pour la première fois à Paris, le 3 nivôse, an IX, (20 décembre 1800), dans la salle de l'Opéra, avec toute la pompe dont le chef-d'œuvre d'Haydn était digne. Le premier consul arriva dans sa loge quelques minutes après l'explosion de la rue Saint-Nicaise. Mais l'attentat fut ignoré des spectateurs et ne troubla point la solennité.

tié éternelle. L'inséparable trio partit pour Prague, où l'attendait une pressante invitation de l'archiduc Charles, gouverneur général de la Bohême. L'archiduc reçut Nelson avec les honneurs d'un prince souverain. Il offrit même le bras à lady Hamilton, au grand étonnement des vieux généraux de Marie-Thérèse.

Les adieux s'étaient faits le 23 septembre au matin, et le jour même, avant qu'Emma n'eût quitté Vienne, la reine lui écrivait :

« 23 septembre 1800.

« Ma chère Miledy et tendre amie, j'ai été touché » aux larmes de notre séparation et de votre atta- » chement dont vous m'avez donné tant de preuves, » et les plus récentes ce matin.

» Que le Ciel vous bénisse et vous rende heureuse » comme mon cœur vous le souhaite! Et que je puisse » avoir la consolation de vous revoir bientôt à Na- » ples ! Je vous répète ce que je vous ai toujours » dit : *Dans tous les temps, circonstances, endroits,* » *Emme, Emme, la chère Emme, sera mon amie,* » *sœur et ce sentiment sera toujours le même.* »

» Comptez là-dessus. Recevez de nouveau tous mes » compliments pour tout ce que vous avez fait et pour » l'amitié sincère que vous m'avez témoigné. Ecri- » vez moi, donnez moi de vos nouvelles ; je vous » ferai parvenir des miennes. Ménagez votre » santé.

» Mes compliments et assurances d'amitié au

» chevalier Milles et milles remerciements au héros
» Nelson dont la mémoire est empreinte en termes
» inéfaçables dans mon cœur reconnaissant.

» Adieu. — Puisse le Ciel vous accorder ce que
» vous désire et souhaite le cœur attaché et dévoué
» de votre tendre mère et amie. — CHARLOTTE. »

Un accueil des plus gracieux attendait nos voyageurs à Dresde chez l'Electeur de Saxe. L'écho lointain de toutes ces fêtes parvenait à Marie-Caroline dans sa solitude de Schœnbrunn, en même temps qu'un courrier de Naples lui apportait une triste nouvelle : les Français affamés avaient rendu Malte, mais..... les fidèles alliés, ces bons Anglais, la gardaient pour leur compte. Le coup frappa en plein cœur la reine de Naples. Et, — avouons-le — il y avait de quoi. Quel amusant récit l'on ferait du vol de Malte par l'Angleterre dans la poche de son amie et alliée la cour des Deux-Siciles ! Les fourberies de Scapin, les roueries de Lazarille sont dépassées. Mais le procédé du *Foreign-Office* serait d'autant plus curieux à étudier qu'il a servi de modèle à celui que l'Angleterre vient d'employer avec la Turquie, dans la question d'Egypte. A Malte, l'Angleterre se présentait pour aider Ferdinand à reprendre l'île aux Français ; en Egypte, elle s'est offerte pour aider le sultan à reconquérir ses droits de suzeraineté menacés par une insurrection.

Marie-Caroline, dans sa plainte à Emma, supposait que si ses amis fussent restés, ils eussent empêché cet acte : la reine nous donne une preuve nouvelle de

son incroyable légèreté, et de son incapacité. Elle comptait sur Nelson ! Le brouillard britannique en réveillant le dogue lui rendit tous ses instincts anglais. A la chambre des Pairs il approuva pleinement cet habile tour d'escamotage, en avouant qu'il l'avait combiné avec Ball, commandant des troupes anglaises, durant son séjour devant Malte.

Ecoutons les plaintes naïves de la reine.

« Schœnbrunn, ce 17 octobre.

« Ma chère Miledy, — Voici la première lettre que » par un courrier je vous écris depuis votre départ. » J'ai reçu une lettre de vous de Prague par M. Ro- » beninchi : je sais que vous êtes en Saxe, mais je » n'ai point reçu de vos lettres. J'espère et désire que » cette lettre vous trouve heureusement arrivée en » Angleterre, que le chevalier soit arrivé en bonne » santé, que notre vertueux Nelson y soit estimé, » chéri, connu, acclamé comme son caractère et gran- » des actions le méritent.

» Voyez Malte pris : les Français en sont chassés, » Cella est toujours bon, mais le Roi et nous tous » ont été vivement mortifiés de ne voir dans la capi- » tulation l'intervention d'aucune personne à nous, » ayant troupes, artillerie, munitions et droits posi- » tifs sur l'île. Le seul pavillon Anglais y flotte. Cella » fait beaucoup (*un mot illisible*) de nous voir aussy » complètement dupé et cella est plus douloureux de » recevoir une si grave injure de la part d'amys.

» La chose ne serait rien, — nous sommes tant

» amis à l'Angleterre que nous sommes charmés que » cette grande puissance garde un poste qui domine » la Sicile, — mais les formes, ce mépris après tant » de soins, confiance, cordialité, secours énormes de » notre part, dépenses, ces formes sont douloureuses. » Voici la vérité. Combien de fois ai-je pensé, si mes » amis y auraient été, cella ne serait point arrivé !

» Ma santé à des hauts et des bas, pourtant le » reste va tout comme avant.... etc., etc.... (*sic*). Le » jour de votre départ de Vienne et de notre sépara- » tion a été fatal pour moi : c'est celui du retour de » l'Empereur avec cette fatale, honteuse armistice » signée [1]. Ainsy le mauvais augure de votre départ, » qui m'a été si sensible, a influé aussy dans les » Evénements tristes.

» J'ai reçu un courrier de Petersbourg. Belmonte y » est arrivé en bonne santé, se porte bien et content. » On lui rend la justice qu'on lui refuse par préven- » tion autre part.

» Ma belle fille, Grâce à Dieu, se porte bien : elle » m'a envoyé le portrait de son petit Ferdinand qui » est très joli et elle est très contente.

» Adieu, ma chère Miledy. Saluez le chevalier, mon » héros Nelson en mon nom, et croyez moi de loin » comme de près et pour la vie votre reconnaissante » amie. CHARLOTTE. »

1. Il s'agit de l'armistice qui suivit la bataille de Marengo, signé entre Bonaparte et Melas, dont la durée dépendait de la réponse de Vienne aux propositions de paix de Bonaparte à l'Empereur.

A peine le pied dans Hambourg, Nelson avait écrit à l'Amirauté en réclamant l'envoi d'une frégate pour le transporter lui et ses amis à Yarmouth. La réponse officielle se faisant trop attendre, il prit brusquement le parti de noliser un bâtiment marchand. Une traversée des plus rudes devait lui faire regretter sa précipitation. Au bout de cinq jours néanmoins, on atteignit Yarmouth. C'était le 6 novembre 1800. Tous les bâtiments pavoisèrent spontanément en l'honneur de Nelson. A Ipswich, la foule dételа ses chevaux et traîna sa voiture quatre milles durant.

Et Londres ?— Londres ne voulut voir en lui que le vainqueur d'Aboukir. Le peuple traîna sa voiture de Ludgate-Hill à Guild-Hill. Le *Common Council* lui présenta une épée à poignée d'or incrustée de diamants.

Le décorum eût commandé aux Hamilton de se séparer pour vivre à l'écart chez eux au moins quelques mois : il n'en fut rien. Sir William et sa digne moitié acceptèrent cyniquement l'hospitalité de Nelson, qui ne craignit point de les installer dans la maison, déjà occupée par son vénérable père et lady Nelson.

Ce mépris absolu des convenances exaspéra l'esprit public. La presse dénonça Nelson comme un tyran jusque dans sa vie privée, qui sacrifiait une femme admirable à une courtisane sans pudeur. Quand l'amiral descendait de sa voiture, le public l'acclamait, et lorsque lady Hamilton paraissait à ses côtés, ce même public sifflait à outrance. Mais lorsque Nelson perdit tout respect des convenances, les sentiments changèrent même à son égard.

L'Angleterre s'indigna; l'Angleterre qui froidement avait permis à son héros de mettre au service des vengeances privées de deux femmes éhontées le pouvoir public dont il était investi ! L'hypocrite pruderie anglaise put se donner libre carrière. Et cependant, l'accueil enthousiaste qui accompagnait de Yarmouth à Londres les bourreaux de Naples était autrement scandaleux que leur conduite privée !

Malgré tout, le front d'airain de la courtisane se brisa contre l'opinion publique : sir William et sa femme durent prendre un domicile séparé. Décision trop tardive pour rétablir la paix dans cet intérieur désuni. La vie commune entre l'amiral et lady Nelson n'était plus possible. Depuis le départ de sa maîtresse Nelson gardait un silence farouche vis-à-vis de sa femme ; plutôt que de le rompre, il lui signifia, par écrit, sa décision de briser pour jamais le faible lien qui l'unissait encore à elle.

Cet aveu suprême qui semble, à première lecture, la condamnation de Nelson, signée de sa main, est, au contraire, pour la postérité impartiale sa meilleure défense. La passion avait fait de lui un irresponsable.

« 13 janvier 1801.

» Je prends Dieu à témoin qu'il n'y a rien en vous, » rien dans votre conduite qui puisse me décider à » rompre, et rien dans votre conduite que je puisse » vouloir changer. *Je vous quitte parce que je ne puis* » *pas faire autrement* [1].

1. Forgues.

Et dès le lendemain Nelson s'installait chez sir William.

C'est à cette époque qu'il faudrait placer la naissance mystérieuse de l'enfant que Nelson a toujours regardé comme vraiment de lui.

Nous disons mystérieuse, car, d'après les historiens de Nelson, une seule personne aurait été dépositaire du secret, M. Haleswood, ami de Nelson, encore vivant à l'époque où les *Despatches and letters of Nelson* furent publiées (1844). « Mais un sentiment d'honneur » l'a toujours empêché de révéler ce secret qui con- » cernait, à ce qu'on pourrait croire du moins, une » autre personne que son ami et lady Hamilton »[1].

Le silence de M. Haleswood n'est point à regretter : pas plus que Nelson, il ne pouvait connaître la *vérité vraie :* Emma Hamilton n'était pas assez sotte pour confier à âme qui vive la preuve de sa supercherie criminelle.

On sait toutefois d'une façon positive, que Nelson ne fut pas présent au baptême de la petite Horatia, ni même représenté ; qu'elle y reçut les noms et prénoms de l'amiral, ayant été inscrite sur les registres de l'église paroissiale de Saint-Mary-le-Bone, comme *Horatia, Nelson, Thompson,* née le 20 octobre 1800. *Thompson* était un nom de famille quelconque ajouté à des noms de baptême, comme complément obligatoire. La date de la naissance n'était pas plus sincère, car l'enfant avait huit jours à peine, lorsqu'au mois de fé-

1. FORGUES.

vrier 1801, lady Hamilton la confia à la nourrice Gibson.

L'opinion générale de la critique anglaise est que l'infernale coquine, trompant à la fois son mari et son amant, supposa pour le mari quelque aventure romanesque où elle jouait le rôle de confidente, et pour l'amant un accouchement secret qui l'aurait rendu père ; tandis qu'en réalité Horatia n'était qu'une enfant achetée ou volée par Emma pour resserrer les liens qui la rattachaient à Nelson [1].

En rapprochant les dates du séjour en Italie et du retour en Angleterre des deux personnages, il devient positif que la mère d'un enfant, qu'il eût pu regarder comme sien, (et qui serait né soit en octobre 1800, soit en février 1801), aurait dû nécessairement habiter Palerme au moment de la conception.

Emma, en affirmant après la mort de Nelson, « que » cette mère était une noble et puissante dame, trop » haut placée pour qu'on révélât son nom, » entendait-elle faire allusion à Marie-Caroline ? Cela n'est pas douteux. Ce mensonge absurde, incroyable pour nous qui connaissons, par des documents intimes, la vie des trois personnes, était habilement lancé pour les contemporains. En effet, si l'enfant est bien de Nelson, il n'a pu être conçu qu'à Palerme ; or, à l'époque où ces dates nous reportent, Marie-Caroline, lady Hamilton et Nelson habitaient Palerme.

Nelson regarda toujours Horatia comme sa fille : il

1 Forgues. — R. Southey. (*Life of Nelson. London*, 1813.)

plaça sur sa tête quatre mille livres sterling, il la légua solennellement à son pays. Mais son pays répudia ce legs d'une enfant née du meurtre, conçue de la mort.

En 1801, Nelson appelé par l'Amirauté à commander en second l'escadre de la mer du Nord, dirigea, sous l'amiral Parker, le bombardement de Copenhague. Autre crime politique atroce dont il ne fut, du moins, que l'instrument. Durant son absence, sir William acheta sur son ordre et pour son compte, le joli petit château de *Merton Place*, à huit milles de Londres. Le but de Nelson était de le laisser après lui à lady Hamilton, et jusque-là d'y vivre lui-même avec ses deux amis.

Il répondit de Copenhague à Emma qu'il approuvait entièrement l'acquisition. — « Avons-nous, — deman-
» dait-il avec une sorte d'anxiété, — avons-nous une
» église auprès de Merton Place ? Le point est essen-
» tiel. Il s'agit de donner un bon exemple à nos parois-
» siens par notre assiduité au service divin. *Il faut*
» *que l'on apprenne à nous bénir.* »

Et l'aberration d'esprit de Nelson était telle, qu'il croyait fermement en être digne, non moins que son Emma ! Comme un homme ivre, ce héros avait roulé de haut en bas le précipice, sans s'apercevoir de sa chute.

Cruelle devait être sa désillusion. La société de Londres n'attendait que son départ pour mettre au ban de l'opinion publique sir William et lady Hamilton Toutes les maisons se fermèrent impitoyablement devant le couple méprisé.

Mais si l'Angleterre la repoussait, du moins il restait à Emma une amie royale qui la consolerait, en lui prouvant, par son exemple, que le mépris et la haine glissent sur certaines natures. Hélas ! Marie-Caroline n'avait point sujet elle-même d'être bien satisfaite. En quittant Vienne, elle était rentrée à Naples, non plus en souveraine triomphante, mais comme une exilée, à qui on a entr'ouvert la petite porte. Elle était un embarras pour tous. Ferdinand, comme mari, maudissait son retour qui lui imposait certains ménagements, d'autant plus insupportables qu'il était dans tout le feu de sa liaison avec la princesse Migliaccio, — depuis sa femme ; comme roi, il le déplorait aussi, car il réveillait les haines et les rancunes politiques assoupies par l'absence.

Aux plaintes, Marie-Caroline répondait par des lamentations.

« *Confidentielle.* — 31 Mai 1801 [1].

« Ma chère Miledy. Votre lettre m'a bien affligé.
» Je vois que vous n'êtes ni heureuse, ni contente,
» alors que mon cœur sincère et reconnaissant, ma
» véritable amitié le désireraient tant pour vous. Mais
» maintenant ce sont des temps mauvais, faits pour
» souffrir. J'ai été de nouveau très malade, et je ne
» pensais arriver à me remettre. Grâce à Dieu, à
» l'heure actuelle je suis de nouveau sur pieds, mes
» chers Enfants, Grâce au Ciel, vont bien et font aussi

1. Le commencement de cette lettre est en français, la fin en talien.

» ma consolation. Mais en voyant la peine que j'ai à » les établir, et en pensant à ce qu'ils deviendraient » si je viens à mourir, j'en arrive à regretter cette » belle tempête du 23 Décembre 1799 ! *Nous aurions » tous sombré !... plus rien après nous... j'aurais ignoré » toutes les horreurs et ingratitudes... l'arrivée des » français dans le Royaume et l'horrible paix qui nous » a été imposé.*

» Tout cela m'a mis aux portes de la mort. Aujour- » d'hui je suis de nouveau sur pieds, mais cela ne » durera pas, mon âme est trop affectée. Léopold » aussi a été gravement malade et on a du lui tirer » du sang pour la première fois. Mes filles vont bien » et j'en suis bien contente, et comme d'habitude, » j'espère aller avant peu en villégiature. Je le ferai » avec grand plaisir, *car les arbres et les fleurs au moins « ne sont pas des ingrats.*

» Adieu, ma chère Miledy. J'espère que nous nous » reverrons. Vous pouvez compter sur mon éternelle » amitié et reconnaissance. — *Carolina.* »

Une pierre noire devait marquer désormais les jours de la reine. A Naples, la situation était intolérable : elle ne sentait plus autour d'elle que des regards hostiles ou méprisants. Elle prit le parti de retourner avec ses enfants à Palerme : elle y reçut le dernier soupir de sa belle-fille la princesse Marie-Clémentine, une victime de la colère bestiale de Ferdinand.

La paix d'Amiens, saluée avec joie du monde entier, fut un nouveau crève-cœur pour la reine de Naples.

C'était la défaite finale, et la plus cruelle de toutes, car elle l'atteignait dans son orgueil. Pour le cabinet de Saint-James le royaume des Deux-Siciles représentait « une expression géographique, » — rien de plus. L'Angleterre avait traité avec la France, sans même en aviser « son amie et alliée. » Marie-Caroline ne le pardonna jamais. De cette époque date sa volte-face : la France est « une nation active, bouillonnante, » et non plus, « un ramassis de canailles, de vils et lâches coquins. » Avec la crainte admirative d'une femme pour la force, elle salua l'astre naissant de Bonaparte ; l'admiration devint même du respect lorsque Napoléon répondit à ses avances par de basses injures.

La paix d'Amiens lui arracha un cri de douleur, qui serait navrant si l'on y sentait le moindre remords du passé.

« 6 Décembre 1801.

« Je profite de l'occasion du départ de ce courrier » pour vous écrire. Vous avez sûrement pris part au » malheur affreux que j'ai eu de perdre ma chère et » bonne belle-fille. Cecy détruit l'unique bonheur qui » m'était resté, celui de la parfaite union et lien do» mestique. Cette chère et bonne princesse est morte » comme une sainte, et son mary est dans le plus pro» fond désespoir. Mes pauvres enfants ne font que » pleurer leur belle-sœur qui était pour eux une tendre » sœur, et qui à ma mort, (que vue mes peines et cha» grins ne peut être éloignée) aurait été pour eux une » mère.

» Je me flatte, — quoique vous ne m'écriviez plus » et que je me crois de vous à demi-oubliée, — je me » flatte pourtant que vous conservez de moi assez de » ressouvenir pour prendre part à cette cruelle perte, » d'autant plus sensible que milles sérieuses circons- » tances m'enpêchent d'établir mes deux enfants, que » je dois tout reconduire à Naples et sans leur belle- » sœur et amie y rester probablement pour la vie.

» Mandez moi de votre santé, du chevalier, de ses » projets. On dit qu'il a acheté une campagne près de » Londres. Mes compliments au digne, vertueux Lord » Nelson, auquel je serai reconnaissante toute ma vie, » malgré que son discours au Parlement pour soute- » nir l'inutilité pour nous de la Méditerranée, de » Malthe etc, etc, (*sic*) m'a profondément affligé. Il est » vrai qu'il était à la suite du bien amer et injuste » discours de lord Hanksburg, même de Pitt et de tant » d'autres. Le parti était pris de laisser l'Italie entière » province française et sa dépendance, ainsi que la » Méditerranée libre dont il trouve toutes les ressources » nécessaires pour le Levant, l'Egypte et tout le com- » merce.

» Mais ce n'est point à des femmes à raisonner : » nous ne pouvons que gémir et pleurer.

« *Mon attachement à l'Angleterre a été complet, en-* » *tier : toutes nos démarches, malheurs, pertes et douleurs* » *pour la vie en sont les effets. Ainsi j'avoue que cet en-* » *tier abandon est cruel : d'autant plus, qu'il faut se taire* » *en silence, chacun me riant au nez, me dit :* « *Etes vous* » *guérie de l'Anglomanie.?* »

» Je souffre et les pleurs m'étouffent. Mon attache-» ment peut être malheureux, mais ne peut se détruire. » Et c'est pour cella que je désire vivement que l'An-» gleterre, avant dix ans, ne se ressente point de cette » paix actuelle, qu'elle vient de conclure avec une » Nation dont l'activité effervescente et les bonheurs » fera des efforts qui la surprendront et incommode-» ront. Mais je suis femme et ne dois point en parler, » et chercher même,— pour ne plus m'affliger— de ne » plus y penser.

» Dites moi tout ce qui vous regarde et concerne, » car je m'y intéresse de tout cœur. Je ne puis rien » vous dire de mes projets et démarches : elles dé-» pendent des ordres du Roi, de l'évacuation éxécutée » des Français, et de la saison. Je crois au commen-» cement du printemps aller mourir à mon poste » (*à Naples*), et si mes Enfans sont établis, je regar-» derais ce moment comme celui de ma délivrance, » comme celui qui m'empecherait d'avoir de nouveaux » malheurs. Mais jusqu'à ce que mes Enfans aient » leur sort fixé, (car à peine dans les temps actuels, » personne ne peut le dire d'avoir son sort fixé, pas » même ceux qui se croient le plus certain), je désire » vivre tant que je suis nécessaire à mes Enfans et » après je quitterai la vie sans regret.

» Adieu, ma chère Miledy, je vous ai parlé avec » sincérité, franchise, comme j'avais coutume de le » faire. J'espère que vos sentiments ne sont point » changés; les miens sont inchangeables et croyez » moi toujours votre amie. — CHARLOTTE. »

La haine inspirait la reine de Naples. La paix d'Amiens ne devait être en effet qu'une simple trêve. Mais sa perspicacité n'allait point jusqu'à deviner que de Malte, ce rocher perdu, jaillirait l'étincelle qui embraserait l'Europe !

Dans l'intervalle, Nelson revint modestement à *Merton Place* se reposer des fatigues de sa campagne dans la Baltique. Il n'allait à Londres que pour présenter ses hommages au roi, et répéter aux ministres qu'au jour très prochain de la rupture, il serait entièrement à leur disposition.

En avril 1803, sir William Hamilton fit sa dernière maladie. La veille de sa mort il appela Nelson à son chevet et lui prodigua tous les témoignages de la plus vive affection. Puis, tendant à son ami le portrait d'Emma peint sur émail, il lui dit : « Je vous le lègue » dans mon testament, mais prenez le dès à présent » et lisez ce que j'ai inscrit au revers : « j'ai donné la » copie sur émail faite par Bone, d'après l'original de » madame Lebrun, du portrait d'Emma, à mon très » cher ami Lord Nelson, duc de Brontè, comme un » faible témoignage de la grande estime que j'ai pour » le très vertueux et très honnête caractère de Sa » Seigneurie. Que Dieu le bénisse ! Honte à ceux qui » ne diront pas la même chose ! Amen. » HAMILTON [1].

Visiblement sir William, par ce témoignage *in articulo mortis*, avait voulu absoudre complètement Nelson de l'adultère public qui lui était reproché. Nelson et

1. FORGUES. (*Vie de Nelson.*)

tous les assistants le crurent ainsi; et tous ne doutèrent plus, après une scène aussi touchante, que la fortune entière de sir William n'échût à Emma. Eh bien, ce fut la dernière, mais aussi la meilleure bouffonnerie du vieil antiquaire, bouffonnerie d'autant plus cruelle qu'elle était inattendue.

L'ouverture de son testament procura une semaine de gaîté féroce à la société de Londres. De son immense fortune, sir William disposait de sept cents livres sterling (de revenu seulement), en faveur de « sa chère compagne Emma. » Dix-sept mille francs de pension annuelle à une femme habituée à ne pas compter avec les centaines de mille! Toute sa fortune revenait à son neveu sir Charles Greville.— Oui, à ce même Greville dont il avait acheté la maîtresse, treize ans auparavant, pour en faire sa femme!

Le plus vexé fut encore Nelson. Immédiatement il demanda au président du conseil anglais que l'on voulût bien continuer à la veuve les mille livres sterling de pension du défunt ambassadeur. M. Addington promit, mais s'en tint là. Nelson, irrité de cette mauvaise volonté, constitua à lady Hamilton un revenu de 25,000 francs, avant son départ pour la Méditerranée, où il devait prendre le commandement de l'escadre.

Mais il espérait en outre réveiller l'ancien attachement de la reine de Naples pour Emma, aussi lui écrivit-il dès son arrivée devant Toulon.

« 7 juillet 1803.

» J'ai quitté notre amie le 18 mai dernier, et jamais elle

» ne me parut plus dévouée à Votre Majesté. Personne
» au monde ne lui porte je crois autant d'attachement.
» Je suis sur qu'elle donnerait sa vie pour la votre. En
» un mot, une autre amie comme votre chère Emma
» ne se retrouverait pas sur la terre.

» Vous serez surprise et encore plus affligée d'ap-
» prendre que le testament de sir William n'a pas été
» pour elle ce qu'on était en droit d'attendre avec une
» telle fortune, bon Dieu! N'importe, notre chère
» Emma honorera sa mémoire, quoique la voix de ses
» amis ne cesse de blâmer justement ses dernières
» dispositions envers une femme aussi méritante. »

Cet appel doucereux à la cassette de la reine, en faveur de son ancienne favorite, demeura sans écho. Nelson revint plusieurs fois à la charge, mais inutilement. Marie-Caroline répondit toujours à « son cher et vertueux lord Nelson », avec des phrases ambiguës, évasives, — de l'eau bénite de cour.

Cependant elle fit l'effort d'écrire une dernière fois à Emma. Mais que les temps sont changés !

« 26 juillet 1803 [1].

« Ma chère Miledy, je profite de l'occasion du dé-
» part de M. Accud pour vous écrire. Les occasions
» de communiquer avec l'Angleterre sont actuellement
» si difficiles, qu'il faut profiter avec empressement
» quand on en trouve une ; et c'est ce que je fais pour

1. La lettre porte par erreur 26 juillet 1802. C'est un lapsus, car elle fait mention de la mort de sir William, advenue seulement le 6 avril 1803.

» vous assurer de mes constants, invariables senti-
» ments pour votre personne.

» J'ai appris, avec bien de l'intéret et de la peine, » la perte que vous avez faite de l'honnête et bon che- » valier. Ce qui surtout m'a fait de la peine, c'est la » façon peu avantageuse comme il vous a laissé éta- » blie. Cella me peine réellement, prenant toujours le » plus vif interet à ce qui vous concerne. Nous nous » ressouvenons tous de toutes les attentions que vous » nous avez témoigné et ne désirant que vous en » témoigner notre gratitude.

» Le commandement donné au Brave et vertueux » Milord Nelson dans la Méditerranée nous a tous » comblé de joie et nous en ressentons déjà les heu- » reux effets.

» Adieu, ma chère Miledy, donnez moi quelquefois » de vos nouvelles et croyez moi pour la vie votre » reconnaissante amie, CHARLOTTE. »

L'amiral s'en formalisa.— « Voilà,— dit-il en faisant allusion au fameux médaillon de Palerme, — voilà *l'éternelle gratitude des rois!* » Quant à Emma Hamilton, elle donna libre carrière à sa langue envenimée. La reine de Naples devait apprendre à ses dépens qu'on ne déroge point impunément. Elle fut traînée, déshabillée dans les ruisseaux de Londres. L'alcôve royale, les secrets les plus intimes de l'oreiller, tout cela répété, colporté de taverne en taverne! Et comme [illegible]ue ne portait pas assez loin, Emma Lyon em- [illegible] plume.

Les mêmes libellistes qui avaient jadis « travaillé » contre la Dubarry et Marie-Antoinette devinrent les commensaux de sa maison. Des satires atroces contre Marie-Caroline partirent de Londres pour inonder l'Europe. Elles sont tellement dégoûtantes qu'elles manquent tout à fait leur but par l'excès de la violence même.

Ainsi se dénoua cette amitié si vive d'une petite-fille des Césars et d'une coureuse des rues de Londres. Liaison si étrange que les contemporains l'ont regardée comme une violation des droits et des lois de la nature. Sans les suivre sur ce terrain fangeux, nous pouvons dire cependant : liaison fatale qui salit et détruisit tout ce qu'elle toucha. Elle coûta à Nelson son honneur, aux peuples des Deux-Siciles la vie de ses plus illustres enfants, aux Bourbons de Naples le trône ; elle valut à Marie-Caroline l'exécration des contemporains et le mépris de la postérité.

XIV

JUSTICE (*Suite*)

Nelson à *Merton Place*. — Son départ pour Cadix. — Trafalgar. — Derniers moments de Nelson. — Lady Hamilton prend un nouvel amant. — Sa ruine. — Son emprisonnement. — Sa fuite à Calais. — Sa mort. — Dernières années de Marie-Caroline. — Son exil. — Sa mort. — Second mariage de Ferdinand.

Ah! l'étrange compagnie que celle des violateurs de la capitulation de Naples! On la dirait détachée d'une *Danse Macabre :* — le Roi — la Reine — le Soldat — la Courtisane.

La ronde terminée, ils se séparèrent pour toujours. Mais déjà ils descendaient la pente rapide. Les méchants font triste fin : telle est la consolante vérité que nous enseigne l'histoire. Elle n'est point infaillible; souvent les moins mauvais ont payé pour les pires : cependant pour les acteurs du drame de Naples, elle s'est réalisée à la lettre.

Suivons-les jusqu'à leur mort.

En 1803, sir William Hamilton mourut disgracié par son gouvernement, méprisé de ses concitoyens. Sa mort avançait d'un pas la réalisation du rêve d'Emma et de Nelson, — un mariage! Le seul obstacle à cette union était lady Nelson; mais sa santé chancelante, minée par les chagrins, faisait entrevoir aux deux amants une prompte délivrance. Ils la désiraient trop! L'ange de la mort repousse les vœux homicides. La mourante devait survivre à ceux qui avaient brisé sa vie. Quant à Nelson, deux années à passer avec son Emma, et puis, une mort glorieuse lui donnerait la seule réhabilitation qu'il pût encore espérer.

Il habitait *Merton Place* avec elle, n'aspirant plus qu'à la retraite et au repos. Un matin, le capitaine Blackwood, un de ses vieux compagnons d'armes, demanda à l'entretenir : avant qu'il eût prononcé une parole, Nelson s'écriait, en lui tendant la main : « Vous » venez de la part de l'Amirauté...... Vous allez me » dire où sont les Français...... Je sens que j'ai encore » à les battre. » — Pour toute réponse, le capitaine lui remit la lettre de l'amirauté. — « C'est bon, c'est bon, — disait Nelson, tout en lisant, — je vous promets que ce M. Villeneuve recevra une leçon qu'il n'oubliera jamais [1]. » Blackwood, le prenant au mot, se hâta de porter à l'amirauté la bonne nouvelle. Et il fit bien, car il n'était point à Londres que Nelson regrettait déjà sa promesse. Qu'allait dire Emma en apprenant qu'il renonçait à la vie tranquille pour courir de nouveau les mers? La pensée de la douleur qu'il

1. Forgues. (*Vie de Nelson.*) R. Southey. (*Life of Nelson.*)

croyait lui causer retourna net ses intentions. — « Décidément, — dit-il, en présentant à Emma la lettre de l'Amirauté, — je refuse..... j'ai assez fait pour mon pays...... Mette au jeu celui qui n'a rien! »

Mais sa physionomie soucieuse trahissait ses regrets. En dépit de tous ses efforts, Nelson ne pouvait paraître gai et content comme à l'ordinaire. Un jour, Emma le regardait arpentant tristement l'allée de son jardin, (qu'il appelait en plaisantant son gaillard d'arrière); doucement elle s'approcha de lui : — « Mon ami, vous me cachez quelque chose; vous souffrez et vous me faites souffrir. » — « Non, répondit l'amiral, — je n'ai rien et je suis heureux. » — « Nelson, votre délicatesse vous fait me tromper, mais en vain, j'ai tout deviné. Vous songez aux deux escadres réunies françaises et espagnoles, à ces deux années perdues à les suivre, aux droits que vous avez sur elles, au chagrin que vous ressentiriez si un autre que vous mettait la main sur cette glorieuse proie...... Cette récompense vous appartient. Non! vous ne devez pas, vous ne pouvez pas y renoncer. Quelque douloureux que soit pour moi votre départ, je vous en prie, offrez vos services à votre pays. Faites votre devoir et vous serez plus tranquille. Vainqueur, vous reviendrez retrouver dans votre maison votre Emma et votre petite Horatia. Nous ne nous quitterons plus. »

Nelson en l'écoutant pleurait d'émotion : « Brave et bonne Emma, — s'écria-t-il, — s'il y avait beaucoup de femmes comme vous, les Nelsons ne manqueraient jamais! »

Dès le lendemain, l'amiral partait pour Londres avec lady Hamilton. Il descendit à l'Amirauté pour annoncer au premier Lord son acceptation définitive, en demandant qu'on achevât les aménagements de la *Victory*, qui devait recevoir son pavillon, le plus promptement possible.

C'est l'illustre Southey qui, le premier, a donné les détails que l'on vient de lire sur l'entrevue avec Blackwood et la conversation de lady Hamilton avec son amant. Son *Histoire de Nelson* parut en 1813, alors que tous les contemporains de l'amiral vivaient encore : personne ne mit jamais en doute l'authenticité du récit. Les historiens venus après Southey l'ont suivi sans hésiter. Mais si vraiment les supplications d'Emma ont pu seules décider Nelson à partir, les destinées du monde auraient donc dépendu des caresses vénales d'une courtisane ! Son influence fatale aurait donné à l'Angleterre la souveraineté des mers par deux victoires décisives, et valu à la France les plus désastreuses défaites navales de son histoire ! *Aboukir*, — Nelson l'affirme expressément dans son testament, (et nous avons vu qu'en effet il disait vrai) *Trafalgar*. — Emma s'opposant au départ de Nelson, qui oserait affirmer qu'il y eût eu bataille et que le résultat final eût été le même avec un autre amiral?

Le 21 octobre 1805, alors que le combat était déjà engagé et que les boulets commençaient à pleuvoir dans les agrès de la *Victory*, Nelson descendit dans son salon pour rédiger son testament. Les services de

lady Hamilton y sont longuement énumérés. Il termine ainsi :

« Si j'avais pu les récompenser ces services, je ne » ferais pas à l'heure actuelle appel à mon pays. Mais » puisque je ne possède pas les moyens de les récom- » penser, *je lègue Emma Hamilton à mon roi et à ma* » *patrie,* convaincu qu'ils ne peuvent lui refuser juste- » ment ce qui lui est nécessaire pour soutenir hono- » rablement le rang qu'elle occupe dans le monde.

» Je lègue aussi ma fille adoptive Horatia Nelson » aux soins de mon pays et je désire qu'à l'avenir elle » ne porte pas d'autre nom que celui de Nelson. Voilà » les seules faveurs que j'implore de mon roi et de » mes concitoyens, au moment où je vais me battre » pour eux.

» Que Dieu bénisse mon roi, mon pays et tous ceux » qui me sont chers !

» Je n'ai pas besoin de recommander mes parents, » ils sont déjà amplement pourvus. »

Puis, cherchant s'il lui restait quelque chose à faire, comme par une inspiration subite, il appela vivement un de ses officiers : — « Monsieur Pasco, lui dit-il, — transmettez à la flotte les paroles suivantes : *L'Angleterre compte que tout le monde fera son devoir.* »

Nelson avait parlé comme parlent les héros [1].

Le combat se poursuivait depuis deux heures et le vaisseau amiral anglais avait accosté le *Redoutable*,

1. Forgues.

commandé par le vaillant capitaine Lucas. Moins de quinze mètres séparaient les hunes et les haubans du *Redoutable* du pont de la *Victory*. Lucas avait garni ses haubans d'habiles tireurs qui, visant à coups sûrs, jonchaient le pont anglais de morts et de blessés. C'étaient des Tyroliens entrés au service de la France depuis la paix d'Amiens, et, parmi eux, figurait le même soldat qui prétendait avoir tué Marceau à Altenkirchen. Nelson et Hardy, son capitaine, se promenaient impassibles sur le gaillard d'arrière de la *Victory;* l'amiral, contournant le gouvernail, examinait la poupe de son vaisseau, lorsqu'une balle partie des huniers du *Redoutable*, le frappa à l'épaule gauche. Sur le coup, il tomba la face contre le pont. Hardi, qui se tenait à sa droite, à quelques pas en avant, vit, en se retournant, un sergent-major et deux soldats d'infanterie de marine agenouillés devant l'amiral et qui le soulevaient couvert de sang. Ce sang était celui du secrétaire de Nelson, Pasco, tombé quelques instants avant, précisément au même endroit.

Hardy consterné murmurait quelques paroles d'espérance à son chef : — « Non, non, — répondit Nelson, — les Français en ont fini avec moi... j'ai le dos traversé. »

Pendant que les soldats le descendaient à l'infirmerie, il eut le courage de se couvrir lui-même la figure d'un mouchoir, afin que l'équipage ne s'émotionnât pas en le reconnaissant.

— « Ah! Beatty, — dit-il au chirurgien, — vous ne

» pouvez plus rien pour moi... j'ai l'épine dorsale
» brisée par une balle. »

Le chirurgien s'assura en effet que la blessure était mortelle ; mais il ne communiqua la grave nouvelle qu'au capitaine Hardy et au chapelain.

La bataille continuait avec fureur. De temps en temps, l'équipage de la *Victory* poussait des hourras lorsqu'un vaisseau français amenait son pavillon. Nelson les entendit et demanda ce que cela signifiait. Le lieutenant Pasco, étendu sur un matelas à quelques mètres de l'amiral, lui répondit : « Milord, c'est un ennemi qui amène son pavillon. » Nelson sourit et parut un peu moins accablé. — « De l'air... de l'air... à boire, — reprit-il presque aussitôt.

Hardy, que son devoir retenait sur le pont, descendit pour annoncer à son chef que le combat prenait une heureuse tournure. Nelson le remercia. — « Je suis un homme mort, Hardy, je m'en vais grand train... Je n'en ai plus pour longtemps... Rapprochez-vous de moi... Vous donnerez, je vous prie, mes cheveux et tout ce qui m'appartient ici à lady Hamilton. »

Hardy le lui promit; presque aussitôt il fut rappelé sur le pont.

Le chapelain tenait les mains du moribond qui murmurait à son oreille : « Je n'ai pas été un grand pécheur... Rappelez-vous que je laisse lady Hamilton et ma fille Horatia à mon pays... Surtout, n'oubliez pas Horatia... Grâce à Dieu, j'ai toujours fait mon devoir... »

Une heure plus tard, Hardy redescendit. Le résultat de la journée n'était plus douteux. Nelson écouta attentivement le rapport de son subordonné, mais déjà il avait peine à articuler. Cependant, après un effort qui lui arracha un gémissement : « Prenez soin » de ma chère lady Hamilton... Pensez à ma pauvre » lady Hamilton... Embrassez-moi, Hardy. »

Le capitaine s'agenouillant l'embrassa sur les joues. Le mourant reprit : « Maintenant je suis content... Grâce à Dieu, j'ai fait mon devoir... Que Dieu vous bénisse, Hardy ! »

L'agonie commençait. Après un assoupissement assez long, l'amiral fit un geste de la main : « Hardy? — Milord... » — « Approchez-vous de moi... Je vais mourir... J'ai une grâce à vous demander... *Ne me jetez pas à la mer quand je serai mort.* »

Justice de Dieu! Qui ne croira que, durant cette minute suprême, Nelson n'ait revu sa victime Caracciolo jeté comme un chien à la mer, du haut du pont de la *Minerva !*

Ce furent ses dernières paroles. Trois minutes après l'amiral expirait. Il était quatre heures trente minutes du soir. Et, *à ce moment précis*, l'amiral Gravina donnait l'ordre de retraite à la flotte franco-espagnole.

L'Angleterre accepta de Nelson la victoire et la souveraineté des mers, mais elle répudia le legs de la courtisane et de la prétendue enfant.

En revanche, la famille fut comblée. Guillaume, son frère, créé comte, avec une dotation perpétuelle de

150,000 francs; ses deux sœurs reçurent 250,000 francs chacune; enfin lady Nelson, sa femme, une pension de 25,000 francs.

On fit à l'illustre marin de splendides funérailles, aux frais de l'Etat; mais on refusa de l'enterrer à Westminster, ainsi qu'il l'avait demandé. Un monument fut érigé par souscription nationale.

Certes, le grand homme de mer, le héros, — sinon sans reproche, du moins sans peur, — méritait ces honneurs posthumes. Sa vie est devenue une légende en Angleterre et même en France, chez le peuple qu'il a si cordialement haï et si bien battu. Hélas! notre France légère oublie vite, ne hait jamais et reste toujours sympathique, quoi qu'il arrive, au soldat heureux.

Mais l'histoire, que l'on n'endort point avec le gâteau de Cerbère, tout en rendant pleine justice au grand capitaine, a gravé au-dessous des lauriers d'Aboukir et de Trafalgar :

Naples — 1799. — Nelson, amiral anglais, trahissant la foi jurée, livra au bourreau l'élite d'une nation.

Emma Hamilton devait survivre dix années à son amant. Mais le châtiment commençait au lendemain de Trafalgar. La société qui ne venait à *Merton-Place* que par amitié, ou déférence pour Nelson, s'éclipsa sans retour. La réputation de beauté accomplie, que les flatteurs de l'amiral maintenaient habilement autour d'elle, s'écroula d'un trait. On ne se souvint plus de sa voix, de son esprit, de ce que l'on appelait ses

grâces par une habitude de vingt-cinq ans. On vit la réalité, et certes elle n'était point tentante : une corpulence énorme et malsaine, des bras gonflés, une peau ridée, les traits fatigués d'une femme de quarante-six ans, n'ayant rien ménagé.

Comme entourage, elle n'eut plus que des parasites, des chevaliers d'industrie qui l'exploitèrent sans merci. Deux ans après la mort de Nelson, *Merton-Place*, qu'elle habitait, et son mobilier de Londres furent vendus pour payer ses dettes qui se montaient à un demi-million. Le passif éteint, il lui restait encore un capital de 60,000 francs et une rente de 25,000 francs. Elle pouvait donc encore vivre fort honorablement ; mais elle était incorrigible, ou plutôt, ses vices la ramenaient fatalement au point de départ de sa carrière. Les dettes recommencèrent et le résultat ne se fit point attendre : comme elle n'avait plus de capitaux pour les acquitter, ses créanciers saisirent sa pension. La mort de son mari, de son amant, de sa mère, le départ de sa prétendue fille, (que la famille de Nelson voulut faire élever), enfin sa ruine la plongèrent dans une solitude complète. Elle s'enivra pour s'étourdir, et reprenant les habitudes de son ancienne amie, elle s'adonna à l'opium.

Le vieux duc de Queensberry,—que ses passions séniles avaient fait surnommer *le vieux bouc de Piccadilly*, l'installa luxueusement à Richmond. Elle avait connu le duc du vivant même de Nelson ; et l'amiral, dans son aveugle tendresse pour l'indigne créature, avait eu la faiblesse de flatter le vieux libertin, d'encoura

ger ses visites, dans l'espérance qu'il laisserait une portion de son immense fortune à Emma. Tout Londres le crut lorsqu'on apprit leur installation à Richmond. Quelques mois suffirent à Emma pour l'envoyer doucement rejoindre ses ancêtres. Fiévreusement elle ouvrit le testament..... Hélas ! le vieux satyre avait imité sir William. Cette fortune, qu'elle croyait avoir gagnée si légitimement, se réduisait à une aumône... 25,000 francs et quelques bijoux !

Les plus vexés furent les créanciers. Obséquieux et patients tant qu'ils avaient espéré, ils devinrent féroces dès qu'ils en connurent la teneur. Sans pitié ils firent vendre à l'encan le mobilier et les hardes de lady Hamilton. On vendit jusqu'au coffret d'or offert à Nelson, avec le diplôme de citoyen de la ville d'Oxford. Et comme cette vente ne suffisait pas pour les satisfaire, ils la firent arrêter et conduire à la prison pour dettes de *King's Bench*.

Pour l'achever dans l'opinion, un libraire publia une collection de lettres intimes adressées par Emma à Nelson. La courtisane aux abois avait tout brocanté, souvenirs intimes et lettres d'amour !

Elle demeura dix mois en prison. Un alderman de la Cité, non par pitié pour elle, mais en souvenir de Nelson, se porta caution et la fit mettre en liberté. Un vieux domestique de Nelson, qui l'attendait à la sortie, lui conseilla de quitter au plus vite l'Angleterre, sinon d'autres créanciers la feraient certainement incarcérer. Le brave homme ajouta au conseil quelques livres sterling, en l'accompagnant jusqu'à Douvres, où elle s'embarqua pour Calais.

Elle errait à l'aventure sur la jetée de Calais, lorsqu'elle fut abordée par un interprète nommé Derheins. « Je suis lady Hamilton, » dit-elle, — et Derheins touché de cette grande infortune lui procura un petit logement dans la rue *Française*. Cette rue, au nord de la ville et ne recevant jamais un rayon de soleil, est habitée par la classe la plus pauvre. Elle vécut dans ce taudis quelques mois avec le peu d'argent qu'elle avait emporté, quelques mois avec les aumônes journalières de Derheins. Un jour les secours cessèrent : l'interprète sans travail ne pouvait plus les continuer. Ce jour-là, celle qui avait commandé à une reine, et qui avait disposé de millions sans compter, n'eut pas même un morceau de pain pour apaiser sa faim !

Le lendemain, Derheins accompagnait chez un boucher une vieille Anglaise qui voulait choisir elle-même les meilleurs morceaux de viande pour un affreux carlin, qu'elle serrait dans ses bras. L'interprète, si habitué qu'il fut aux excentricités anglaises, ne put s'empêcher de lui dire : « Je connais, madame, une de vos compatriotes, une lady authentique, qui serait bien heureuse de manger la plus mince portion de viande que vous destinez à votre chien. » La dame donna une demi-guinée, et Derheins, tout joyeux, courut les porter à « la bonne amie de Nelson », comme il avait coutume de l'appeler.

Dieu fut plus miséricordieux pour elle qu'elle ne l'avait été envers ses créatures, Dieu lui fit grâce de cette vie misérable. Deux ans après son installation

à Calais, lady Hamilton rendait le dernier soupir. Elle mourut (dit le certificat du médecin municipal) d'une maladie de cœur. Cela surprit fort ses contemporains. Sa vraie maladie défiait les secours de la science. Emma mourut d'abandon, de misère, du mépris qu'elle sentait peser sur elle, et peut-être aussi du mépris qu'elle avait d'elle-même.

Les historiens de Nelson placent par erreur sa mort au 6 janvier 1814, c'est-à-dire avant celle de Marie-Caroline. L'acte de décès, aux registres de l'état civil de Calais, rétablit la date précise.

1815. — *Janvier* 15. — *Dame Emme Lyon, âgée de* 51 *ans, née à Lancashire en Angleterre, domiciliée à Calais, fille de Henry Lyons et de Marie Kidd, veuve de sir William Hamilton, est décédée le* 15 *janvier* 1815, *à une heure après midi, au domicile du sieur Damy, rue Française.*

D'après cet acte, Emma serait donc née en 1764, et non en 1761, comme l'indiquent ses biographes. Mais il est fort possible que l'âge indiqué soit aussi inexact que son nom. L'acte de mariage porte le nom d'Emma Harte, et sa mère est désignée sous celui de mistress Cadogan. Au surplus, pour juger cette femme, quatre ou cinq années de plus ou de moins sur sa tête importent peu à l'Histoire.

Que le touriste curieux ne cherche pas sa tombe au cimetière de Calais, il ne la trouverait ni dans cette enceinte, ni au dehors. Le 16 janvier au soir, un vieil invalide irlandais retiré à Calais et un ser-

gent de ville, en se cachant comme pour commettre une mauvaise action, descendirent le cercueil. Ils sortirent de la ville et déposèrent dans une fosse creusée à la hâte derrière les piles de bois d'un chantier, la caisse de sapin mal clouée. A défaut de toile, comme linceul, on s'était servi d'un vieux jupon de satin noir, dernier débris de l'opulence passée. La fosse comblée, les deux hommes se retirèrent, sans même marquer la place. Ainsi le voulait l'Eglise : lady Hamilton était protestante.

Marie-Caroline ne devait pas connaître une vie plus heureuse que son ancienne amie.

A force d'instances et de prières, elle avait obtenu de Ferdinand la permission de rentrer définitivement à Naples. C'était en 1803, c'est-à-dire quatre années après la fuite en Sicile ; depuis cette époque, elle avait erré entre Vienne, Naples et Palerme. Indifférente à l'abandon de son mari, elle supportait impatiemment son éloignement comme Reine et son exclusion des affaires publiques. Cette dure leçon ne devait pas, ne pouvait pas profiter à Marie-Caroline. Les malheurs n'instruisent guère que les âmes élevées, trop souvent les natures inférieures achèvent de s'y corrompre.

A peine réinstallée, elle recommença ses intrigues contre la France. En 1805, Ferdinand signait un traité de paix avec Napoléon. *Dix-sept jours plus tard*, la reine faisait engager ce fantoche dans la coalition de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Russie contre la France. Acte de trahison imbécile, que rien ne

pouvait expliquer ou justifier. Les Français vainqueurs en Italie, vainqueurs en Autriche entrèrent à Vienne. La coalition fondit au soleil d'Austerlitz, et la cour de Naples resta seule, abandonnée à elle-même, attendant du vainqueur son arrêt de mort, ou de pardon.

Napoléon, avec raison, se montra inexorable. — « J'envoie, dit-il dans un célèbre bulletin, — le général » Saint-Cyr pour punir les trahisons de la reine de » Naples, et précipiter du trône cette femme coupable » qui a si souvent et si effrontément profané toutes » les lois divines et humaines.

» Les Bourbons de Naples ont cessé de régner, » grâce à la dernière perfidie de la reine. Qu'elle s'en » aille donc à Londres faire nombre avec les bri- » gands ! »

Cette prose soldatesque parvenait à Marie-Caroline en même temps que la nouvelle de Trafalgar et de la mort de Nelson. « Le brave et vertueux amiral » ne pouvait plus rien pour elle. Le 23 janver 1806, il fallut se résigner à partir pour la Sicile, en laissant la place à Joseph Bonaparte.

Amères et interminables furent les années. La cause des Bourbons semblait décidément perdue. Joseph Bonaparte laissa Naples pour Madrid : mais un nouveau roi, Joachim Murat et une nouvelle reine, Marie-Caroline Bonaparte montèrent à leur tour sur le trône de Naples. Suprême ironie du sort ! une reine jeune et belle, portant le même prénom, faisait les honneurs de son Palais Royal, acclamée des classes élevées, respectée du peuple.

Dans son malheur, une consolation s'ouvrait à Marie-Caroline, la certitude de conserver, quoi qu'il arrivât, un trône à ses enfants, et de défier, sous la protection du canon anglais, toute tentative de Murat sur la Sicile. Elle eut dû accueillir, comme une faveur inespérée, ce dernier sourire de la Fortune, qui d'habitude ne sourit guère à la vieillesse.

Quoi! elle n'était donc plus *la belle reine de Naples?* L'appellation flatteuse et presque méritée datait de quarante ans, de l'époque lointaine où la jeune archiduchesse avait triomphé des brunes Napolitaines avec son teint éblouissant. Maintenant elle touchait à la soixantaine, et les meilleurs fards ne pouvaient plus masquer les ravages du temps et les stigmates de passions plus destructives que tout le reste. Elle employait ses journées à écrire aux rares agents qu'elle entretenait encore en Europe pour ourdir des complots contre.... les Anglais. Oui, contre ceux-là mêmes qui l'avaient sauvée en 1799 et qui la protégeaient encore! Elle faisait proposer à Napoléon de chasser elle-même avec ses troupes, toutes les garnisons anglaises de la Sicile; en échange, l'empereur lui rendrait le royaume de Naples. Napoléon ne daigna point répondre à cette étrange proposition. Aussi s'éprit-elle d'une belle admiration pour son vainqueur, en lui faisant dire « qu'elle le félicitait d'avoir pour anta-
» gonistes des monarques imbéciles et de moissonner
» à pleines mains dans les vastes champs de la gloire,
» tandis qu'elle, avec les mêmes penchants ambitieux,
» en était réduite à chercher la renommée dans les

» buissons, « *au risque de m'y piquer les doigts.* »

Marie-Caroline n'en courut pas le risque seulement, elle s'y piqua bel et bien. L'Angleterre, qui depuis longtemps, nous l'avons vu, surveillait ses menées sourdes, exigea de Ferdinand qu'elle quittât la Sicile. Le mari, qui n'attendait qu'une occasion pour se débarrasser de sa femme, s'empressa d'obéir à l'injonction. Marie-Caroline dut se réfugier à Vienne, auprès de sa fille. Elle s'y trouvait encore en 1814, à l'ouverture du Congrès.

Le traité de Paris, après avoir posé les bases de la pacification de l'Europe, avait décidé que toutes les puissances, engagées dans la dernière guerre, enverraient des plénipotentiaires à Vienne pour régler définitivement les dispositions arrêtées.

Relativement au royaume de Naples, l'Autriche l'avait garanti à Joachim Murat dans un traité d'alliance, qui stipulait même une augmentation de territoire. C'était d'avance fermer la porte à toutes les revendications des Bourbons. Mais Ferdinand renouvela auprès du vénal Talleyrand les arguments irrésistibles de 1797. Talleyrand combattit Murat sans merci, dans le Congrès, avec sa fameuse théorie de la légitimité, imaginée pour la circonstance. Murat maintenu devenait le seul obstacle au triomphe complet de cette grande idée. Le duc de Serra-Capriola qui représentait la Sicile et Marie-Caroline intriguaient aussi de leur côté. Le plénipotentiaire de la Sicile présenta au Congrès la demande pour rentrer en possession de Naples. C'était trop se presser. Le Congrès répondit

qu'on aviserait. Marie-Caroline, avec la ténacité imperturbable d'une femme, envoya son agent auprès de l'empereur de Russie. Le messager revint bouleversé, la figure consternée. — « Eh bien, — dit la reine, — qu'a dit Sa Majesté? » — « Ah! madame, je n'oserai jamais le répéter. » — « Mais enfin? » — « Puisque Votre Majesté l'exige..... l'Empereur m'a répondu : « Nous avons trop souci de nos peuples pour livrer le peuple de Naples au roi bourreau. »

La reine, comme foudroyée, sans pouvoir articuler un mot, fit signe à son ministre de sortir et se ferma dans sa chambre. Il était dix heures du soir [1].

Quelles durent être les réflexions de cette infortunée? — Ah! accordez-lui ce mot de compassion. Oui, infortunée, car elle expia dans cette nuit suprême toutes les fautes, tous les crimes de sa vie.

Quoi! Celle qui avait toujours soutenu la cause des rois, était frappée d'anathème par ces rois mêmes! Eternelle ennemie de la France, un Congrès ennemi de la France ne daignait point admettre sa revendication! Haïe des peuples, méprisée des princes, seraitelle condamnée encore à perdre le trône de Sicile?

Reine.... exilée, femme.... chassée du foyer domestique, mère..... ah! comme mère, elle avait vu son fils, le prince héritier, s'unir aux Anglais pour deman-

1. Colletta. — (*Storia del Reame di Napoli*). Cet historien en rapportant le mot d'Alexandre ajoute : *vero o falso, ma in Vienna divolgato.* Colletta, ministre de la guerre sous Murat, un de ses représentants à Vienne, devait être exactement informé de ce qui se passait et se disait au Congrès.

der son renvoi. Que restait-il donc du passé? regrets et encore regrets. Que donnait le présent? douleurs et malédictions. Que serait l'avenir?

La mort répondit.

Au matin, on trouva la reine Marie-Caroline affaissée dans un fauteuil près de la cheminée. Le corps déjà froid conservait une attitude forcée; le bras droit étendu vers un cordon de sonnette, s'appuyait sur un angle de la cheminée; les yeux démesurément ouverts étaient effrayants; enfin, la bouche grimaçante et contournée laissait voir toutes les dents.

C'était le 7 septembre 1814, au château d'Hezendorf. Marie-Caroline avait soixante-deux ans.

L'empereur d'Autriche, son gendre, pour ne pas troubler les fêtes du Congrès, défendit tout deuil. Les autres cours de l'Europe s'empressèrent d'imiter cet exemple. La nouvelle en parvint à Murat durant un grand bal à Portici. Ce roi et cette reine de fraîche date donnèrent une leçon de convenance aux souverains de la légitimité: ils quittèrent aussitôt la salle et la fête cessa.

Ferdinand avait vu mourir ses trois complices: lui seul restait debout, toujours heureux et bien portant. La fortune aveugle favorisa toute sa vie ce tyran imbécile. Lorsqu'il reçut, par un courrier de l'empereur, la nouvelle du décès de sa femme, il se dispensa de cacher sous un semblant de regrets hypocrites, la satisfaction qu'il en éprouvait. Il fallut l'intervention de l'archevêque de Palerme pour l'empêcher de se remarier dans la semaine qui suivit.

Cinquante jours après la mort de Marie-Caroline, Ferdinand épousait morganatiquement une de ses sujettes, la princesse Luisa Migliaccio, veuve du prince de Pastrana, déjà mûre, avec plusieurs enfants. Leurs relations avaient commencé bien avant son veuvage, et cela, publiquement, sans se cacher de la reine, ni même s'inquiéter du prince de Pastrana. Les mœurs de la princesse avaient été toujours légères; elle trompait, sans trop de mystère, son mari et son royal amant. Elle était encore une fort belle personne, mais elle avait les allures vulgaires et le langage épicé d'une femme du peuple, deux défauts qui, loin de déplaire au roi des *lazzaroni*, l'attachèrent à elle pour la vie.

En tout, les deux nouveaux époux étaient bien assortis. Un seul trait dépeindra l'intelligence de la femme de Ferdinand. Elle s'était prise d'une belle passion pour les kangourous; ces animaux inconnus jusqu'alors excitaient la curiosité générale. Elle voulut, coûte que coûte, en posséder dans le parc de sa magnifique villa de *la Floridia*. — « En échange de dix-
» huit de ces bêtes obscènes, — rapporte Colletta, —
» on donna à l'Angleterre dix-huit papyrus d'Hercula-
» num, encore non déroulés! Ce fut sir William
» Aucourt qui traita de l'échange. »

Marie-Caroline, si funeste à son mari durant sa vie, le servit par sa mort. Le Congrès, mal disposé jusque-là, se montra bienveillant dès qu'il fut veuf.

Murat fut dépossédé, et Ferdinand recouvra le trône de Naples en 1816. Mais il ne rapportait de son exil que quelques vices de plus. A peine réinstallé, il

débuta par un parjure en déchirant la constitution sicilienne, qu'il avait juré plusieurs fois de respecter, afin de pouvoir réunir les deux royaumes en un seul. Alors il prit le titre de *Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles*. C'était la troisième réduction du chiffre accolé au nom du roi. En Sicile, lors de l'ouverture du parlement en 1814, il avait signé le décret *Ferdinand III, roi de Sicile*. — « Si cela continue, disaient les Napolitains, nous aurons bientôt sur le trône *Ferdinand O.* »

Bien entendu, il suivit le même genre de vie qu'il menait depuis sa jeunesse : la chasse, la pêche et les jolies femmes. Il ne sut jamais respecter la foi jurée ni en politique, ni dans son intérieur. Septuagénaire, il ne manquait pas un ballet de *San Carlo* ; et, lorsqu'une danseuse avait plu à Sa Majesté, un chambellan courait chercher l'heureuse bayadère et l'introduisait dans la loge royale.

Quant à gouverner et à s'inquiéter du bien-être du royaume, il laissait — disait-il — ces choses-là aux philosophes. Pour lui, il se vantait d'avoir toujours conduit et administré son peuple avec trois *F* : *Festa*, *Forca*, *Farina*. Nul doute que ses sujets ne se fussent contentés du *panem et circenses* des vieux Romains, mais Ferdinand, toujours généreux, avait ajouté la potence.

En vieillissant, il était devenu de plus en plus craintif et peureux : sa gaîté si bruyante s'était évanouie. Jamais il ne parlait du drame de 1799. Un jour, qu'un de ses courtisans rappelait devant lui l'apparition de Caracciolo, Ferdinand l'arrêta net d'un

regard terrible. Il demeurait des journées entières, pensif, comme accablé, sans qu'on pût obtenir de lui un mot ou une signature.

Le 3 janvier 1825, après avoir passé la soirée à jouer au whist avec ses partenaires habituels, il se retira dans sa chambre. Le 4, à huit heures du matin, heure à laquelle il avait coutume de sonner, son valet de chambre inquiet frappa inutilement à la porte. On attendit jusqu'à dix heures ; enfin, les médecins prirent sur eux d'entrer, en forçant la porte.

Quel spectacle! Sur le lit, le corps de Ferdinand enroulé dans un drap, la tête pendante, le visage noir, les yeux ouverts, la bouche grimaçante. Les rideaux du lit avaient été arrachés; les oreillers et les couvertures étaient à terre.

Les médecins déclarèrent que le roi avait succombé à une attaque d'apoplexie, mais qu'il avait dû lutter terriblement plusieurs heures; — ce qui expliquait le désordre singulier de la chambre.

Ferdinand avait soixante-seize ans.

Ainsi finit ce règne,— un des plus longs de l'histoire moderne, — et qu'on a si justement défini: soixante-cinq ans de débauche sous des fourches patibulaires.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR SEINE. — A. PICHAT.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.